DUKE
UNIVERSITY

LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/ledocteurguillot01cord

LE DOCTEUR
GUILLOTIN

ÉPISODE

DU RÉGIME DE LA TERREUR

PAR

ALPHONSE CORDIER

PARIS
BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE
4, BOULEVARD SAINT-ANDRÉ, 4

LE DOCTEUR

GUILLOTIN

ÉPISODE

DU RÉGIME DE LA TERREUR

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

LE DOCTEUR

GUILLOTIN

ÉPISODE

DU RÉGIME DE LA TERREUR

PAR

ALPHONSE CORDIER

PARIS

BUREAU DES PUBLICATIONS

DE LA BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

4, BOULEVARD SAINT-ANDRÉ, 4

944.044
C795D

LE

DOCTEUR GUILLOTIN

I

LA FAMILLE PANVERT ET SES MEILLEURS AMIS

Le 3 août de l'an de grâce 1789, qui devait bientôt devenir *l'an premier de la liberté française*, nous introduisons notre lecteur dans un des petits appartements, situés sous les combles du château de Versailles et destinés à loger les serviteurs du roi.

Celui où nous entrons se compose de plusieurs jolies mansardes, dont les fenêtres à châssis percent les plombs du toit et donnent sur l'immense jardin, dessiné par Le Nôtre, presqu'en face la *belle pièce d'eau des Suisses*. Cet appartement, comme beaucoup d'autres de la même espèce, est confortablement garni et décoré, grâce aux vieux meubles de la couronne mis, hors de service et relégués dans les chambres des officiers subalternes du palais.

Assis sur un tabouret de duchesse, dont le velours usé laissait voir le crin en plusieurs endroits, M. Louis Panvert, premier *porte-manteau* de Sa Majesté Très-Chrétienne et possesseur actuel du susdit appartement, tenait son genou gauche entre ses deux mains jointes et regardait mélancoliquement le ciel, à travers l'un des châssis de la fenêtre

entr'ouverte. Le temps était à l'orage. Toute la journée, il avait fait une chaleur étouffante, et de gros nuages, gris et lourds comme du plomb, s'amoncelaient lentement à l'horizon, où le tonnerre commençait déjà à gronder.

— Ma mie, dit tout à coup M. Panvert, en se tournant vers une femme qui tricotait tranquillement dans un large fauteuil, placé à quelques pas de son tabouret, voici le temps qui se gâte; nous allons avoir de l'eau. Il est déjà sept heures, et cette petite sotte de Louison n'est pas encore rentrée. Comprends-tu cela?

— Elle ne tardera pas, répondit la tricoteuse sans lever les yeux de dessus son ouvrage. Elle sait bien que nous soupons à huit heures précises et que nous avons, ce soir, le chevalier... Peut-être même *le marquis* viendra-t-il; mais je n'en suis pas sûre...

— Eh bien! comment va-t-il, ce cher ami? Il y a des siècles que je ne l'ai vu. C'est vraiment très-vilain de sa part de s'obstiner ainsi à nous traiter en *étrangers*. Qu'en dis-tu, madame Panvert?

Ainsi interpellée, l'épouse du premier porte-manteau du roi rougit légèrement et laissa un aimable sourire errer sur ses lèvres. Elle paraissait encore assez jeune, quoiqu'elle eût une fille de dix-huit ans, et de plus nul ne pouvait nier qu'elle ne fût tout à la fois belle et jolie, ce qui, joint à la douceur et à l'excellence de son caractère, faisait de la femme de M. Panvert une personne très-agréable, une véritable perfection dans son genre. Aussi son mari en était-il fier et savait-il l'apprécier à sa juste valeur, surtout quand il la voyait dans tous ses atours de première *femme de chambre de Madame Adélaïde*, tante du roi.

Quant à lui, Panvert, il n'était pas beau, sans toutefois être positivement laid. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais qu'il s'efforçait de grandir par un maintien plein de raideur. Il portait sur sa figure jaune et décharnée les traces fortement empreintes de dix lustres bien révolus. Il avait des sourcils noirs fort épais, les cheveux poudrés et

frisés à l'oiseau royal, une petite queue ornée d'un beau nœud de ruban, des culottes courtes, des bas de soie, des souliers à boucles d'argent, et un habit de camelot, avec des boutons de nacre. Malheureusement il lui manquait un ventre tant soit peu arrondi pour remplir convenablement son gilet; mais, au demeurant, c'était un digne et brave homme, ennemi de tout principe révolutionnaire et très-attaché à la monarchie dont il se considérait comme l'un des plus zélés défenseurs.

Par sa naissance autant que par ses fonctions, M. Panvert était et devait être naturellement aristocrate jusqu'au bout des ongles. En effet, lui et sa femme étaient nés dans le château de Versailles, issus l'un et l'autre d'*ancêtres* attachés au service particulier des personnes royales, *depuis la fondation de la monarchie*, selon leur expression favorite, qu'on pourrait peut-être taxer d'une légère teinte d'hyperbole.

La vérité est que, de mémoire de courtisan, on n'avait pas souvenir au château d'un roi ou d'un fils de France sans un *porte-manteau* du nom de Panvert. L'héritier de tant d'illustrations, laissant aux vieilles chroniques le soin de débrouiller le reste, ne prenait sérieusement les choses qu'à partir du règne de Louis XIII. Il se plaisait à raconter la fantaisie qu'avait eue un jour ce monarque de donner des armoiries au Panvert qui le suivait alors à la chasse, ayant à l'arçon de sa selle une valise de velours cramoisi, brodée d'or, dans laquelle se trouvait tout l'attirail nécessaire au roi pour changer de linge *en cas* de besoin, et une seconde valise contenant un flacon et une coupe d'or, autre *en cas* confié à la garde d'une fidélité héréditaire. Le blason octroyé aux Panvert par la munificence du fils de Henri IV était ce qu'on appelle des *armes parlantes*. Il se composait d'un *paon vert* faisant la roue, sur un champ d'argent, avec cette devise latine : *Caudâ fulget*. C'était on ne peut plus aimable de la part du roi qui fit de son fauconnier un duc et pair !

Bref, il aimait à redire, non sans orgueil, comment de Pierre à Henri, puis à Louis, puis à Jean, cette charge honorable fut transmise, sans interruption, à Louis-Henri Panvert, doyen des douze *porte-manteaux* de Louis XV.

— C'est ce célèbre Louis-Henri, disait-il souvent, qui, né le même jour que son maître, a été le premier porte-manteau de Sa Majesté, pendant le cours entier de ce long et glorieux règne. Du reste, on sait que Philippe-Charles, fils du précédent (et à qui je dois le jour), fut attaché avec le même titre à la personne du Dauphin, et qu'il est mort à la fleur de son âge, en déposant sur mon berceau le brevet de la survivance de mon aïeul; en sorte que je puis dire sans la moindre exagération que je suis né *porte-manteau*.

Madame Françoise Panvert, de son côté, avait le droit de s'enorgueillir des mêmes ascendants et occupait aussi, dans les rangs inférieurs de la cour, un poste dont elle ne tirait pas moins de vanité. Ce n'était rien moins que *la charge* de première femme de chambre de Madame Adélaïde, l'une des tantes du roi. Sa mère, née Panvert, avait été concierge du petit Trianon, emploi très-envié, car il offrait mille occasions d'approcher de la reine et donnait de plus *le droit* de porter le tablier en présence de Sa Majesté, comme une noble marque de domesticité dans la maison royale.

Honorée des bontés familières de son auguste maîtresse et placée si près de la source des faveurs, la jolie Françoise voyait alors à ses pieds les jeunes seigneurs les plus aimables de la cour; or, parmi ceux qui étaient les plus empressés auprès d'elle, cette belle personne avait remarqué le marquis de Quercy, qui se faisait distinguer par des grâces brillantes, une charmante figure et un esprit plein de vivacité. Plus tard, Françoise était devenue madame Panvert; mais le premier porte-manteau était trop flatté des attentions que le marquis prodiguait à sa femme pour engager cette dernière à rompre une liaison, formée *en tout bien, tout honneur* et qui faisait rejaillir jusque sur lui l'éclat d'une si noble et si illustre affection. Aussi aimait-il singulière-

ment à le voir fort assidu chez lui, où il l'attirait par toutes sortes de moyens. Plus cette intimité avec un grand seigneur était publique et plus Panvert était content ; car il voulait en user à la façon des gens bien élevés et être comme on est à la cour. Laissant donc la jalousie aux simples bourgeois, il se targuait de savoir-vivre, en prônant partout les mérites du marquis de Quercy et en l'appelant familièrement *son meilleur ami*.

— Au surplus, se disait-il, le plus franchement et le plus naïvement du monde, ma femme est sage, très-sage ; elle connaît aussi bien que moi les usages de la cour, car le sang des Panvert coule aussi dans ses veines... et puis elle m'aime véritablement, elle m'adore, depuis qu'elle m'a rendu père d'une fille. Je ne lui demande plus qu'un garçon pour continuer notre race de mâle en mâle, jusqu'à la fin des siècles... Oh ! par exemple, si elle m'aime ! Notre pauvre ami de Quercy ne le sait que trop bien, et il l'en estime davantage... C'est un honnête jeune homme dont je fais le plus grand cas !... *Honni soit qui mal y pense !*

Il est très-probable que M. de Quercy n'abusa pas d'une carte blanche qui lui était si loyalement donnée par le premier porte-manteau du roi. J'aime à croire qu'il était trop gentilhomme pour cela, puisque *noblesse oblige*. D'ailleurs il se maria lui-même, avant la naissance de l'héritier présomptif *de la charge* des Panvert, et ne parut plus à la cour que de loin en loin, au grand déplaisir de Françoise et de son époux qui néanmoins surent cultiver toujours une si noble amitié, malgré le temps et l'absence. Vingt ans s'étaient écoulés de la sorte, et le marquis régnait toujours dans le cœur des Panvert. Il est vrai que ce digne seigneur entretenait autant que possible cette liaison qui lui rappelait tout un passé, et qu'il était le parrain du jeune Panvert, auquel il avait donné le nom d'*Emile*, en souvenir du vertueux philosophe de Genève, dont il était l'un des plus ardents admirateurs. Nommé député aux états généraux par la noblesse de sa province, le marquis de Quercy était à Ver-

sailles depuis trois mois, et il avait eu le plaisir de retrouver les Panvert aussi affables et aussi dévoués qu'autrefois. Il les visitait souvent, et ce soir-là, quoiqu'elle en eût dit, l'aimable tricoteuse espérait bien que, malgré les rudes travaux de l'Assemblée nationale, il viendrait un instant oublier à sa table les soucis de la politique. Aussi, se contentant de répondre par un sourire au reproche que M. Panvert venait de faire au marquis de les traiter *en étrangers*, elle détourna adroitement ce sujet de la conversation et mit sur le tapis son fils Émile, qui, à peine âgé de dix-sept ans, leur causait déjà bien du tourment, par sa précocité en beaucoup de choses, surtout en *philosophie*.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle, où ce malheureux enfant a été chercher toutes ces idées-là; mais le fait est qu'il professe des principes révolutionnaires qui me font parfois frémir de la tête aux pieds !

— C'est un jeune étourdi, qui bavarde comme un perroquet, murmura Panvert; il ne sait pas ce qu'il dit. Tout cela n'est que du verbiage d'écolier. Quand il aura quelques années de plus, il comprendra beaucoup mieux, et il verra les choses autrement, je t'en réponds.

— En attendant, mon ami, je n'aime pas ses manières ni ses goûts plébéiens; il oublie trop ce qu'il est. Ainsi, il se fourvoie parmi ces députés du *tiers*, au lieu de fréquenter ceux de la *noblesse*. On m'a dit qu'il avait fait le diable au *Jeu de Paume*, qu'il s'était moqué du marquis de Brézé et avait applaudi à outrance cet affreux Mirabeau. Si cela arrivait aux oreilles du roi, j'en mourrais de honte !... Et puis, la prise de la Bastille, les massacres qui l'ont suivie, tout cela, au lieu de l'affliger, n'a fait qu'augmenter sa joie et sa folle audace... Hélas! je crains bien d'avoir donné le jour à un monstre... s'il continue à marcher dans cette abominable voie-là !

— Pourtant, objecta le père d'Émile, ton fils n'est pas aussi révolutionnaire que tu te l'imagines. Je te le répète, c'est une tête sans cervelle; il crie et fait du tapage avec

les autres jeunes gens qui sont aussi fous que lui. Mais cela ne tire pas à conséquence pour l'avenir. C'est un Panvert, ma chère, un vrai Panvert; et je t'assure bien, moi, qu'il ne mentira pas à sa race! D'ailleurs, il n'est pas déjà si populacier que tu veux bien le dire, puisqu'il s'est lié avec ce jeune chevalier de Longval, qui est bien gentil, ma foi! Connais-tu cela, toi, les Longval?

— Pas le moins du monde. Je n'avais jamais entendu parler de ce nom-là avant le jour où Émile nous a présenté cet ami, qu'il a ramassé sur le pavé de Versailles, lors de l'ouverture des États.

— C'est de la petite noblesse de Normandie, je crois; mais enfin c'est toujours de la noblesse.

— Qui sait? Tu n'as pas lu ses parchemins.

— Non; j'ai vu ses armes. Il porte *de gueules*, avec *une cloche fêlée* au milieu du champ; l'écu est surmonté d'un casque, orné d'un cimier. Il y a une devise, mais je ne me la rappelle pas.

— Ça cloche...

— Non, sa devise.

— Je te dis que ça cloche; que c'est louche, que c'est fêlé!

— Joli jeu de mot, ma foi; je t'en fais mon compliment.

— Il ne s'agit pas de tout cela, mon ami. Il faut aviser au moyen d'éloigner Émile de Versailles et de l'envoyer en province, quelque part, je ne sais où, mais bien loin d'ici; car il finirait par nous compromettre. D'ailleurs, son ami ne me plaît pas; il a l'air de lever les yeux sur Louison; et, certes, ma fille est bien au-dessus de lui. Il faut couper court à cela. C'est la dernière fois qu'il viendra ici, n'en déplaise à M. Émile.

— Si nous chargions son parrain de le sermonner un peu et de lui trouver une place en province? Il a une terre, je crois, du côté de Varennes, en Champagne. Émile serait parfaitement bien là.

— Nous tâcherons d'arranger cela le mieux possible.

Pour le moment, il faut que je m'occupe d'autres choses.

Et madame Panvert se leva, serra son tricot, ouvrit entièrement la fenêtre, poussa contre le mur le vieux fauteuil qu'elle venait de quitter, et se dirigea du côté de la cuisine pour jeter un coup d'œil sur les apprêts du souper, tandis que son mari, devenu encore plus soucieux par tout ce qu'il venait d'entendre, passait dans son cabinet de toilette afin de se bichonner un peu.

Cependant la pluie qui commençait à tomber ne tarda pas à faire rentrer au logis mademoiselle Louise Panvert, que la tendresse de ses parents avait surnommée *Louison*.

Figurez-vous une grande et belle fille, blonde, gentille, aimable et gracieuse : le vrai portrait de sa mère à l'âge de dix-huit ans. Elle était accompagnée de sa cousine, mademoiselle Victoire Guillotin, qui ne comptait pas plus de seize printemps, et qui était aussi une jolie petite personne, très-vive et très-spirituelle, dont la gaieté de caractère égalait celle de mademoiselle Panvert, si toutefois elle ne la surpassait pas. C'était la fille du bon docteur Joseph-Ignace Guillotin, né à Saintes et député de la ville de Paris aux états généraux. Inutile de dire qu'il représentait le tiers.

Depuis qu'il était à Versailles, Guillotin avait mis sa fille en pension chez les Panvert, ses beau-frère et belle-sœur (sa défunte femme étant la propre sœur de Françoise); lui-même y prenait habituellement ses repas et logeait dans une mansarde dépendant de l'appartement du premier porte-manteau du roi. La société de Louise était d'un grand secours pour Victoire, qui se serait mortellement ennuyée si elle fût restée seule chez son père, que les travaux de l'Assemblée nationale absorbaient entièrement. Il est vrai que, de leur côté, les Panvert donnaient une grande partie de leur temps à l'exercice de leur charge respective; mais la bonne Louison était toujours là pour amuser sa cousine Victoire; et d'ailleurs, comme le roi n'avait plus guère le temps ni le cœur de se livrer au plaisir de la chasse, M. Panvert, bien moins occupé que sa femme, restait souvent au logis;

de sorte que le docteur Guillotin pouvait être parfaitemen tranquille au sujet de sa fille.

Émile, ce précoce *mauvais sujet* dont nous avons parlé plus haut, suivit de près sa sœur et sa cousine. Il arriva avec son ami, le chevalier de Longval. C'était, ma foi, un beau garçon que le jeune Panvert! Mais sa beauté était celle du diable. Quant à son caractère, il était bien loin d'être aimable; c'était l'égoïsme personnifié. Il n'aimait que lui et rapportait tout à lui. Nous pouvons parfaitement achever de le peindre avec les adjectifs suivants : orgueilleux, opiniâtre, violent, dur, cruel, ignorant, grossier et impie. Certes, le portrait n'est pas flatteur, mais il est assez ressemblant. C'était une mauvaise nature qu'une éducation sérieuse et énergique eût sans doute bonifiée; mais il avait été gâté dès le berceau, grâce aux tendresses aveugles et imprudentes de ses parents. Il eût fallu une main de fer pour redresser ses penchants vicieux, et au lieu de verges, on avait employé les caresses. Aussi, quelle abondante moisson de chagrins et de larmes était réservée aux infortunés Panvert!

Pour ce qui concerne le chevalier de Longval, il nous suffit de dire ici que c'était un jeune homme peu agréable de figure, mais solidement bâti et taillé en Hercule. Il était d'un caractère sombre et taciturne; son regard avait quelque chose de sinistre, et tout, dans sa personne, semblait avoir un air de tristesse et de mystère dont on ne pouvait pas bien se rendre compte. Néanmoins, il était d'une discrétion et d'une politesse extrêmes, ce qui diminuait beaucoup la fâcheuse impression que sa vue produisait d'abord, et faisait rejeter sur une timidité naturelle le silence obstiné et presque lugubre qu'il gardait en certaines occasions.

Quoi qu'il en soit, la présence de mademoiselle Louise faisait sortir de son écaille cette espèce d'huître sans perle; et lorsqu'il se trouvait près d'elle, son cœur de glace paraissait se fondre au doux et gai soleil de ses beaux yeux. C'était cette remarque qui avait donné lieu de croire à madame

Panvert que le chevalier songeait à la main de sa fille. Quelle audace!

Avant de servir le dîner, on accorda le quart d'heure de grâce au marquis et au docteur. Heureusement les deux députés, fatigués d'une séance qui durait depuis midi et devait encore se prolonger fort tard dans la nuit, avaient quitté l'Assemblée sur le coup de huit heures et s'étaient rencontrés à la porte même de leur ami commun.

— Enfin, s'écria M. Panvert, voici la *noblesse* et le *tiers* qui nous arrivent! Françoise, dis à *Nicot* de servir. Eh bien! cher marquis, comment vous portez-vous? Il y a une éternité que je n'ai eu le plaisir de vous voir! Vous nous traitez *en étrangers*; vraiment, ce n'est pas bien!... Voyons, mettons-nous à table. Monsieur de Querey, veuillez vous asseoir à la droite de la maîtresse de la maison. Toi, Guillotin, prends la gauche. Ces demoiselles vont se mettre près de moi. M. de Longval se placera entre Louise et le docteur; Émile sera à côté de sa cousine. Comme cela, tout ira bien... Allons, Nicot-*Nicodème*, dépêche-toi, mon garçon! nous mourons de faim. Tu remonteras après dans la lune, si tu veux!

Le *Nicot*, ou *Nicodème*, en question, était un ancien marmiton des cuisines royales qui était passé au service des Panvert. Son vrai nom était *Nicolas Nicot;* il descendait en ligne droite du fameux Jean Nicot, ambassadeur de François Ier en Portugal et qui eut le bon esprit d'en rapporter en France cette plante merveilleuse qui fut nommée la *nicotiane*. Naturellement, pour faire honneur à la précieuse importation de son trisaïeul, notre Nicot usait largement du tabac qu'il prenait, tantôt en poudre et tantôt en fumée. Madame Panvert l'accusait même de le mâcher; mais la chose est toujours restée douteuse, malgré les dénégations de l'inculpé. C'était déjà bien gentil de courtiser à la fois la tabatière et la pipe...

Au demeurant, cet illustre rejeton d'un si grand homme se trouvait être l'honnêteté et la *simplicité* en personne. Sa

naïveté et sa candeur primitive lui avaient d'autant mieux mérité le surnom de *Nicodème* que souvent il paraissait être tout nouvellement tombé de la lune, surtout quand il ne comprenait pas ce qu'on lui disait. De tout temps, il y a eu de par le monde des Nicodèmes, c'est-à-dire de *bons israélites, sans malice et sans ruse;* mais, à coup sûr, ceux de la trempe de Nicot ont toujours été très-rares.

Allez trouver, aujourd'hui, des gens simples et naïfs qui aient le désintéressement, la fidélité, le dévouement et l'affection que ce Nicodème-là avait pour ses maîtres! Vous chercherez longtemps avant d'en rencontrer un! Et puis enfin, malgré sa simplicité, il ne manquait pas d'intelligence pour tout ce qui concernait les soins du ménage, et, de plus, il était un excellent cuisinier. Que pouvait-on désirer de mieux que cela?

Le souper fit honneur au talent de Nicodème comme à la solidité des mâchoires et à la capacité de l'estomac des convives. L'appétit une fois satisfait, la conversation s'anima à avantage et devint générale. On conçoit que la politique en fût nécessairement le sujet. Le marquis attaqua la Révolution, et le docteur la défendit. Les auxiliaires de M. de Quercy étaient les époux Panvert et leur fille; ceux de Guillotin étaient le fougueux Émile et son ami, le froid et calme chevalier de Longval.

— Où voulez-vous en venir? s'écriait le député de la noblesse. Si l'ouvrier se juge par son œuvre, vraiment vous avez fait de belles choses depuis trois mois! Vous vous êtes révoltés contre l'autorité royale en vous déclarant *Assemblée nationale*; vous avez opprimé la noblesse et le clergé en vous les assimilant de force; vous avez fomenté des troubles à Paris; vous avez encouragé le meurtre et le pillage; vos mains sont encore rouges du sang de l'infortuné gouverneur de la Bastille, de celui de Flesselles, de Foulon et de Berthier!...

— Et vous ne vous arrêterez pas là, interrompit M. Panvert avec indignation; vous irez plus loin, si j'en crois votre

appétit glouton, votre soif de sang, tas de loups cruels qu vous êtes! Dites-moi un peu ce que c'est que des député qui, au lieu d'aviser au bien du royaume, ne s'occupent qu' se chamailler entre eux et à humilier le roi? Ah! si j'étais la place de Louis XVI, comme je dissoudrais bien vite cett Assemblée soi-disant *nationale*, et comme j'exilerais a fond des provinces, le duc d'Orléans en tête, tous ces brouillons politiques, tous ces faiseurs de lois qui ne demanden qu'à pêcher en eau trouble!

— Pour rebâtir une vieille maison, il faut commence par la démolir, observa froidement le député du tiers.

— C'est évident, ajouta Émile, le désordre doit toujour précéder l'ordre. La baraque monarchique ne tient plus, i faut la jeter à bas.

— Hein! qu'est-ce que tu dis là, vilain drôle? Est-c bien un Panvert qui ose parler de la sorte? murmura l porte-manteau stupéfait, en se tournant vers le digne héri tier de son nom.

— C'est un écervelé, dit Françoise à l'oreille du mar quis. Excusez-le, comme vous excuseriez un perroquet qu répéterait des sottises qu'il ne comprend pas.

— Attendez, mes petits amis, attendez un peu, vous en verrez bien d'autres, poursuivit d'un ton goguenard l'ai mable filleul de M. de Quercy. Nous ne faisons que de commencer, n'est-ce pas, Longval, n'est-ce pas, Guillotin? Hé Dieu merci, cela débute bien!... *Vive la Nation!*

— Émile, je ne souffrirai pas que tu tiennes devant mo des propos semblables, entends-tu, polisson? dit sévèrement M. Panvert. Tu oublies que tu es ici dans le pa lais du roi et que tu manges son propre pain. Ah! il fau jeter à bas la *baraque monarchique*, parce qu'elle ne tien plus! Tu l'as entendu, Guillotin. Voilà où mènent vos principes révolutionnaires et impies. C'est comme cela qu vous prétendez régénérer la France!... Eh bien! elle ser propre votre *nation*, quand vous en serez les maîtres!

— Calme-toi, Panvert, répondit Guillotin, Émile exagèr

les choses, nous sommes moins *loups* que tu le prétends; nous ne voulons dévorer personne. Notre révolution n'est, à proprement parler, qu'une *restauration*. Nous ne détruirons que *les abus*, et nous respecterons tout ce qui est grand, noble et saint; tout ce qui fait l'essence de la monarchie et de la religion. Nous laisserons le trône et l'autel dans toute la majesté de leur gloire. Seulement, nous voulons faire triompher la *liberté*, nous exigeons l'*égalité* de tous les citoyens devant la loi, et nous désirons faire régner la *fraternité* entre tous les peuples de la terre. Voilà notre programme, c'est celui de l'Evangile.

— Je crois entendre parler Mirabeau, s'écria le chevalier de Longval, en serrant la main du docteur. Notre illustre tribun ne dirait pas de plus belles choses! Permettez-moi de me dire votre ami. Je crois que l'avenir vous réserve une glorieuse page dans l'histoire...

Nicodème, tout en desservant la table, avait prêté l'oreille à la conversation, et ses yeux, grandement ouverts, s'étaient souvent tournés du côté du sinistre chevalier. Cet homme ne lui allait pas le moins du monde; il avait éprouvé une vive répulsion pour lui, dès la première fois qu'il l'avait vu. Sa liaison avec Émile le lui rendait encore plus odieux, et il ne lui pardonnait pas certains regards et certaines paroles de galanterie, qu'il avait sournoisement adressés à mademoiselle Louise Panvert, son idole à lui, Nicodème.

— Pardon, monsieur, si je vais au-dessus de votre parole, dit-il tout-à-coup au chevalier, en enlevant une assiette qui se trouvait devant lui; mais je voudrais bien savoir deux choses sur lesquelles, grâce à votre instruction, vous pourriez peut-être me fournir quelques petits détails.

— Je parierais que tu vas dire autant de bêtises que de mots, mon pauvre Nicodème! observa Louise, en riant. Tiens, crois-moi, et laisse ta langue au repos, tu feras mieux.

— Oh! que nenni, mademoiselle! Je l'ai tournée sept fois

dans ma bouche pendant que ce monsieur parlait, et ell me démange tant que je veux la laisser dire une bonne fois

— Satisfaites votre curiosité, mon ami. Que voulez-vou savoir? demanda le chevalier, d'un ton plein de bienveil lance.

— Eh bien! je voudrais savoir : *primo*, pourquoi la lun n'est pas toujours ronde? et, *secundo*, pourquoi elle est plu haute que les réverbères?

Un immense éclat de rire accueillit cette double question et chacun des convives se donna libre champ pour tourne en ridicule la stupidité du malheureux Nicodème, qui devai connaître mieux que personne les secrets de la lune.

— Ha! ha! votre science est en défaut, monsieur l'admi rateur des tribuns, en général, et de Mirabeau, en particu lier! reprit Nicodème en élevant la voix, afin de dominer autant que possible, le bruit qui se faisait autour de lui. L lune n'est pas toujours ronde parce qu'elle est l'image d votre *égalité*, et elle est plus haute que les réverbères, parce qu'il faut que la chandelle soit toujours plus haute que l chandelier. Vous aurez beau faire, vous aurez toujours un lumière et un maître qui seront au-dessus de vous.

— Ta! ta! ce n'est pas trop mal raisonné, ça, Nicodème, dit madame Panvert, je ne te croyais pas autant d'esprit mon garçon.

— Il n'est pas trop bête, quand il veut, ajouta Louis en riant.

Là-dessus, Nicot adressa à mademoiselle Panvert un regard plein d'admiration et de reconnaissance; puis, ayant déposé son assiette sur un buffet, il se mit à se bourrer voluptueusement le nez de tabac. Tandis qu'il remplissait consciencieusement cette délicieuse opération, Émile lui cria :

— Ohé! Nicot, veux-tu que je te chante *la Turgotine?*

— Connais pas, dit Nicot; qu'est-ce que c'est que ça?

— Une chanson politique, mon vieux, et une fameuse encore!

— Émile, dit madame Panvert, j'espère bien que tu ne te

permettras pas de chanter à table, en présence de ton parrain!

— Pourquoi pas? fit M. de Quercy. Il faut bien que jeunesse s'amuse.

— Il fait de l'orage, objecta Victoire, et je n'aime pas entendre chanter quand le tonnerre gronde.

— Es-tu peureuse, pour une parisienne! répliqua Louise, c'est vraiment *honteux!*

— Tu veux dire *nerveux*, reprit le docteur Guillotin; ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Allons, silence! s'écria Émile. Écoutez bien, je commence. C'est sur l'air de *la Bonne aventure, ô gai!*

Et, d'une voix forte et sonore, le fils Panvert se mit à chanter ce qui suit :

« On verra *tous les États*
Entre eux se confondre;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens *on fera des lots*
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre,
O gai!
Le bel œuf à pondre!

« *De même pas marcheront*
Noblesse et roture;
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu, parlements et lois,
Adieu, ducs, princes et *rois!*
La bonne aventure,
O gai!
La bonne aventure!

« Puis, devenus vertueux,
Par philosophie,
Les Français auront des dieux
A leur fantaisie.
Nous reverrons un oignon
A Jésus damer le pion.
Ah! quelle harmonie,
O gai!
Ah! quelle harmonie!

« A qui devons-nous le plus?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah! qu'il faut aimer le bien
Pour de roi n'être plus rien!
J'enverrais tout paître,
O gai!
J'enverrais tout paître! »

— Voilà, messieurs et dames, toute l'histoire, écrite et rimée d'avance, en 1778, par M. de Lille, officier au régiment de Champagne. Nous sommes à la veille de voir ce petit remue-ménage et bien d'autres choses encore!... Moi, je ne vous dis que cela, et *vive la nation!...*

Un violent coup de tonnerre répondit à ce cri patriotique, et chacun se leva de table, diversement impressionné.

M. et madame Panvert prirent à part le marquis de Quercy, pour aviser, avec lui, au moyen d'éloigner promptement Émile de Versailles et de l'envoyer dans un endroit moins bruyant, où il pût se calmer un peu. Le reste de la société entoura le docteur Guillotin, auquel mademoiselle Louise demanda une histoire de sa voix la plus suppliante et la plus câline.

— Oh! oui, petit père, je vous en prie, dit Victoire, en se jetant au cou du médecin philanthrope, qui, sans le vouloir, était sur le point de donner un si fameux coup d'épaule à la Révolution; racontez-nous une de ces histoires que vous savez si bien! Tenez, asseyez-vous là, dans ce grand fauteuil; nous allons tous nous ranger autour de vous pour mieux entendre.

Guillotin se laissa choir dans le vieux fauteuil, où madame Panvert avait si tranquillement tricoté en attendant l'heure du souper; et, après avoir passé sa main sur son front, comme pour rappeler des souvenirs à moitié effacés :

— Les prédictions renfermées dans *la Turgotine*, dit-il enfin, m'en rappellent une autre fort extraordinaire; c'est Jacques Cazotte qui en est l'auteur, et je la tiens de

La Harpe, un témoin oculaire et auriculaire. C'est lui qui va parler, car je ne fais que citer ses propres paroles.

« Il me semble que c'était hier; on se trouvait au commencement de 1788. Les membres de l'Académie française soupaient chez le duc de Nivernois, qui leur avait lu son proverbe : *Une hirondelle ne fait pas le printemps*, dernière œuvre littéraire de ce chansonnier célèbre. Dans la bonne compagnie, le proverbe du duc avait éclipsé l'Assemblée des notables. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance furent prodigués. On en était alors venu au point où, dans le monde, tout est permis pour faire rire.

« Chamfort nous avait débité quelques-uns de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même recours à l'éventail... »

— Oh! fi! le vilain homme et les vilaines dames! murmura Victoire.

« — On se répand, poursuivit le narrateur, on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est le premier titre de sa gloire :

« *Il a donné le ton à son siècle*, disait-on, *et il s'est fait rire dans l'antichambre comme dans le salon.*

« Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, le matin même :

« — *Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable perruquier, je n'ai pas plus de religion qu'un autre!...*

« De là un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la *Pucelle*, l'autre rappelait ces abominables vers philosophiques de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrer le cou du dernier roi!... »

— Quelle horreur! s'écrièrent à la fois Louise et Victoire. Mais tous les gens dont vous nous parlez là sont des monstres!

— Écoutez donc, dit Émile; c'est très-joli tout cela.

« — Un troisième se lève, continua l'imperturbable Guil lotin, et tenant son verre plein :

« — *Oui, messieurs*, s'écrie-t-il, *je suis aussi sûr qu'i n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot.*

« Nouveau rire universel... »

Ici, un second coup de tonnerre, encore plus effroyabl que le premier, interrompit le narrateur et fit trembler le deux jeunes filles, qui se signèrent dévotement, au gran scandale du jeune *philosophe* Émile et de son *noble* ami, l chevalier de Longval.

« — Cazotte seul ne riait pas, reprit Guillotin, après u moment de silence. Il faut vous dire que ce Cazotte est u littérateur singulier, dont la vie présente un roman bie supérieur à ceux qu'il a inventés et qui sont très-ennuyeux Planteur à la Martinique, après avoir fait beaucoup de sucre il voulut se retirer en France, vendit ses possessions, se fi homme de lettres et publia le *Diable amoureux*.

« — Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tou *cette grande et sublime révolution* que vous désirez tant Vous savez que je suis un peu prophète : je vous le répète vous la verrez.

« On lui répond par le refrain connu : *Faut pas étr grand sorcier pour ça.*

« — Soit; mais peut-être faut-il l'être un peu plus pou ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera d cette *révolution*, ce qui en arrivera pour vous tous tant qu vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effe bien prouvé, la conséquence bien reconnue?

« — Ah! voyons, dit Condorcet avec son air sournois e niais, un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète*.

« — Vous le voulez? reprit gravement Cazotte. Eh bien sachez, monsieur de Condorcet, que vous mourrez sur l pavé d'un cachot, du *poison* que vous aurez pris pour vou dérober aux bourreaux, et que *le bonheur* de ce temps-l vous forcera de porter toujours sur vous.

« Grand étonnement d'abord; mais l'on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

« — Monsieur Cazotte, le conte que vous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce *cachot* et ce *poison* et ces *bourreaux?* Qu'est-ce que tout cela a de commun avec *la philosophie* et *le règne de la raison?*

« — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien *le règne de la raison;* car alors elle aura *des temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la Raison.*

« — Par ma foi! dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là.

« — Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez pas sur-le-champ.

« On riait déjà moins, et bientôt on ne rit plus du tout.

« — M. Vicq-d'Azir, poursuivit Cazotte, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, et vous mourrez dans la nuit.

« — Et moi?

« — Monsieur de Nicolaï, à l'échafaud!

« — Et moi?

« — Monsieur Bailly, à l'échafaud!

« — Et moi?

« — Monsieur de Malesherbes, à l'échafaud!

« — Ah! Dieu soit béni! dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie. Il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel...

« — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud.

« — Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part; a juré de tout exterminer!

« — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

« — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs e les Tartares? Encore...

« — Point du tout; je vous l'ai dit : vous serez alor gouverné par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceu qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auron à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrase que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vo maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et d la *Pucelle*.

« On se disait à l'oreille : *Vous voyez bien qu'il est fou* car il gardait toujours le plus grand sérieux.

« — Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et i entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

« — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'es pas gai; il est trop patibulaire... et quand tout cela arrivera t-il?

« — Six ans ne se passeront pas que tout ne soit ac compli.

« — Voilà bien des miracles (cette fois, me dit la Harpe c'était moi-même qui parlais), et vous ne m'y mettez pou rien?

« — Vous y serez pour un miracle tout au moins auss extraordinaire : *Vous serez alors chrétien.*

« Grandes exclamations.

« — Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous n devons périr que quand la Harpe sera chrétien, nous somme immortels.

« — Pour ça, dit alors madame la duchesse de Gram-mont, nous sommes bienheureuses, nous autres femmes, d n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pou rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours u peu; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, e notre sexe...

« — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas, cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

« — Mais qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez.

« — Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, *dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos...* »

— C'est bien drôle tout de même cette prédiction-là, interrompit le chevalier de Longval, que les mots d'*échafaud* et de *bourreau* avaient déjà fait tressaillir plusieurs fois ; c'est une des choses les plus étranges que j'aie entendues de ma vie ! Mais tout cela n'arrivera jamais, heureusement pour le bour... reau !...

— Vous voulez dire pour *les victimes*, insinua mademoiselle Panvert, qui tremblait de frayeur.

— Oui, oui, sans doute, pour les victimes, reprit subitement le sinistre chevalier, visiblement troublé. Mon Dieu ! le bourreau n'est qu'une machine, qui frappe et qui tue, et on ne doit pas plus le plaindre qu'un bûcheron dont la hache abat les arbres qu'on lui désigne ! Mais il faut pourtant bien avouer que M. Cazotte lui prédit une fameuse besogne, dans un avenir très-prochain, si tout ce qu'il vient de débiter-là n'est pas un rêve... Savez-vous que, le cas échéant, il n'y aurait pas, à Paris et dans toute la France, assez de billots ni de haches pour y suffire ?

— C'est vrai, murmura Guillotin, et cela deviendrait une boucherie horrible ! Tous nos genres de supplice sont épouvantablement cruels et inhumains. Il faudrait changer tout cela en quelque chose de plus simple et de plus prompt... Y songerai, non comme médecin, mais comme philanthrope...

— Continuez donc votre histoire, dit Émile, elle est charmante, et elle m'amuse beaucoup. Cazotte a le regard

perçant, il lit très-bien dans l'avenir; car il est impossibl de faire une révolution pareille sans couper des têtes... Seu lement je trouve le chevalier bien nerveux et bien sensible ce soir.

— Et moi, je te trouve bien cruel et bien ridicule, s'écri Louise.

— Papa, continuez, continuez, je vous en prie, suppli Victoire, en prenant les deux mains du docteur qui, tout dis trait, songeait déjà à autre chose.

— Où en étais-je donc? demanda-t-il. Ah! oui, je m rappelle maintenant. Cazotte vient de dire à la duchesse d Grammont qu'elle sera conduite à l'échafaud, dans la char rette du bourreau, les mains liées derrière le dos... C'es cela même, j'y suis.

« — Ah! j'espère, lui répondit la duchesse, j'espère que dans ce cas-là, j'aurai au moins un carrosse drapé de noir

« — Non, madame; de plus grandes dames que vou iront, comme vous, en charrette et les mains liées, comm vous.

« — De plus grandes dames!... Quoi! les princesses d sang?

« — De plus grandes dames encore...

« Ici, un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit; on commençait à trouver que la plaisanterie était trop forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cett dernière réponse, et se contenta de dire, du ton le plu léger :

« — *Vous verrez qu'il ne nous laissera pas seulemen un confesseur.*

« — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous n personne. Le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera...

« Il s'arrêta un moment.

« — Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative?

« — C'est la seule qui lui restera, et ce sera... *le roi de France!*

« Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit d'un ton pénétré :

« — Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même.

« Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui :

« — Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre.

« — Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe?

« — Oh! sans doute. Qui est-ce qui n'a pas lu ça? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

« — Eh bien! madame, pendant ce siége, un homme fit sept fois le tour des murailles, en criant : *Malheur à la ville! Malheur au temple!* Et comme il achevait le septième tour, il ajouta : *Malheur à moi-même!* Aussitôt une pierre, lancée par une machine de guerre, vint le frapper au front, et il tomba baigné dans son sang!

« Après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit. »

Voilà cette prodigieuse, et je dirai même *fabuleuse* prédiction, telle que me l'a racontée M. La Harpe. Nous verrons bien si les événements justifieront cette incroyable prophétie, qui doit s'accomplir avant *six ans*. Quoique le vent soit aux prédictions, moi, je n'y crois pas. Du reste, Cazotte est un bonhomme, sujet à rêver. Il a souvent le cauchemar :

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Ce qui veut dire, d'après Horace, que parfois le bon Homère s'endort.

— Cependant, objecta mademoiselle Panvert, Cazotte n'a pas été le seul à prophétiser la Révolution; car, outre M. de Lille et sa *Turgotine*, le père de Beauregard l'a annoncée du haut de la chaire de Notre-Dame, et tout Paris a été effrayé de ses terribles prédictions.

— Qu'est-ce que cela dit? répliqua Guillotin. Il y a eu, de tout temps, des gens qui ont passé leur vie à prédire des malheurs qui ne sont jamais arrivés. Témoin cet évêque d'Arles, saint Césaire, je crois, qui écrivait, en 542, en parlant de la France :

« Les administrateurs de ce royaume seront tellement aveuglés, qu'ils le laisseront sans défenseurs; la main de Dieu s'étendra sur eux et sur tous les riches.

« Tous les nobles seront dépouillés de leurs biens et de leurs dignités.

« Le schisme naîtra dans l'Église de Dieu; il y aura deux époux; l'un vrai, l'autre adultère.

« Le légitime époux sera mis en fuite; il y aura un grand carnage, et une aussi grande effusion de sang qu'au temps des gentils; l'Église universelle et le monde entier déploreront la ruine et la prise de la plus célèbre cité, capitale et maîtresse de la France; les autels et les temples seront détruits; les vierges saintes outragées fuiront de leurs monastères; les pasteurs de l'Eglise seront chassés de leurs siéges, et l'Eglise sera dépouillée de ses biens temporels. »

Il y a environ douze cent cinquante ans que le *Liber mirabilis* nous raconte ces sornettes, et vous voyez bien que rien de tout cela n'est encore arrivé! Nous pouvons donc loger au même numéro et le père de Beauregard, et M. de Lille et le bonhomme Cazotte. Ce sont tous des esprits faibles et des cerveaux fêlés.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Émile, la Révolution me paraît bien enrayée, et un peu de grabuge parmi le clergé et la noblesse ne ferait pas trop mal. Il faut absolument, *per fas et nefas*, que le peuple souverain recouvre ses droits, si longtemps méconnus. Ou Louis XVI cédera à la Révolu-

tion, ou la Révolution l'écrasera. Quant à lui, il est évidemment trop faible pour étouffer le mouvement révolutionnaire qui se fait autour de son trône.

— Chut! chut!... Tais-toi, malheureux enfant! murmura Guillotin. Comment oses-tu parler de la sorte, à ton âge? Tu veux donc nous faire pendre? Sais-tu que nous sommes ici dans le palais des rois et que les murs y ont des oreilles?

— C'est un fou, dit Louise, il est absurde avec sa sotte philosophie!

— Papa, s'écria Victoire, tout ce que dit Cazotte n'arrivera pas, j'espère? Cela serait affreux de voir le roi aller à l'échafaud!

— Non, non, ma fille, rassure-toi, il n'en sera rien. Nous faisons une révolution pacifique... très-pacifique; nous ne voulons que le bien de la France... rien que le bien de la France!

Sur ces entrefaites, M. le marquis de Querey rentra dans le salon en compagnie de M. et madame Panvert. La conférence secrète était terminée, et le très-prochain voyage du *philosophe Émile* en Champagne y avait été décidé à l'unanimité des voix.

— Ah! qu'il fait chaud! souffla le marquis. Maintenant que le fort de l'orage est passé et que la pluie a cessé, j'ai grande envie de faire un petit tour de promenade dans le parc, avant de retourner à l'Assemblée. Qu'en pensez-vous, docteur?

— Vous ferez bien, monsieur, répondit Guillotin; mais vous me permettrez de ne pas vous accompagner, parce que ma présence n'étant pas nécessaire, cette nuit, ni pour la discussion ni pour le vote, j'irai tout bonnement me coucher.

— En ce cas, répliqua Panvert, je vous laisse les enfants et je vous constitue gardien du logis; car ma femme et moi nous allons descendre pour prendre un peu l'air avec ce cher marquis.

— Moi, je sors avec Longval, dit Émile.

— Tu ferais bien mieux de te coucher, observa sa mère.

— Comme les poules, allons donc! Et le député d'Arras qui m'attend! En voilà un chaud partisan de la liberté! Il s'appelle Maximilien de Robespierre, c'est un noble. Il faudra que je vous fasse faire sa connaissance un de ces jours... Nous allons joliment siffler Thouret, ce soir. Comme le club du Palais-Royal a su adroitement le faire sauter! Hein! papa Guillotin, que dites-vous de ça?... Voyons, nous vous avons donné *Chapelier* pour président; si vous n'êtes pas bien *coiffés* à présent, messieurs les députés, tant pis pour vous, ce sera votre faute... Venez-vous, chevalier?

Et, prenant le bras de son ami, le jeune Panvert, après avoir adressé un petit salut protecteur à la compagnie, sortit en sifflotant l'air de la *Turgotine*.

II

OU MONSIEUR ET MADAME PANVERT ENTENDIRENT DES CHOSES QUI LES SURPRIRENT AU DERNIER POINT

Malgré les torrents de pluie qui venaient de tomber, les allées du parc de Versailles étaient à peine mouillées, grâce à leur sable altéré, dont chaque grain brûlant s'était hâté de boire l'eau bienfaisante qu'il avait plu au ciel de lui octroyer. Ce large coup d'arrosoir avait tout simplement lavé les feuilles poudreuses des arbres, et donné aux fleurs des parterres une douche des plus agréables, qui avait légèrement humecté le sol au-dessus duquel s'élevaient leurs tiges languissantes; mais l'ondée n'avait pas été assez forte pour rafraîchir l'air, car il était encore étouffant et plein d'électricité. Néanmoins une petite brise soufflait par moment, et apportait aux promeneurs des bouffées de parfums prises aux roses, aux jasmins et aux chèvrefeuilles de l'immense jar-

din. La lune brillait au milieu des nuages et tempérait un peu le vif rayonnement des éclairs qui, par intervalle, illuminaient subitement les ténèbres de l'horizon, où se faisaient entendre encore les roulements d'un tonnerre lointain.

Le silence de cette nuit, célèbre dans l'histoire par l'écroulement soudain des ruines gigantesques de la féodalité, n'était interrompu que par le murmure des eaux tombant en cascade ou clapotant sur le bord des bassins. Le grillon chantait sous l'herbe mouillée, et couvrait de sa note grêle et monotone le bruit des pas et le chuchotement des promeneurs attardés. C'était le moment le plus propice pour l'épanchement du cœur et la confidence des secrets. Que de choses importantes se sont dites à voix basse et à pareille heure autour du palais des rois!

Les Panvert et leur noble ami, après avoir marché quelque temps, comme trois ombres noires, au milieu des larges allées du parc, étaient venus s'asseoir sur un banc de marbre blanc, protégé par un massif d'arbustes contre tout regard indiscret. L'endroit était l'un des plus solitaires et des mieux choisis pour les conversations mystérieuses. On avait devant soi la statue du silence qui, un doigt sur sa bouche fermée, se tenait debout sur son piédestal, comme un muet et constant rappel à la discrétion.

— Cher marquis, disait Panvert, vous voyez que votre filleul nous donnera bien du fil à retordre, si nous n'y mettons pas de suite le *hola!* C'est le premier de ma race qui tourne de travers et qui aie le cœur si bas placé!... Vraiment, je ne reconnais pas en lui le sang généreux des Panvert, toujours si fidèles à la royauté, depuis le commencement de la monarchie française... Car enfin, vous savez...

— Oui, oui, nous savons, interrompit la mère d'Émile, qui voyait venir une des tirades habituelles de son mari sur l'origine antique de la noble race des Panvert, nous savons tout cela; ce n'est pas la gloire de notre passé qui est mise en question, mais bien la paix de notre avenir. Remercions

M. de Quercy des promesses qu'il vient de nous faire, lui seul pouvait nous tirer de ce mauvais pas.

— Mes bons amis, répondit le marquis, en serrant tendrement la main de Françoise dans les siennes, vous n'ignorez pas combien je vous aime et vous suis dévoué. Eh bien! malgré le mauvais caractère d'Émile, je le traiterai tout comme s'il était mon fils. Je serai tour à tour indulgent ou sévère; mais il faudra qu'il cède et qu'il revienne à de meilleurs sentiments. Je vous l'ai promis, j'irai moi-même l'installer dans mon château de Fontenailles, et là je le confierai aux soins d'un homme sûr et prudent, qui ne le perdra pas de vue...

— Que vous êtes bon, cher marquis, que vous êtes bon! s'écria M. Panvert, en essuyant une larme de reconnaissance qui venait de s'échapper de ses yeux. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître, vous avez toujours été pour *nous* un véritable ange gardien, n'est-ce pas, Françoise?

— Chut! fit madame Panvert, chut! Il me semble que l'on vient par ici, ne bougeons pas... j'entends crier le sable des allées... on approche... on parle à voix basse... on s'arrête de l'autre côté du massif. Ne soufflons plus le moindre mot, nous trahirions notre présence; ils vont peut-être s'éloigner... Non, ils restent... Les voilà assis... Chut! chut!...

— Ils ne sont que deux, un homme et une femme, observa M. de Quercy de sa voix la plus basse. Qui ça peut-il être? Des amoureux, sans doute.

— Pour l'amour du ciel! ne bougez pas, marquis, murmura le premier porte-manteau du roi, en collant sa bouche contre l'oreille de M. de Quercy, ne bougez pas, vous dis-je, où nous sommes perdus, je les reconnais!

— C'est la *reine*, ajouta Françoise, en se servant du même procédé que son mari, la *reine* et *Mirabeau!*...

— Je ne donnerais pas ma place pour vingt-cinq louis, pensa le marquis; car je vais assister sans être aperçu à une entrevue des plus curieuses.

Après quelques instants de silence, employés sans doute à regarder autour d'eux et à se bien convaincre que nul ne les voyait ni ne les entendait.

— Sommes-nous bien seuls? demanda Mirabeau.

— Je le pense, dit la reine, cet endroit est l'un des plus retirés du parc, nous ne sommes observés que par mes gens, qui se tiennent à distance et qui, sur le moindre signal, viendront me rejoindre; vous pouvez donc me parler en toute sûreté. Que voulez-vous? Quel est le sujet de l'audience secrète que vous m'avez demandée? Il faut que je l'ai cru bien important pour avoir jugé convenable de déroger en votre faveur, monsieur de Mirabeau, au cérémonial de la cour. Parlez et hâtez-vous, la reine vous entend et est prête à accepter vos conseils politiques, s'ils sont bons.

— Madame, Votre Majesté, j'en suis sûr, me garde rancune pour certains déplaisirs que mes discours ont pu lui causer; mais j'ai été entraîné par le torrent révolutionnaire, quoi qu'il m'eût été facile de l'arrêter dès le début.

— Vous appelez cela *certains déplaisirs*, monsieur, interrompit la reine avec une grande indignation dans la voix; comment, vous m'avez abreuvée d'outrages et d'amertumes, moi qui suis votre souveraine, et vous appelez cela *des déplaisirs!* C'est bien mal comprendre la force des mots pour un homme d'esprit. Tout ce que vous et les vôtres avez fait contre l'autorité et la majesté royales m'a profondément blessée au cœur; vous pouviez par votre talent et votre crédit sauver la monarchie, et vous l'avez perdue.

— Quoique les choses soient dans un bien mauvais état, il y a encore de l'espoir, madame, répondit le tribun, car je puis défaire ce que j'ai fait. Pour cela, au lieu de flatter la Révolution, je n'ai qu'à la gourmander en lui montrant ma hure de sanglier, et aussitôt cette hydre aux mille têtes rentrera dans son antre, où je l'enchaînerai pour toujours.

— Alors, monsieur, faites cela, et notre pardon sera votre récompense...

— Le pardon de Votre Majesté, certes, me sera bien

précieux, mais, à vous parler franchement, il me faut quelque chose de plus lucratif...

— Parlez, que voulez-vous?

— Remplacer Necker au ministère.

— Cet homme-là nous est imposé par le peuple.

— Il n'est pas Français.

— Faites demander son renvoi par l'Assemblée, et portez-vous candidat pour le ministère des finances.

— Je veux être appelé directement par le roi, sans compromettre ma popularité; bien loin d'avoir l'air de mendier un portefeuille, je veux me faire prier pour l'accepter.

— Je veux, je veux... Eh! monsieur de Mirabeau, le roi dit : *Nous voulons!*

— Eh! madame, Votre Majesté sait bien que maintenant il a beau dire *nous voulons*, et qu'il n'en est pas plus obéi pour cela.

— Hélas, ce n'est malheureusement que trop vrai! soupira la reine.

— Si vous ne voulez pas me faire ministre, faites-moi au moins *maire de Paris* à la place de Bailly, et je vous réponds de mater la Révolution malgré Lafayette et votre cher cousin le duc d'Orléans.

— Je n'aime pas Bailly, dit la reine.

— C'est un âne savant, dit Mirabeau.

— Il s'est très-mal conduit envers le roi lors du dernier voyage de Sa Majesté à Paris. Comment, en lui offrant les clefs de la ville, il a osé lui dire : « Ce sont les mêmes qui ont été présentées à Henri IV ; il avait reconquis son peuple, *ici le peuple a reconquis son roi.* » Ce qui signifie que Henri IV était rentré en vainqueur dans Paris, et que Louis XVI y entrait en *vaincu;* le peuple l'ayant conquis par la révolte, le meurtre et la prise de la Bastille. C'est un abominable homme que votre Bailly!

— Raison de plus pour me mettre à sa place. Une fois maire de Paris je fais tout rentrer dans l'ordre; je ferme le club du Palais-Royal qui, non content de diriger la com-

mune de Paris, commence à prendre l'ascendant sur l'Assemblée nationale elle-même; la nomination de Chapelier à la présidence en est une preuve. Je dissous la garde civique; je supprime les trois couleurs dont Lafayette a bêtement gratifié la nation; je baillonne le duc d'Orléans, qui vous a déjà tant calomniée devant le monde entier, madame, vous sa parente et sa reine! Oui, je démasquerai les infâmes pamphlétaires que sa haine et son ambition soudoient tous les jours pour traîner la majesté du trône dans la fange des ruisseaux!... Ah! le vilain cousin que vous avez là, madame!

— Nous ne le connaissons que trop, monsieur de Mirabeau; aussi l'apprécions-nous à sa juste valeur.

— Eh bien! moi, je vous en débarrasserai, si vous voulez, et je vous ferai triompher de tous vos ennemis; mais pour cela, je vous le répète, *je veux* être ou premier ministre ou maire de Paris, voilà mes conditions, elles sont claires et nettes; c'est à prendre ou à laisser, réfléchissez-y sérieusement, cela en vaut la peine. En acceptant mes services, vous sauvez votre couronne; en les repoussant, vous la perdez, et vous avec.

— Dieu merci! nous n'en sommes pas encore là, M. de Mirabeau, repartit Marie-Antoinette avec fierté; vous avez un peu ébranlé notre trône, c'est vrai, mais il est encore solide; nous n'avons qu'à vouloir fermement, et le désordre cessera. Oubliez-vous le dévouement et le zèle de notre fidèle noblesse, sur laquelle nous avons bien le droit de compter, j'espère.

— Votre noblesse, madame, votre noblesse! s'écria le tribun, ah! c'est un roseau bien faible, qui ne tardera pas à se briser dans votre main. Il n'y a plus qu'une force vitale dans la nation, c'est celle du *tiers*, ne l'oubliez pas pour votre gouverne.

— Cela suffit, monsieur, dit majestueusement la reine en se levant, je ferai part de vos ouvertures au roi. Allez!

— Je dépose mes respects aux pieds de ma souveraine,

ajouta Mirabeau, et je la supplie d'excuser ma franchise; mais j'ai cru qu'il était de son intérêt autant que du mien de jouer *cartes sur table*.

— Allez! répéta la reine, en frappant dans ses mains, allez!... Si nous avons besoin de vous, nous saurons bien où vous trouver; mais j'espère que le roi ne sera pas, sans doute, assez malheureux pour être forcé d'en venir à de si pénibles extrémités!

Le tribun, piqué au vif par ces dernières et imprudentes paroles, releva fièrement sa hure et s'éloigna en grognant.

A peine fut-il parti que les gens de la reine vinrent la rejoindre, et alors Marie-Antoinette reprit avec eux le chemin du château.

— Quelle singulière aventure, dit M. de Quercy; quel étrange secret nous venons de surprendre!

— Gardons-le bien pour nous, observa Françoise, puisque c'est le hasard qui nous l'a appris.

— Qui se serait imaginé que Mirabeau, cet *incorruptible* citoyen, ce *loyal* ami du peuple et de la liberté, fût possédé du démon de l'ambition au point de proposer lui-même l'achat de sa *conscience* contre un portefeuille de ministre ou une place de maire? Vraiment, la chose est incroyable! Ah! messieurs les révolutionnaires, nous connaissons maintenant votre désintéressement et votre probité; car vous venez de nous montrer le bout de l'oreille dans la personne de l'un de vos chefs. C'est bien le cas de dire, avec Virgile : *Ab uno disce omnes;* quand on en connaît un, on les connaît tous!... Maintenant, si vous m'en croyez, allons voir parader ces vertueuses gens au sein même de leur Assemblée, prétendue *nationale*.

— Volontiers, répondit M. Panvert, encore tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre; vous irez à votre banc, ma femme et moi, nous monterons dans les tribunes. Tu sais, Françoise? c'est dans la *salle des Menus*.

— Certainement, que je le sais! Crois-tu donc que j'aie eu les yeux fermés et les oreilles bouchées depuis trois mois,

pour ne rien voir ni rien entendre? Ah! monsieur Panvert, c'est par trop naïf et digne de Nicot.

— Bah! ma chère amie, Nicot n'est pas si bête qu'on le suppose; c'est un garçon qui vaut son pesant d'or, je t'en réponds.

L'orateur qui haranguait alors l'Assemblée était le vicomte de Noailles, un grand seigneur, ma foi; M. le duc de Mouchy en sait quelque chose.

« — Pour le peuple, disait le noble vicomte, la constitution, c'est la suppression des abus dont il est victime, des impôts qui l'écrasent, des obligations personnelles qui l'humilient, des priviléges qui entravent son essor... Je propose donc de déclarer que :

« 1° L'impôt sera payé par tous les individus du royaume dans la proportion de leurs revenus;

« 2° Toutes les charges publiques seront, à l'avenir, supportées par tous;

« 3° Tous les droits féodaux seront rachetables;

« 4° Enfin les corvées seigneuriales, la mainmorte et toutes les servitudes personnelles seront détruites, sans rachat. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit l'expression de ces sentiments équitables. Le désintéressement du vicomte de Noailles venait de produire un effet électrique sur les députés de la noblesse qui, depuis quelques semaines, étaient sous l'impression accablante des attaques dirigées contre leurs personnes et leurs propriétés. Ils saisirent donc avidement cette circonstance pour flatter la Révolution et se rendre populaires en se dépouillant de tout ce qu'on avait déjà commencé à leur enlever. Néanmoins, ils ne parurent point comme des gens généreux qui se résignent à de grands sacrifices pour le bien public; au contraire, ils se montrèrent semblables à des détenteurs injustes qui, ayant honte de posséder le bien d'autrui, se sentent, à regret, forcés de le rendre.

Les rivalités et les haines entre les diverses classes de la

noblesse vinrent encore diminuer le mérite de ce faux dévouement; car la suppression de ces droits féodaux fut proposée précisément par ceux qui avaient le moins à en souffrir; mais les premières victimes se vengèrent immédiatement en faisant décréter, à leur tour, la spoliation et la ruine de ceux qui avaient demandé la leur.

Aussi le vicomte de Noailles et le duc d'Aiguillon, un autre grand seigneur qui avait suivi le premier à la tribune, avaient-ils à peine achevé d'offrir la suppression des droits féodaux (principales ressources de la petite noblesse), qu'aussitôt un gentilhomme de province, le marquis de Foucault, prend la parole :

« — Je demande, dit-il, que cette partie de la noblesse française dont la fortune s'alimente, se relève et s'accroît par les faveurs de la cour, supporte la plus grande partie des charges qui vont être imposées. »

Il indiquait suffisamment la suppression ou la réduction des traitements et pensions des courtisans.

Après lui, un député du tiers, qui appartenait à la magistrature demanda que les justices seigneuriales fussent supprimées, et un gentilhomme d'épée réclama la justice *gratuite*, tout en s'élevant contre la vénalité des charges.

M. de Lubersac, évêque de Chartres, enhardi par tout ce qu'il venait d'entendre, proposa l'abolition du droit exclusif de chasse.

— Ah! s'écria alors le duc du Châtelet avec un sourire ironique, il nous ôte la chasse; eh bien! moi, je vais lui enlever les dîmes!

Et aussitôt, s'élançant à la tribune, il proposa de rendre les dîmes rachetables.

Au milieu de cette folle et incroyable séance, Leguen de Kérengal, propriétaire breton, revêtu du costume antique de sa province, prend la parole et fait une triste peinture des abus du régime féodal :

« — C'est la haine qu'inspire ce régime, dit-il, qui cause

'incendie, le pillage des châteaux et tous les désordres dont a France est le théâtre. »

Puis il expose les vexations et les spoliations des intendants des seigneurs, les droits qui outragent la pudeur et l'humanité; il rappelle les vassaux attelés à une charrette omme des animaux de labour, ou obligés de battre les tangs pendant la nuit pour empêcher les grenouilles de roubler le sommeil de leurs seigneurs indolents.

Lapoule, député de la Franche-Comté, surcharge encore et effrayant tableau ; il parle de la *mainmorte*, qui, dans origine, consistait à couper et à prendre la main d'un vasal défunt, quand le seigneur ne trouvait pas dans l'héritage u susdit défunt un meuble de prix à choisir ; il parle encore e l'obligation imposée à quelques vassaux de nourrir les iens de leurs seigneurs, et de ce *prétendu* droit qui autosait ces mêmes seigneurs, au retour de la chasse, à *faire entrer deux de leurs vassaux* pour se délasser, en mettnt leurs pieds dans le corps chaud et sanglant de ces malheureux.

A ces mots, tous les gentilshommes présents poussent cri d'horreur et d'indignation et somment Lapoule de ouver ce qu'il avance; mais l'effet est produit, et pour ieux paraître abhorrer le régime féodal tout entier, ils erchent s'il ne leur reste pas encore quelque matière à de uveaux sacrifices.

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt sollicite l'affranissement des serfs. M. de Beauharnais demande l'égalité s peines et l'admissibilité de tous à tous les emplois.

« — Je regrette, dit M. de Virieu, de n'avoir, comme Cale, qu'un moineau à offrir, et je propose la suppression du oit exclusif de colombier. »

Comme on ne savait plus que donner, on pensa aux priéges des provinces. Le comte d'Agout et le marquis de icons abandonnèrent ceux du Dauphiné; Chapelier safia ceux de la Bretagne, le baron de Marguerite ceux du nguedoc. La plupart des villes, Lyon, Bordeaux, Marseille

abandonnèrent aussi les leurs. Le duc de Castries renonça la baronnie du Languedoc; alors tous les possesseurs baronnies, qui leur donnaient entrée aux États de leur pr vince, en firent autant.

Le vicomte Mathieu de Montmorency proposa de décr ter sur le champ toutes les motions qui venaient d'être faite mais le président Chapelier fit *judicieusement* observer q les membres du clergé n'avaient point encore déposé le offrande sur l'autel de la patrie, et il invita *poliment* ce d'entre eux qui voulaient exprimer leurs sentiments prendre la parole avant qu'on allât aux voix.

Répondant à cet appel, M. de la Fare, évêque de Nanc monta à la tribune et dit :

« — Je demande, au nom du clergé de France, le rach des dîmes. Les prêtres, accoutumés à voir de près la misè et les souffrances du peuple, ne forment pas de vœux pl ardents que celui de les voir cesser; en conséquence, le rachat des dîmes est accordé, il ne faut pas que le pr tourne au profit du seigneur ecclésiastique, mais au pro des bénéfices mêmes, afin que leurs administrateurs puis sent répandre des aumônes plus abondantes sur l'ind gence.

Ensuite, deux curés du diocèse de Lyon demandèrent q l'État respectât et fît respecter les lois de l'Église qui d fendent la pluralité des bénéfices, et ils résignèrent ce qu'ils possédaient pour ne conserver que leur paroisse.

Thibaut, curé de Souppes, offrit de renoncer au *casue* mais Duport s'opposa à ce que cette proposition fût accepté motivant son opinion sur l'utilité et le patriotisme des curé Ce n'était qu'un vain prétexte; car son véritable motif éta qu'il fallait bien laisser quelque chose pour vivre au clerg *puisqu'on voulait s'emparer de tous ses biens.*

Enfin, l'évêque de Coutances demanda la suppression d'u droit établi au profit des évêques, sous le nom de *déport* o *vacat.* Un député de Lorraine s'empressa alors de propos l'abolition des droits perçus par la cour de Rome, et un dé

uté du Beaujolais réclama contre l'abus des lois relatives aux corporations d'arts et métiers.

Toutes ces motions avaient été approuvées par acclamation; la séance s'était déjà prolongée fort avant dans la nuit, et il se fit un moment de calme durant lequel les députés de la noblesse paraissaient réfléchir et examiner s'il ne leur restait pas encore quelque chose qui pût faire envie, fin de l'offrir avant qu'on le leur enlevât; mais il ne leur estait plus rien à sacrifier.

— Mon Dieu! ils sont donc tous fous! soupira M. Panert en baissant la tête. J'ai vraiment honte, maintenant, 'appartenir à la noblesse. Jusqu'au clergé lui-même qui it des bêtises!... Mais sur quelle herbe ont-ils donc marné? Je n'y comprends rien du tout. Les voilà tous qui, au eu de combattre à outrance cette infâme Révolution, se ngent de son côté... Oui, parbleu, oui, c'est évident; ils ennent de passer tous à l'ennemi avec armes et bagages! irabeau avait, ma foi, bien raison de dire que cette nolesse-là se briserait bientôt comme un roseau entre les ains de la royauté. Pourquoi faut-il que les gueux seuls ent du courage et de l'audace?... Nous sommes perdus, rançoise! la noblesse et le clergé viennent de se suicider e leurs propres mains. Tout est fini; le trône s'écroulera n même temps que l'autel. Plus de droits féodaux, plus de iviléges, plus de dîmes; oui, tout est bien fini. La France ent de descendre, en moins d'une heure, jusqu'au dernier egré de la barbarie. Ce n'est plus une nation, c'est une ibu de sauvages. Nous sommes perdus, Françoise; je te dis, moi, Louis Panvert, ton fidèle époux, nous sommes rdus! Il n'y a plus qu'à émigrer, qu'à suivre monseigneur comte d'Artois en exil!!!

— D'abord, mon ami, répondit à demi-voix madame Panrt, encore stupéfaite de tout ce qu'elle venait d'entendre, crois qu'il serait plus prudent de parler moins haut dans lieu public; car j'aperçois ici des figures qui ne me plaint pas du tout. Ensuite, j'espère que le mal ne sera pas

aussi grand qu'on pourrait le craindre. Tous ces gens-
mentent en nous disant qu'ils représentent la France et s
opinions. Tu le sais aussi bien que moi, la France (
moins *notre* France à nous) aime trop son roi, ses nobles
ses prêtres pour ratifier jamais de semblables monstruosité
Attends encore quelques jours, et tu verras comme la Fran
des honnêtes gens va protester contre la France des c
quins; seulement, je suis fâchée que M. de Quercy n'ait p
pris la parole pour défendre les droits féodaux.

— Moi, je trouve, au contraire, qu'il a bien fait de ga
der le silence et de protester ainsi tacitement contre de p
reilles extravagances. Tiens, le voilà qui nous cherche d
yeux. Ah! il nous a vus; il nous fait signe de la main!
nous montre le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, q
monte à la tribune. Enfin, nous allons, sans doute, entend
une rétractation solennelle! Ces messieurs se seront dégr
sés... chut! écoutons, soyons tout oreille.

Le grand seigneur susdit était, en effet, remonté à
tribune.

« — Citoyens, s'écria-t-il, je propose à l'Assemblée n
tionale de faire frapper une médaille *pour éterniser le so
venir de cette nuit mémorable* qui vient de donner u
sauveur à la France, en détruisant les abus d'un autre âge
en plaçant désormais tous ses enfants sous la sauvegarde d
l'*égalité* devant la loi! »

— Hélas! la folie continue, murmura Panvert; c'est ur
vraie démence. Maintenant, voici Mgr l'archevêque de Par
qui va parler. Que va-t-il dire celui-là? Voyons s'il est aus
fou que les autres.

— Messieurs, dit le vénérable prélat, voulant consacr
par un acte religieux l'immense holocauste que vous ven
d'offrir à la patrie, je demande qu'un *Te Deum* solenn
d'actions de grâces soit chanté dans toutes les églises d
royaume.

Ces paroles de M. Leclerc de Juigné excitèrent de vifs
de nombreux applaudissements.

Lally-Tollendal, qui ne perdait jamais l'occasion de ramener dans les cœurs l'amour du roi, remplaça l'archevêque à la tribune et s'écria :

— Vous faites très-bien de remercier Dieu ; mais, ne devons-nous pas aussi nous souvenir du roi, qui nous a convoqués, après deux cents ans d'interruption ; du roi, qui nous a invités à l'heureuse réunion des esprits et des cœurs ?... C'est aussi au milieu de la nation que Louis XII fut proclamé le *Père du Peuple* ; c'est au milieu de l'Assemblée nationale que nous devons proclamer Louis XVI le *Restaurateur de la Liberté Française!...*

Cette fois-ci, M. et Mme Panvert furent comme électrisés, et ils ne purent s'empêcher de prendre part aux nouveaux applaudissements de toute la salle et de crier aussi : *Vive le Roi!...*

Ils se levaient, pour regagner leur logis, quand ils se trouvèrent nez à nez avec leur charmant fils Émile, qui était accompagné de son fidèle chevalier de Longval et de sa nouvelle connaissance, le député d'Arras. Mettant familièrement la main droite sur l'épaule de son père et d'un ton qui respirait la plus franche gaieté :

— Ha ! ha ! s'écria-t-il, je vous y prends, petit papa! Vous sortez, soi-disant pour aller respirer l'air frais du soir, et vous venez, en *catimini*, avec ma très-honorée mère, entendre les admirables débats de notre auguste Assemblée!... Néanmoins, j'approuve votre légitime curiosité et je rends justice à votre bon goût, tout aristocrate que vous soyez... Eh bien ! en voilà une fameuse séance ! Vous voyez que notre *petite* Révolution ne marche pas mal, pour un enfant de trois mois ! Chapelier préside à merveille ; je lui en ferai mon compliment...

— Laisse-nous tranquille avec ton abominable Révolution, interrompit M. Panvert, en se débarrassant de la main de son fils. Ce que je viens d'entendre me prouve que les députés de la noblesse et du clergé sont des fous ou des traîtres. Nous allons en voir de belles, si le roi a la

faiblesse de sanctionner toutes ces folies, toutes ces extravagances-là !... Mais ce n'est ni le lieu, ni le temps d'en dire plus long. Suis notre exemple et viens te coucher.

— Permettez, auparavant, reprit Émile, permettez, monsieur mon papa, que je vous présente officiellement un de mes amis politiques, M. de Robespierre, député de la ville d'Arras, un célèbre avocat destiné à de grandes choses.

— Très-bien, très bien, dit Panvert; monsieur aura la complaisance et la bonté de nous excuser, mais ta mère est fatiguée et nous avons besoin de rentrer. Monsieur, je vous présente bien mes civilités.

— Si madame est fatiguée, j'oserai lui offrir le secours de mon bras pour la reconduire à son domicile, s'empressa de dire le galant député d'Arras en s'emparant, sans plus de façon, du bras de Françoise, stupéfaite de tant d'audace.

— Monsieur, s'écria-t-elle en s'efforçant de dégager son bras, je vous trouve bien osé ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que je suis l'admirateur et l'esclave du beau sexe, madame, répondit Robespierre, de sa voix la plus tendre et la plus mielleuse.

— Vous êtes un singulier original, continua madame Panvert, pâle de colère, et, si je vous laisse faire, c'est par égard pour mon fils.

— Maman, c'est un honneur immense que vous fait M. de Robespierre, observa le filleul de M. de Quercy. Vous êtes venue ici en donnant le bras à la noblesse vaincue, et vous quittez l'Assemblée en donnant le bras au tiers vainqueur. C'est une sortie triomphale, ni plus ni moins.

Le premier porte-manteau du roi eût volontiers assommé le député d'Arras, s'il n'eût craint de faire du scandale. Cet homme lui déplaisait souverainement. Il était de taille médiocre, portait une tête sans beauté sur de larges épaules, avait des cheveux châtain-blond, le visage arrondi, la peau gravée de petite vérole, le teint livide, le nez petit et rond, les yeux bleu-pâle et un peu enfoncés, le regard indécis,

l'abord froid et repoussant. Malgré l'irréprochable blancheur de son linge, la propreté de ses vêtements et la fleur qu'il portait coquettement à la boutonnière de son habit, il y avait en lui quelque chose du chat-tigre, et le sourire moqueur, qui errait sur ses lèvres minces et serrées, décelait toute la cruauté et tout le fiel d'un caractère atrabilaire.

Émile, devinant ce qui se passait dans l'âme de son père, imita le député d'Arras et prit, un peu de force, le bras de M. Panvert, qui, tout ahuri d'une semblable outrecuidance, suivit machinalement sa femme, envoyant de tout cœur au diable tous les apôtres de la liberté, de l'égalité et de la fraternité révolutionnaires.

— Savez-vous que vous avez là un fils charmant, madame? Un jeune homme très-intelligent qui fera son chemin ! Il y a déjà quelques semaines que je l'ai remarqué ; il est plein de zèle et de bonne volonté. Le chevalier de Longval me l'a chaudement recommandé ; aussi, je vous promets de le pousser le plus loin que je pourrai.

— Il peut se passer de votre protection, monsieur, car nous ne manquons pas d'amis.

— On ne saurait en avoir trop, madame, et il est bon d'en avoir quelques-uns dans tous les camps.

— M. le marquis de Quercy est son parrain, et il s'occupera de lui.

— Peuh !... c'est un triste protecteur qu'il aura là ! La puissance de la noblesse vient de sombrer ; elle s'est noyée elle-même dans le naufrage qui a englouti les *abus féodaux*. Pour moi, je ne vous le cache pas, j'ai assisté à ce grand drame les deux mains dans mes poches, aussi tranquille que les Romains d'autrefois, quand ils assistaient à un combat de gladiateurs ; et tous les discours que j'ai entendus cette nuit ne m'ont paru être que la paraphrase du fameux *Morituri te salutant*, « Ceux qui vont mourir te saluent ! »

— Si vous êtes vraiment noble, monsieur, ainsi que mon fils le prétend, comment pouvez-vous penser comme cela et servir la cause que vous servez? Comment pouvez-vous

renier ainsi la gloire de vos ancêtres et déshonorer aussi indignement le nom que vous portez? Ne savez-vous pas, monsieur, que *noblesse oblige?*

— La véritable noblesse, madame, est celle du cœur :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux !*

et j'espère, si l'occasion s'en présente, que je prouverai à la France combien je l'aime, et par conséquent combien je suis noble! Voyez-vous, madame, l'homme sur le bras duquel vous vous appuyez en ce moment n'est pas un homme ordinaire. Sa tête est pleine de vastes projets qui changeront peut-être, la face de la France et auront un immense retentissement dans le monde entier! Souvenez-vous bien de ce que je vous dis là!... Et si jamais vous avez besoin d'une protection quelconque, rappelez-vous que Maximilien de Robespierre vous a promis la sienne, dans la nuit du 4 août 1789!...

Le député d'Arras ne lâcha madame Panvert qu'à la porte de son logis et poussa la galanterie jusqu'à lui offrir, en la quittant, la rose qu'il portait à sa boutonnière. Inutile de dire que, dès que la porte fut refermée, Françoise foula aux pieds l'innocente fleur qu'avait souillée, à ses yeux, le contact d'un si vilain homme.

Avant de se coucher, M. Panvert dit à sa femme :

— Puisque Mirabeau est à vendre, le roi ferait bien de l'acheter, malgré son infamie. D'ailleurs, ne prend-on pas tous les jours du poison, même pour rétablir sa santé? Les choses vont beaucoup plus mal que je ne le pensais. Il est temps d'agir, grand temps, sans quoi tout est perdu. Qu'ils se hâtent de prendre Mirabeau à la place de Necker... Ils sont aussi coquins l'un que l'autre, avec cette différence que Necker perd la monarchie et que Mirabeau peut la sauver... Ne peut-on pas se servir d'un scélérat sans partager sa perversité? Dans les grands maux les grands remèdes!...

— Hélas! répondit Françoise, cette nuit fatale m'a des-

sillé les yeux. Je crois, comme toi, que nous sommes tous sur le bord d'un abîme... Toutes les têtes sont à l'envers. Au lieu de l'arrêter, chacun se fait un triste honneur de pousser au char de la Révolution. Clergé, noblesse, tiers-état, tout cela conspire à l'envi contre l'autorité du roi, qui lui-même n'ose pas résister au torrent et cède à toutes les exigences d'un peuple en délire. Il se fait un tiraillement continuel autour de cet infortuné monarque, qui n'a plus la main assez ferme pour retenir son sceptre... La reine était indignée en congédiant le tribun ; son opposition serait bien fâcheuse ; car, si Mirabeau est repoussé, il attaquera la cour avec encore plus de rage et d'acharnement. Le mépris qu'on lui aura témoigné en fera un ennemi irréconciliable ; et, lorsqu'on voudra descendre enfin jusqu'à lui, il y aura alors plus de honte et moins d'avantages, puisque sa puissance ne peut manquer de diminuer et les obstacles de grandir !

— Dieu sauve la France ! soupira le premier porte-manteau du roi, en nouant gravement le ruban rose destiné à fixer autour de sa tête le bonnet de toile blanche qui devait, durant le sommeil, protéger sa coiffure *à l'oiseau royal ;* Dieu sauve la France, elle en a grand besoin !...

Laissons les époux Pauvert s'endormir comme ils pourront, et allons souhaiter un petit bonsoir à M. le marquis de Quercy.

A cette époque, Versailles regorgeait d'habitants. La présence de la cour y attirait habituellement beaucoup d'étrangers ; mais c'était surtout depuis l'ouverture des États-Généraux que la ville se trouvait inondée de gentilshommes, de députés, de curieux et d'une foule de gens de toute espèce, maîtres et serviteurs. Les logements étaient donc très-rares, et chacun se tirait d'affaire comme il pouvait. M. de Quercy aurait pu loger chez un parent qui possédait un superbe hôtel dans le voisinage du château ; mais, pour être plus libre, il préféra prendre un petit appartement de garçon à l'auberge de *la Fleur de Lis d'or*, n'ayant avec lui qu'un seul domestique.

En revenant de la séance à laquelle nous avons assisté, notre marquis était plongé dans une morne stupeur, car il n'avait point partagé l'ivresse patriotique de ses collègues, et il voyait les choses sous leur véritable point de vue. L'écroulement soudain de ce vieil édifice, quinze fois séculaire, de la féodalité l'avait épouvanté; il en devinait les conséquences fatales et il songeait très-sérieusement à l'émigration. Il faisait presque jour lorsqu'il se coucha, et le sommeil s'obstinant à ne vouloir pas venir fermer ses paupières, il continua le cours de ses pénibles et amères réflexions.

— Ces pauvres Panvert sont de bien honnêtes gens, se disait-il, mais ils ont là pour fils un drôle des plus dangereux dont il faut absolument que je les débarrasse à tout prix. Où diable ce polisson-là va-t-il chercher ses amis? Qu'est-ce que c'est que ce chevalier, à figure patibulaire, qui s'intitule *M. de Longval*? Où a-t-il été ramasser cela? Au pied de quel échafaud l'a-t-il trouvé?... Et ce député d'Arras?... un révolutionnaire de la pire espèce... un orateur de clubs... un homme de rien... un affreux monsieur, laid comme une chenille et qui ose encore donner le bras à une femme qu'il ne connaît pas!... Une telle audace confond mon intelligence... Et ce sont là les gens qui prétendent être nos égaux! Ce sont ces gueux-là qui veulent faire régner l'égalité et qui prétendent nous rabaisser jusqu'à leur niveau!... Mais, bonté du ciel, ils n'y vont pas de main morte, et l'on ne saura bientôt plus en France ce que c'était que la politesse, la courtoisie, le respect dû aux femmes et à tout ce qui est respectable!...

Il en était là de ses réflexions quand il entendit remuer et parler dans une chambre voisine, qui n'était séparée de la sienne que par une cloison. Une porte, à présent condamnée, faisait autrefois communiquer cette chambre avec celle où il couchait. En outre, des lézardes mal bouchées permettaient d'entendre parfaitement ce qui se disait à haute voix dans l'une et l'autre de ces deux chambres.

Le voisin du marquis était sans doute un somnambule, car il se leva brusquement et se mit à marcher en dormant, tenant des discours décousus comme on en tient dans un rêve.

— Guillotin! Guillotin! disait-il; il est tout de même extraordinaire cet homme-là!... M'a-t-il fait peur avec sa charrette et ses bourreaux!... Comme j'ai été sur le point de me trahir!... Si Cazotte a dit vrai, nous n'y suffirons pas... Cette Révolution est capable de nous donner une besogne d'enfer!... Holà! valets, avez-vous fait bonne provision de cordes? Les billots sont-ils solides, les haches bien aiguisées?... Ce sont des exécutions politiques... pas de roues! pas de potences!... mais le glaive et la hache!... Mon Dieu, mes bras se sont tellement fatigués, à force de trancher des têtes, que je n'en puis plus! Mes mains sont pleines de sang; mes yeux voient tout en rouge... Y pensez-vous? Quelle horreur!... Oh! non... non!... jamais je n'y toucherai!... Il est innocent; sa personne est sacrée!... Allez chercher des bourreaux anglais pour décapiter le *roi de France!*... Il y a encore, à la Tour de Londres, le glaive qui a frappé Marie Stuart et Charles Ier... Nous sommes des bourreaux, mais non pas des assassins et encore moins des *régicides!*... Cet homme, qui est un des vôtres, a dit qu'il inventerait une machine pour remplacer la hache et simplifier le supplice... Adressez-vous donc à lui... Allez à Guillotin!... Allez à Guillotin, vous dis-je!... Notre cloche est fêlée, elle est *sans son;* mais cela n'empêche pas que nous étions autrefois de braves et d'honnêtes gentilshommes... C'est de force que l'on nous a faits exécuteurs des hautes œuvres de la justice du roi... Et vous voulez que nous le décapitions?... Mort de mon âme! vous le tuerez vous-mêmes, si vous voulez; quant à nous, nous ne porterons pas la main sur lui; nous donnerons plutôt notre démission; nous nous défendrons; et, s'il le faut, nous vous repousserons les armes à la main!... Venez, lâches! Venez, assassins! Venez, je vous attends!... Guillotin a un neveu que je connais...

Faites-en un bourreau à ma place... Il aime le sang, lui!... Il est fort comme un Hercule! Il a la férocité d'un tigre!... Il ne craint ni Dieu ni diable... C'est un monstre au début de sa carrière!... Prenez-le, il vous convient!... Allons, reculez! Laissez-nous tranquilles, ou je vous assomme!...

Et le somnambule, devenu furieux, se mit à briser les chaises de sa chambre et à faire un tel vacarme que les domestiques de l'auberge accoururent tous épouvantés et eurent beaucoup de peine à s'emparer de lui. Lorsqu'il fut réveillé, il parut tout honteux de ce qu'il avait fait et s'empressa de solder, afin de reprendre au plus vite la route de Paris.

— Comment appelez-vous l'individu qui a fait tant de bruit ce matin? demanda le marquis au premier domestique qu'il rencontra en sortant de sa chambre.

— C'est un pauvre fou qui se nomme *le chevalier de Longval*, répondit le serviteur de l'auberge. Il est parti, Dieu merci! C'est un bon débarras!...

— Le voisinage d'un pareil monsieur n'est pas des plus agréables, observa à haute voix le parrain d'Emile.

Puis il se dit tout bas :

— Et les Panvert qui reçoivent cet homme-là chez eux!!!...

III

COMMENT LE DOCTEUR GUILLOTIN SE CONDUISIT MIEUX QUE BEAUCOUP DE ROYALISTES

Tandis que tout était fièvre et agitation autour de lui, l'excellent docteur Guillotin ronflait tout à son aise dans sa paisible mansarde et goûtait toutes les douceurs promises au sommeil du juste. Quand il se réveilla, il fut bien surpris d'apprendre de la bouche de son cher neveu tout ce qui s'était passé à l'Assemblée nationale durant la nuit.

— Diable! dit-il, ils vont vite en besogne. La transition est trop brusque; il fallait aller plus doucement que cela! Je ne leur donne pas vingt-quatre heures de réflexion pour se repentir de l'immense sacrifice qu'ils viennent de faire à la patrie... Oui, je suis sûr qu'avant ce soir ils se mordront les doigts jusqu'au sang, en considérant ce qu'ils ont fait. Gare à la réaction!... Gare au *veto* royal!... J'aurais préféré une route plus longue et plus détournée pour arriver au même but... Enfin, ce qui est fait est fait! Maintenant, nous n'avons plus qu'à déblayer les décombres; cela sera assez difficile, mais un travail opiniâtre vient à bout de tout!... Sais-tu, Émile, que ta *Turgotine* commence à avoir raison? Dame! ne dit-elle pas :

Nous verrons tous les états
Entre eux se confondre...?

— Et si votre Cazotte allait aussi n'avoir pas tort? objecta le jeune Panvert. Le fait est qu'il nous faut à tout prix sortir de l'ornière de la routine, et maintenant que nous avons mis la main à la charrue, il n'y a plus moyen de reculer...

— Sans doute, sans doute! reprit Guillotin. Malgré cela, j'espère bien que nous n'en arriverons jamais aux horreurs prédites par Cazotte, car cela serait affreux, abominable, exécrable!

— On ne peut pourtant pas faire d'omelette sans casser les œufs, observa Émile; c'est ce que disait, cette nuit, Robespierre aux députés du Palais-Royal.

— Mon cher enfant, tu n'as pas encore assez d'expérience pour bien comprendre toutes les difficultés de la situation où nous nous trouvons, et tu te laisses un peu trop monter la tête par tout ce que tu entends. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait d'être plus calme, plus modéré, plus prudent... A te parler franchement, je n'estime pas beaucoup les gens que tu fréquentes.

— Par exemple! En voilà une idée saugrenue, s'écria le neveu du docteur. D'abord, *tonton* Guillotin, vous savez que

je n'aime pas qu'on me donne de conseils, attendu que j ne suis plus d'âge à en recevoir...

— Oh! oh! Je nie la proposition; elle est fausse, ma sonnante, erronée, mon neveu; offensant les oreilles pies..

— Tant que vous voudrez; mais c'est comme cela!.. Ensuite, les gens que je fréquente me plaisent et ils e valent bien d'autres. Je ne reconnais à personne, pas mêm à mon père, le droit de diriger mes affections et mo estime...

— Cela ne prouve pas que tu sois un enfant respectueu et bien élevé.

— Hé! croyez-vous, par hasard, que, si nous faison une révolution, ce ne soit pas pour nous affranchir entièrement de toutes ces sottises-là? L'homme n'appartient qu'à lui-même et à la patrie. Tout le reste est un hors-d'œuvre... Voilà les principes immortels de notre glorieuse liberté... e *Vive la nation*, quand même; la famille ne vient qu'après!

— Devant de tels principes, je recule épouvanté; et je suis tenté de croire que Cazotte est véritablement un prophète. Voilà donc ce fameux règne de *la Raison* qui commence à s'étendre! Avec de pareils maîtres, la France en verra de belles!

Émile Panvert ne répondit rien, et comme il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, il s'étendit sur un fauteuil et se mit à sommeiller, vaincu par la fatigue. Son oncle le voyant s'endormir, sans plus de cérémonie, haussa les épaules et se dit avec amertume :

— Cet enfant-là n'est pas un Panvert... Il y a chez lui du Caligula et du Néron. Sa pauvre mère a enfanté un monstre!...

Malheureusement le docteur ne se trompait pas. Quant à lui, dans le fond, c'était un brave homme, s'occupant beaucoup plus de science que de politique.

Né à Saintes, en 1738, il avait été élevé chez les jésuites de cette ville et, après avoir terminé ses études, il était

entré dans leur célèbre compagnie. On l'envoya à Bordeaux où, pendant quelque temps, il professa les belles-lettres au collége des Irlandais. Mais il ne tarda pas à se dégoûter de la vie religieuse et à jeter son froc aux orties. Il vint alors à Paris, y étudia la médecine et fut bientôt nommé docteur-regent, grâce aux progrès rapides qu'il fit sous l'habile direction du fameux professeur émérite A. Petit. L'amour de son art l'occupa entièrement pendant plus de vingt ans. Il passa toute cette période de sa vie dans une douce et heureuse obscurité, dont il ne fut tiré que par cette fiévreuse agitation politique qui précéda la Révolution. A l'époque de la convocation des états généraux, Joseph-Ignace Guillotin publia, sous le titre de *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, une brochure qui produisit une vive sensation. Frappés de la sagesse de ses vues et de la modération de ses principes, les électeurs de la capitale le choisirent pour les représenter aux Etats parmi les membres du tiers.

Toujours plus médecin que politique, à peine arrivé à Versailles, le député philanthrope s'occupa beaucoup de la santé de ses collègues, et ce fut lui qui fit aérer convenablement la salle des séances. Aussi sa complaisance et sa bonhomie surent-elles lui attirer l'estime de tous les partis.

Tel était ce docteur Guillotin, dont le nom devait devenir si tristement populaire, en s'attachant à la sinistre et sanglante machine, qui allait bientôt décimer la France et la remplir d'effroi !

Laissant son neveu dormir tout à son aise, notre député sortit doucement de sa mansarde, dont il referma soigneusement la porte ; et se rendit auprès de sa fille et de sa nièce, qui étaient déjà levées depuis longtemps et prenaient alors une tasse de chocolat, que venait de leur servir le fidèle Nicot.

Guillotin chérissait sa fille, et la vue de cette enfant bien-aimée, qui n'avait plus que lui au monde, lui réjouissait toujours le cœur.

— Eh bien! ma petite Victoire, comment vas-tu ce matin? lui demanda-t-il en l'embrassant tendrement sur les deux joues.

— Parfaitement, petit père, répondit la jeune fille qui abandonna sa tasse de chocolat pour mieux lui rendre ses deux baisers. Et vous, avez-vous bien dormi?... Vous paraissez un peu contrarié... Vous n'êtes pas gai comme les autres jours...

— Je n'ai rien, mon enfant; je n'ai rien du tout... Tu vas bien, toi, Louison?... On n'a pas besoin de te demander cela. Ton frais visage le dit assez... Es-tu contente de Victoire?

— Deux sœurs ne pourraient pas mieux s'entendre ni mieux s'aimer! s'écria Louise. Aussi, j'espère bien que vous ne serez pas assez cruel pour jamais nous séparer!

— Tu es bonne, toi, ma Louise! soupira Guillotin en prenant les deux mains de sa nièce et en la baisant au front. Tu as du cœur, toi, mais ton frère n'en a pas!

— A qui le dites-vous, mon oncle? C'est un fou, il n'aime que sa politique, il se moque de papa et de maman, parce qu'ils sont fidèles aux bons principes. Moi, il m'appelle *aristocrate* et *bigote!*

— Si vous saviez, petit père, comme il est méchant et impie!... Il dit qu'il faut démolir toutes les églises et pendre tous les prêtres.

— C'est une nature cruelle et perverse, ajouta le docteur. Il y a des caractères comme cela, mais ils sont bien rares, heureusement pour l'humanité!

— Quel malheur pour lui et pour nous! dit Louise qui se mit à fondre en larmes. Il fera mourir papa et maman de chagrin.

Sur ces entrefaites, M. et madame Panvert entrèrent dans la salle à manger et, voyant Louise tout en pleurs, ils s'informèrent du sujet de son chagrin.

— Ce n'est rien, répondit Louise en se hâtant d'essuyer ses yeux; nous parlions des misères que nous fait Émile.

— Il ne nous en fera plus ce soir, mon enfant, dit ma-
ame Panvert, car son parrain va l'emmener aujourd'hui
ême au fond de la Champagne, d'où il ne reviendra que
orsqu'il sera parfaitement corrigé. Où est-il donc? Je ne l'ai
as trouvé dans sa chambre.

— Il dort dans la mienne, étendu sur un fauteuil. Mais
omment ferez-vous, objecta le docteur, pour le décider à
uivre M. de Quercy? Il sera bien difficile à embarquer ce
aillard-là, surtout dans les circonstances actuelles... La
ocilité ne me semble pas être sa vertu favorite. Si seule-
ent je pouvais vous aider à lui dorer la pilule? Voulez-
ous que je l'accompagne jusqu'à Paris, sous le prétexte de
isiter avec lui les *ruines de la Bastille?* Il faut toujours
rendre les hommes par leur côté faible.

— Tiens, c'est une excellente idée que vous avez-là,
eau-frère! s'écria M. Panvert. Je vous avouerai franche-
ent que nous étions très-embarrassés et que nous ne
vions pas trop comment nous y prendre, sa mère et moi.
ous tremblions qu'il ne voulût pas obéir à son parrain.
ais vous, étant là, avec votre Bastille démolie et vos grands
ots patriotiques, vous lui ferez faire tout ce que vous
ndrez... Une fois à Paris, où il ne connaît personne, il
ra plus facile d'employer la ruse, et même au besoin la
rce, pour aller en Champagne.

— Non! non! Pas de moyens violents! L'emploi de la
rce serait trop dangereux, à Paris, avec un garçon aussi
ouste et aussi exalté que lui. Il serait capable de faire une
eute, et le peuple vous le ramènerait en triomphe. Vous
seriez bien plus avancés!... Non, croyez-moi, c'est à la
se seule qu'il faut avoir recours. J'ai autant d'intérêt que
us à me débarrasser de sa présence ici à cause de ma
e et, s'il le faut, je l'accompagnerai jusqu'au fond de la
ampagne avec M. de Quercy. La noblesse et le tiers seront
omplétement d'accord durant ce voyage, et nous revien-
ns ensemble reprendre nos travaux à l'Assemblée natio-
ale.

Les choses se passèrent ainsi que l'avait sagement prévu Guillotin. Émile accepta avec joie le pèlerinage patriotique aux ruines de la Bastille, et au lieu de revenir à Versailles, on se trompa de route pendant la nuit; le cocher fut assez maladroit pour prendre le chemin de la Champagne, et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que, ni lui, ni personne ne s'aperçut de son erreur. Le fait est que le jeune Panvert, qui avait solidement dîné la veille à Paris, ronfla comme un bienheureux, blotti dans un coin de la voiture non-seulement toute la nuit, mais encore une grande partie du lendemain. De sorte que lorsqu'il se réveilla il ne savait plus où il était, et par conséquent ses compagnons de voyage purent facilement le faire entrer dans le château de Fontenailles où il trouva un asile sûr et un gardien d'une incorruptibilité à toute épreuve.

Maintenant, laissons marcher les événements politiques qui vont se précipiter les uns sur les autres. Fermons les yeux sur la spoliation sacrilége des biens du clergé qui avait offert de se charger d'un emprunt de quatre cents millions et sur l'abolition des ordres religieux qui, depuis tant de siècles, avaient rendu de si grands services à la France; ne nous arrêtons pas à la déclaration des Droits de l'homme, ni à ce fameux repas des gardes-du-corps, sur lequel on a débité tant de choses ridicules; mais arrivons de suite aux déplorables et sanglantes journées des 5 et 6 octobre 1789 où le docteur Guillotin va jouer le rôle incroyable de défenseur du roi outragé contre son peuple révolté.

La cour ayant refusé d'acheter Mirabeau, le fougueux vindicatif tribun s'était vendu au duc d'Orléans dont il servit admirablement la haine contre Marie-Antoinette. Grâce aux nombreuses bandes d'aventuriers, de fanatiques républicains, d'énergumènes, d'hommes tarés et perdus de dettes qui, tous aux gages du premier prince du sang, poussaient le peuple à la sédition et au brigandage, Paris, loin de se calmer, fermentait toujours. Cette vaste capitale était devenue un volcan dont le cratère se trouvait au Palais

Royal, et dont la lave brûlante se déroulait jusque dans les faubourgs qu'elle mettait en combustion. Le but de la faction orléaniste était d'épouvanter la cour et de forcer le roi à s'évader, afin de faire déférer au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume, l'exercice de l'autorité souveraine et la régence.

La mise en scène de cette immense tragédie ne fut pas difficile. Les Orléanistes affamèrent le peuple par l'accaparement des blés et accusèrent la cour de tous les crimes qu'ils commettaient eux-mêmes. Marat fut chargé d'injurier la reine, dans la feuille immonde et mensongère qu'il rédigeait, et de provoquer au pillage et au meurtre, en demandant l'érection de *huit cents potences* dans le Jardin des Tuileries afin d'y pendre les traîtres. Cependant les meneurs organisaient les hordes sauvages qui devaient se ruer sur Versailles pour effrayer le roi et le contraindre à prendre la fuite.

Dans la matinée du 5 octobre, une multitude de femmes sorties des halles, des bouges les plus infects, la plupart ivres et poussant des vociférations cyniques, se rassemblèrent à la pointe Saint-Eustache, et de là se portèrent en masse à l'Hôtel-de-Ville. On distinguait parmi elles une quantité d'hommes habillés en femmes. Tous faisaient entendre les mêmes cris : *Du pain! du pain! A Versailles! a Versailles!* Malgré les sabres de la garde à cheval et les baïonnettes de l'infanterie, ces misérables s'emparèrent de l'Hôtel-de-Ville où ils trouvèrent un millier de fusils et plusieurs pièces de canon. Des brigands, accourus de tous les points de Paris, se joignirent alors à ces femmes échevelées qui n'avaient plus rien d'humain que la figure. Après avoir pillé les armes et volé *deux cent mille francs* dans la caisse de la municipalité, on voulut pendre les magistrats et mettre le feu à l'édifice; mais Maillard, l'un des vainqueurs de la Bastille, rappelle énergiquement aux émeutiers qu'on ne les a réunis que pour aller à Versailles sommer le roi et l'Assemblée de ramener l'abondance. Il leur indique les Champs-

Élysées comme quartier général et point de départ; puis saisissant un tambour, il descend sur la place de Grève et le entraîne à sa suite.

Tandis que la populace de Paris, au nombre d'enviro soixante mille hommes, se ruait tumultueusement sur l chemin de Versailles, le roi pour se distraire un peu étai allé chasser à Meudon. C'était, hélas! la dernière fois qu notre ami Pauvert devait remplir auprès de Sa Majesté le fonctions de premier *porte-manteau!* L'arrivée subite d'u courrier, envoyé par la reine pour prévenir le roi de ce qu se passait et hâter son retour, mit brusquement fin à cett chasse. Désormais Louis XVI allait quitter la voie des plai sirs et des délassements royaux pour entrer dans celle de souffrances et des fatigues de la captivité!

— Messieurs, dit-il aux gens de sa suite, retournons Versailles sans perdre un instant. Les femmes de Pari viennent me demander du pain. Hélas! si j'en avais, je n'at tendrais pas qu'elles vinssent m'en demander!

De retour au château, le roi trouva toute sa cour dans l plus grande agitation. On le pria de vouloir bien donner de ordres en cas d'attaque.

— Allons donc, répondit-il, contre des femmes, vous plai santez!

Il ne savait pas avec quelle sorte de *femmes* il allait avoi affaire. Mais quand il apprit que c'étaient des furies armée de bâtons, de coutelas, de faulx, de sabres, de pistolets et d fusils; des femmes qui venaient de piller l'Hôtel-de-Ville, e qui avaient amené avec elles des canons sur des charrette de roulage; des femmes enfin qui, au nombre de soixant mille, n'étaient pour la plupart que des brigands déguisés Louis XVI hésita. M. de Saint-Priest, voyant cette hésita tion, alla même jusqu'à lui conseiller de partir pour Ram bouillet avec sa famille. C'était, sans le vouloir, servir on n peut mieux les intérêts du duc d'Orléans.

— Un roi fugitif! s'écria le monarque indigné, un roi fu gitif! Y pensez-vous? Non, non, monsieur, c'est impossible

D'ailleurs, la reine ne voulait pas partir sans le roi; et Louis XVI, qui aimait à temporiser pour voir quelle tournure prendraient les événements et qui leur laissait toujours le temps d'en prendre une mauvaise, résolut d'attendre.

Pendant ce temps-là, les hordes parisiennes avaient envahi Versailles, et Maillard, avec quelques femmes faisant partie de l'avant-garde, avait été introduit à la barre de l'Assemblée nationale. Il y avait prononcé un discours furibond, avec le sabre au poing, et avait longuement discuté avec le président. Les femmes qui étaient restées en dehors, se pressant autour de la porte, réussirent à la forcer et pénétrèrent dans la salle en aussi grand nombre qu'elle pouvait en contenir; elles interrompaient les orateurs à la tribune, disaient aux uns de parler, aux autres de se taire. Échevelées, demi-vêtues, elles s'éparpillèrent sur les bancs, s'assirent à leur aise parmi les députés en leur offrant leurs caresses immondes. Cette scène ignoble révolta les membres de la droite et une grande partie de ceux de la gauche. Ne pouvant se faire respecter, malgré son inviolabilité, l'Assemblée fut obligée de s'abaisser au niveau des circonstances et de choisir ce moment pour rendre un décret sur les subsistances, afin de prouver à ces femmes l'empressement et tous les égards qu'elle avait pour leurs réclamations.

Le président Mounier, à la tête d'une députation, sortit alors pour porter au roi ce décret et pour l'engager à promulguer la déclaration des Droits de l'homme et les dix-neuf articles de la Constitution. Aussitôt les femmes et les hommes, armés de piques, l'environnent, et annoncent énergiquement qu'ils veulent aussi aller chez le roi. Quelques membres de la députation, Mirabeau, Barnave et autres les encouragent par leur air approbateur; mais Guillotin lance des regards terribles sur toutes ces canailles, qui, après avoir violé le sanctuaire de l'Assemblée, veulent encore aller profaner le palais du roi.

— Ne les laissez pas venir avec nous, dit-il à Mounier; c'est une honte pour les représentants de la nation de traîner

à leur suite de pareils gens. Le roi va croire que nous faisons chorus avec cette hideuse populace qui, bien loin de représenter les citoyens de Paris, n'est que le rébut de la société. Ce sont des assassins!

Mais, engravé dans cette masse compacte, Mounier n'y pouvait rien; il eut même beaucoup de peine à arriver jusqu'au Château, où la députation pénétra enfin avec douze femmes choisies par Maillard.

Subitement éblouies par la magnificence des lieux, radoucies par l'air de mansuétude empreint sur l'auguste visage du roi, dominées par l'ascendant de la majesté souveraine, ces femmes se contentent de gémir sur la disette et de se plaindre des accapareurs. Louis XVI leur répond avec bonté; il exprime combien il désire apporter un remède aux maux du peuple et gagne toute leur confiance. L'une d'elles, nommée Louise Chabry, jeune fille de dix-sept ans, connue par son audace, cédant à l'émotion qu'elle éprouve, s'évanouit aux pieds du monarque. Les dames de la cour, aidées du docteur Guillotin, lui prodiguèrent des soins empressés qui ne tardèrent pas à lui faire reprendre connaissance. Touchée alors de la bonté du roi, elle sollicita l'honneur de lui baiser la main; mais Louis XVI, lui tendant paternellement les bras, lui dit :

— Vous méritez mieux que cela, ma fille!

Et il l'embrassa.

Ces femmes, enchantées d'un accueil aussi cordial, se retirent en faisant de profondes révérences, et descendent le grand escalier de marbre aux cris mille fois répétés de : *Vive le roi! Vive la reine!* Leurs compagnes furieuses les accusent de trahison, se jettent sur elles et veulent les étrangler; les gardes-du-corps d'un poste voisin les délivrent et les reconduisent chez le roi. Sa Majesté a la bonté de leur donner un ordre pour faire venir des grains de Senlis et de Lagny. Munies de cet écrit signé du roi, elles redescendent triomphantes, le montrent comme un trophée et partent pour Paris, avec Maillard, dans des voitures de la cour.

Tandis que ceci se passait, les autres femmes et les brigands n'étaient point restés inactifs. Ils étaient parvenus à corrompre les soldats du régiment de Flandre, qui donna ainsi aux autres le fatal exemple de la défection. Mirabeau n'était pas étranger à cette lâcheté; car on l'avait vu parcourir les rangs d'un air joyeux, en compagnie de Théroigne de Méricourt, courtisane éhontée, qui distribuait à pleines mains aux troupes l'argent du duc d'Orléans. Il ne restait plus au roi que les gardes-du-corps sur la fidélité desquels il pût compter. Comme le tumulte continuait, il les fit ranger en bataille dans la cour des Ministres. Toute la haine de la populace tendait au massacre de ces intrépides défenseurs de la royauté. Le sang de plusieurs d'entre eux avait déjà coulé dans cette triste journée; mais ces assassinats partiels n'avaient fait que redoubler leur amour et leur dévouement pour le roi. Considérant l'irritation de la lutte, les imprécations et les menaces proférées contre la reine, M. de Saint-Priest engagea de nouveau Louis XVI à s'éloigner. Le monarque y avait enfin consenti et les préparatifs étaient faits, quand une dépêche, envoyée par Lafayette, vint changer la détermination du roi qui, d'ailleurs, craignait toujours, et non sans raison, que le duc d'Orléans ne profitât de son absence. Le général annonçait les premiers mouvements de l'émeute, mais il ajoutait avec son assurance accoutumée qu'on pouvait être sans inquiétude et compter sur son influence pour le rétablissement de l'ordre. Le maire de Paris, de son côté, avait aussi envoyé une dépêche au président de l'Assemblée, et Bailly avait été beaucoup plus véridique que Lafayette, en disant :

« Il paraît que l'insurrection s'est faite à la fois par le peuple dans différents quartiers, et que cette insurrection était *préméditée*; elle est bien loin d'être finie... »

A cette dépêche était annexé un arrêté de la Commune ainsi conçu :

« Vu les circonstances et le désir du peuple, et sur la représentation de M. le commandant général qu'il est impos-

sible de s'y refuser, le conseil municipal autorise M. le commandant général, et même lui ordonne, de se transporter à Versailles avec une armée de 30,000 hommes. »

Le roi n'avait point voulu donner sa réponse aux demandes de Mounier en présence des femmes; il lui avait dit de revenir plus tard, et il était dix heures du soir quand il le fit mander. Les événements qui se passaient n'étaient point de nature à donner de l'énergie à ce prince; il acquiesça à toutes les volontés de l'Assemblée nationale, et dit ensuite au président de réunir ses collègues et de les amener auprès de lui, parce qu'il était bien aise d'avoir leur avis dans des circonstances aussi difficiles.

Mounier apprit alors au roi la prochaine arrivée de Lafayette, avec la garde nationale de Paris. Cette nouvelle qui contrastait si fort avec la dépêche qu'on avait reçue du général peu d'instant auparavant, répandit la consternation et le découragement dans tout le château. Après une journée de fatigues et d'angoisses, on avait compté sur la nuit pour goûter un peu de calme et de repos, et voilà qu'à des bandes tumultueuses venait se joindre une armée régulière, et les ténèbres, la pluie, le vent allaient ajouter aux horreurs d'une seconde lutte! On s'inquiétait surtout pour la reine, que la haine des brigands poursuivait davantage; on lui conseillait encore de partir pour Rambouillet.

— Jamais, répondit-elle, je ne me séparerai de mon époux et de mes enfants. J'entends bien qu'on demande ma tête; mais je suis fille de Marie-Thérèse, et j'ai appris d'elle à ne pas craindre la mort!

Le président était retourné à l'Assemblée; quoique la séance ne fût pas levée, beaucoup de députés en étaient sortis; il les fit rappeler au son du tambour. Les femmes et les brigands, profitant des places vides, avaient envahi la salle en plus grand nombre. Du vin et des comestibles leur avaient été distribués. Ils mangeaient, buvaient, chantaient, se querellaient et répétaient le cri qui leur avait été donné pour mot d'ordre et de ralliement : *Du pain! du pain!*

Il y eut un moment de silence; ce fut pour entendre une adresse des *forçats* de Toulon, qui *offraient leurs bras pour défendre la cause populaire*, et l'Assemblée endura les applaudissements que cette populace donna *au patriotisme des signataires*. Puis, toujours au milieu du même tumulte, la délibération continua sur les lois criminelles.

Quoique cette discussion intéressât jusqu'à un certain point le docteur Guillotin, il ne l'écoutait qu'avec impatience et dégoût.

— Notre place n'est plus ici, s'écriait-il de temps en temps; elle est auprès du roi! Nous devons être ses conseillers et ses défenseurs. Il a besoin de nous; il nous demande, allons-y!

— Nous ne sommes pas en nombre pour consulter l'Assemblée, répondait Mounier, attendons encore un peu. Il faut faire les choses en règle.

— La nécessité ne connaît pas de loi, reprenait Guillotin; les circonstances actuelles sont des plus graves; il faut par conséquent agir avec promptitude. Si nous laissons arriver Lafayette, il sera trop tard! Le temps de l'action utile sera passé!

Ces interruptions de Guillotin lui valurent les huées de la populace qui se mit à le siffler à outrance. Mais il ne se déconcerta pas et n'en parut que plus ardent pour forcer l'Assemblée à se rendre au Château.

— C'est un aristocrate, s'écria un brigand; puisqu'il aime tant le château, il faut l'accrocher à la lanterne de la grande grille.

— Oui, oui, c'est ça! hurlèrent une vingtaine de femmes. Accrochons-le, pour nous amuser. Ça fera passer le temps.

— Prenez garde, canailles que vous êtes, riposta Guillotin avec une voix et un geste de maître qui les fit taire, prenez garde de ne pas vous faire accrocher, un jour, à certaine lanterne que vous ne connaissez pas encore, mais que je pourrais bien vous faire connaître plus tard! Je vous épargnerai les frais de cordes, moi!

Comme il achevait cette menace prophétique, Lafayette entra à l'Assemblée. Son arrivée fut saluée par de vives acclamations.

— Que veut votre armée? lui dit le président. Que vient-elle faire ici?

— Quel que soit le motif qui a dirigé sa marche, répondit-il, elle a promis d'obéir au roi et à l'Assemblée, elle n'imposera donc aucune loi. Toutefois, pour contribuer à calmer le mécontentement du peuple, il serait peut-être utile d'éloigner le régiment de Flandre, et de faire dire par le roi quelques mots en faveur de la cocarde nationale.

Là-dessus le héros tourna le dos à l'Assemblée et se rendit chez le roi avec les deux officiers municipaux de la commune de Paris qui lui servaient d'acolytes. Quand il fut en présence du monarque, il tâcha d'excuser son arrivée à la tête d'une armée, en disant qu'il avait été forcé de partir, que sa vie avait été plusieurs fois menacée; enfin, il parut plein de respect et de douleur, fit connaître au roi les précautions qu'il avait prises et l'assura de son dévouement ainsi que de celui de l'armée. Il eut ensuite un entretien secret avec Louis XVI, et, en le quittant, il lui dit à haute voix :

— Je supplie Votre Majesté d'aller se coucher, de se reposer entièrement sur mes soins : *je réponds de tout!*

A peine était-il sorti que l'Assemblée nationale arriva près du monarque, conformément à l'invitation qu'elle en avait reçue; mais elle était en si petit nombre qu'elle avait plutôt l'air d'une députation que d'une Assemblée qui représentait la France entière. D'ailleurs, comme l'avait fort bien prédit Guillotin, elle arrivait trop tard.

— Messieurs, dit le roi, j'avais désiré être environné des représentants de la nation dans les circonstances où je me trouve, et je vous avais fait dire que je voulais recevoir devant vous le marquis de Lafayette, afin de profiter de vos conseils; mais il est venu plus vite que vous, et je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je n'ai point eu l'intention de

partir, et que je ne m'éloignerai jamais de l'Assemblée nationale.

Peu rassuré pour le reste de la nuit, après une journée si orageuse, Mounier voulait que l'Assemblée restât en séance jusqu'au lendemain, dans le salon d'Hercule, afin qu'elle pût intervenir en cas d'événements; mais Lafayette lui fit dire qu'il répondait de la tranquillité, et insista pour un ajournement avec tant de *confiance* qu'il réussit à communiquer sa sécurité. Les députés se séparèrent donc vers trois heures du matin.

Guillotin grimpa dans sa mansarde pour embrasser sa fille et sa nièce qui étaient confiées à la garde de Nicot; car madame Panvert se trouvait alors auprès de *Madame Adélaïde*, et son mari avait été prêter main-forte aux autres serviteurs du roi. Le devoir avant tout! Mais les jeunes filles n'étaient pas très-effrayées, grâce à leur ignorance du danger qu'elles pouvaient courir, leurs pères les ayant consignées, dès le matin, au fond de leur petit appartement, sans leur dire un mot des périls qui menaçaient la famille royale. Comme il avait plu toute la journée, cette captivité leur avait paru moins étrange. Elles avaient bien entendu de loin les vociférations et les hurlements des hordes parisiennes, entremêlés de coups de fusils; mais Nicot leur avait très-habilement démontré que tout ce vacarme-là se faisait en l'honneur du roi et de la Constitution. Quant à l'absence prolongée de M. et de madame Panvert, leur service auprès du roi et de Madame Adélaïde la rendait assez fréquente pour ne pas les étonner ce jour-là plutôt qu'un autre.

— Mes enfants, leur dit Guillotin, si vous entendez beaucoup de bruit dans le château, ne vous épouvantez pas et restez tranquilles; car tout ce remue-ménage est une chose purement politique...

— Oui, interrompit Victoire, je sais! C'est votre affreuse Constitution qui fait tout ce tapage-là.

— Je pense que les *Droits de l'homme* y sont aussi pour quelque chose, ajouta Louise. Mais, quoi que vous en disiez,

mon oncle, je crains bien que tout cela ne tourne mal un jour!

— Je n'ai pas oublié la prophétie de Cazotte, moi, murmura Victoire, et chaque fois que j'y songe, elle me fait peur.

— Malheureusement elle pourrait bien s'accomplir, soupira Louise.

— Allons, petites folles, je vois que j'ai eu tort de vous raconter cette bêtise-là! Dormez en paix! Je vous quitte; nous déjeunerons tous ensemble, j'espère. Encore un tendre baiser... Adieu, adieu! bon sommeil, bon repos!...

Et feignant d'aller se coucher, le docteur se retira à pas de loup.

Il trouva Nicot montant la garde à la porte qui ouvrait sur le corridor. Le brave serviteur était armé d'une longue broche de fer et de son plus formidable couteau de cuisine.

— Mon bon Nicot, lui dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, je te remercie bien de ton affection et de ton dévouement pour nous. Tu as raison de faire bonne garde, mais le plus grand danger se trouve aux appartements du roi. Les mansardes ne peuvent être visitées que par quelques pillards, dans le but seul de voler et non dans celui d'assassiner; en tout cas, tu fais bien d'avoir l'œil au grain. D'ailleurs, je viendrai de temps en temps par ici, pour voir ce qui se passe; ne crains rien!

— Ah! monsieur, lui répondit Nicot, si je n'avais pas ces demoiselles à garder, j'irais de bon cœur me battre pour le roi. Comme je taperais dur sur ces gredins-là! Foi de Nicot, je les mettrais tous à la broche! Dieu sait pourtant que c'est un gibier détestable, mais c'est égal, je les embrocherais tout de même!...

Le docteur redescendit dans les appartement royaux, dont les galeries, les salons et les antichambres regorgeaient de courtisans alarmés et de serviteurs fidèles. Tous tremblaient pour la vie de leur souverain. On s'attendait à une attaque nocturne de la part des brigands qui cernaient

e château de tous les côtés, et qui, pour se tenir en haeine, tiraient par intervalle des coups de fusil, et faisaient retentir l'air des mêmes imprécations, des mêmes cris menaçants que la veille. C'était bien là le signe avant-coureur de quelque sinistre événement; personne n'en doutait.

— Ou Lafayette est un traître de la pire espèce, ou c'est un imbécile de première force! dit Guillotin en abordant son beau-frère qu'il venait d'apercevoir au milieu d'un groupe de gens de la maison du roi; comprenez-vous, messieurs, que, malgré les inquiétudes extraordinaires où tout e monde ici est plongé, cet *habile* général se soit contenté le placer autour du château le même nombre de gardes qui, lans les temps paisibles, veillent ordinairement à sa sûreté? C'est vraiment de la perfidie! Cet homme-là est vendu u duc d'Orléans!

— Il a néanmoins fait ranger en bataille ses gardes fraaises dans la cour des Ministres, objecta Panvert.

— C'est vrai, repartit Guillotin; il a investi le roi avec me armée de vingt mille hommes, non compris *dix mille* oigands, ses auxiliaires. De plus, il a fait rouvrir la grille le la cour des Princes, qui avait été fermée à cause du lésordre; ainsi, sous le vain prétexte de maintenir la comunication avec le jardin, il a, en réalité, préparé une ntrée des plus faciles à tous ceux qui voudront envahir le hâteau. Et puis, pour couronner son œuvre de trahison, l vient de se retirer chez le prince de Poix, à l'extrémité e la ville, trop loin pour pouvoir s'opposer à un commenement d'insurrection et s'en rapportant à la *modération* es perturbateurs... Voyons, comment appelez-vous cela, nessieurs? Est-ce de la prévoyance, de l'habileté, de la agesse? ou bien plutôt n'est-ce pas de la perfidie?

Tous ceux qui entouraient le docteur furent de son avis.

— Si seulement notre malheureux maître voulait que ous le défendissions avec d'autres armes que la patience t la douceur! soupira un officier des gardes-du-corps qui, assant près du groupe où pérorait Guillotin, s'était arrêté

un instant pour l'écouter. Mais, hélas! il est trop bon; il se laissera massacrer, et nous le serons avec lui.

— Massacrer! massacrer! répéta le docteur, tant que vous voudrez, monsieur. Mais j'espère bien que nous ne nous laisserons pas massacrer sans nous défendre un peu! Mort de mon âme! tous ces brigands-là ne me font pas peur, et à défant d'armes, je prendrais tout ce qui me tomberait sous la main! Le roi n'a pas le droit d'empêcher que nous le défendions. Moi, je ne suis pas aristocrate, je suis un simple député du tiers. J'ai voté la constitution; je veux la liberté pour mon pays; je suis révolutionnaire dans le bons sens, mais je déteste le désordre; je respecte les lois, la vertu, le malheur; je défends la faiblesse, je protége l'innocence, et surtout je vénère la majesté du trône, sans la courtiser. Nous avons proclamé Louis XVI *père du peuple et restaurateur de la liberté française*, nous devons donc, à ce double titre, l'aimer et le défendre au besoin. Voilà ma profession de foi politique, messieurs. Je me crois un bon citoyen et un honnête homme; or c'est précisément parce que je suis bon citoyen que j'aime le roi, et c'est aussi parce que je suis honnête homme que je suis venu ici pour le défendre.

Ces paroles de Guillotin trouvèrent de l'écho dans tous les cœurs et rendirent un peu de courage à tous ceux qui les entendirent. La fatigue cependant commençait à fermer bien des yeux; les banquettes, les tabourets, les chaises, les fauteuils étaient tous occupés par des dormeurs. Le silence se fit peu à peu dans l'intérieur du château, et bientôt on n'entendit plus que le pas mesuré et monotone des sentinelles, se promenant lentement devant les portes principales de chaque appartement.

Quant au docteur, il était trop agité pour dormir; aussi se mit-il à errer de côté et d'autre, comme une âme en peine, attendant avec impatience que le retour du jour ramenât un peu d'espérance au fond de tant de cœurs brisés.

En parcourant cet immense palais, monument de la grandeur de Louis XIV, Guillotin se disait :

— C'est ici que le grand roi a régné en *maître absolu*; c'est ici qu'il a déployé toute sa magnificence ! A sa puissante voix, tous les arts ont créé des merveilles pour embellir Versailles; ils ont tous contribué à lui donner un aspect imposant, sublime; jamais l'énormité de la dépense n'a empêché ou ralenti l'exécution. Ces vastes salles, ces ornements somptueux, chaque décoration, chaque pierre même, tout ici, en un mot, a dû inspirer de l'orgueil au monarque-soleil. Naguère encore, à la vue de ce palais sans égal au monde, le peuple qui n'osait en approcher éprouvait une secrète terreur, mêlée d'admiration, comme s'il se fut trouvé en face d'un sanctuaire : c'était, en effet, celui de la royauté ! Les courtisans, les princes eux-mêmes n'en franchissaient jamais le seuil sans un frémissement involontaire qui leur rappelait et leur faiblesse et la puissance du monarque... Aujourd'hui, le prestige s'est évanoui; la demeure du grand roi, veuve de ses fêtes, de ses joies, de ses plaisirs, ne présente plus que deuil et tristesse. Elle est humiliée, outragée; au lieu des hommages des courtisans, les hordes féroces qui l'environnent font retentir leurs imprécations, leurs menaces. L'arrière-petit-fils de Louis XIV et la fille des Césars y cherchent un sommeil inquiet, qu'ils ne peuvent goûter. Puisse leur réveil ne pas être la réalisation de leurs songes effrayants de la nuit !...

Loin de penser comme Guillotin, l'abominable duc d'Orléans, contrarié au possible de l'arrivée de Lafayette à Versailles, faisait des vœux pour qu'on assassinât le roi et la reine, puisqu'ils n'avaient pas voulu fuir et que les gardes françaises voulaient les emmener à Paris. Caché dans l'église de Saint-Louis avec ses principaux complices, il forçait un prêtre à célébrer une messe pour le succès de leur infernal complot. Il faut avouer que cette dévotion sacrilége était bien difficile à concilier avec l'incrédulité de ces gens-là.

Mirabeau, de son côté, avec Barnave, Pétion et d'autres

membres influents du côté gauche, délibérait sur la manière d'atteindre le même but, dans la salle même des séances qui, grâce *à la prévoyance* de Lafayette, n'était plus occupée que par une bande de brigands d'élite, les députés ayant été se coucher sur sa parole.

Enfin, vers les cinq heures (au moment même où Lafayette écrivait à la municipalité de Paris pour lui annoncer que son voyage avait parfaitement réussi et que tout était tranquille à Versailles), il se fit tout à coup dans la ville un grand silence; on apercevait déjà cette lueur incertaine entre la nuit qui finit et le jour qui commence. C'était le moment choisi pour agir.

Quelques brigands, hommes et femmes, se présentent à la grille de la cour des Princes que Lafayette avait fait ouvrir, et personne ne s'oppose à leur passage. Ils pénètrent d'abord sans bruit jusque dans l'intérieur; d'autres arrivent du dehors et suivent leurs pas : bientôt ils ont inondé le palais. L'attaque alors a lieu sur plusieurs points à la fois, et prend pour signal le cri de : *Mort aux gardes-du-corps!* Le premier qui fut massacré était en sentinelle au bas d'un escalier conduisant aux appartements de la reine; on traîna son cadavre au milieu de la cour, et Jourdan, *le monstre à la longue barbe*, lui trancha la tête d'un coup de hache. Ce sanglant et épouvantable trophée fut aussitôt mis au bout d'une pique, et devint ainsi l'horrible étendard des assassins. Ceux-ci, comme un torrent fangeux, continuaient à se précipiter dans les escaliers, les corridors, les galeries et les appartements du château, en vomissant des injures et des menaces contre la reine, et en criant : *Vive le duc d'Orléans*!

La bande qui envahit l'escalier du roi fut un instant arrêtée par la courageuse résistance de plusieurs gardes-du-corps, au milieu desquels se trouvait un représentant du tiers ceint de son écharpe tricolore. C'était le docteur Guillotin cherchant à calmer ces furieux.

— Mes amis, leur dit-il, écoutez-moi; je suis votre man-

ataire à l'Assemblée nationale; je suis Parisien comme ous; c'est vous-mêmes qui m'avez nommé votre député. Je eux la liberté comme vous; je veux qu'on vous donne du ain et que vous soyez heureux. Je suis votre véritable ami, noi, et je ne vous trompe pas comme ceux qui vous ont menés hier à Versailles. Dites-moi, que venez-vous faire ci? Que voulez-vous? Du pain? Le roi a signé l'ordre de ous en donner. Vous en trouverez à votre retour à Paris!...

— Nous voulons la tête de l'Autrichienne! s'écria une rie en guenilles.

— As-tu des enfants? lui demanda froidement Guillotin.

— Oui, j'en ai deux, et c'est pour leur donner du pain à anger que je suis venue à Versailles.

— Si tes camarades demandaient ta tête, que devien-raient-ils, tes enfants?

— Ah! les pauvres petits, ils mourraient de faim et de isère!

— Eh bien! répliqua Guillotin, celle que vous nommez *Autrichienne* a aussi deux enfants qui mourront de faim de misère, si vous tuez leur mère, qui est la femme de tre bon roi!... Ce roi est le père du peuple, il vous aime; oleure sur vos souffrances, et vous, ingrats que vous êtes, us venez jusque dans son palais troubler son repos et l'in-iéter!

— Vive le roi! vive la reine! s'écrièrent tout à coup plu-urs femmes que les paroles de Guillotin venaient de ra-ncir en les rappelant aux sentiments de la maternité. Le résentant a raison, il ne nous trompe pas; respectons la neure du roi, et allons-nous-en!

Elles rétrogradaient déjà et faisaient reculer la foule, nd de nouveaux brigands survinrent et ranimèrent, par rs cris féroces, la haine et la fureur des autres. Les des-du-corps, ne pouvant plus s'opposer au passage de flots immondes, se réfugièrent dans la salle du roi et s'y ricadèrent. Un panneau de la porte cède sous les coups assaillants; mais aussitôt un coffre à bois sert à rem-

plir le vide et garantit un instant les malheureux assiégés. Enfin les brigands renversent tous les obstacles. Un garde qui n'a pas eu le temps de fuir, est saisi et massacré par ces cannibales, malgré tous les efforts de Guillotin pour le défendre.

Tandis que les monstres s'amusaient, les uns à dépecer les membres encore palpitants de leur victime, les autres à piller les armes de la salle des gardes, notre docteur, dont l'écharpe tricolore protégeait l'inviolabilité, courut à l'appartement de la reine pour la prévenir. Apercevant une de ses femmes dans l'antichambre :

—Madame, sauvez la reine, s'écria-t-il, on en veut à sa vie.

Déjà réveillée par le tumulte qui se faisait dans le château, Marie-Antoinette se lève à la hâte et, demi-vêtue, se sauve chez le roi. En longeant les corridors, elle entend les affreuses vociférations de la populace, et c'est ainsi que, poursuivie par des cris de mort, elle arrive, tout éperdue, dans la chambre de son époux. O douleur! elle est vide!.. Les assassins ont-ils aussi violé ce sanctuaire?... Dans le même moment, Louis XVI, inquiet sur le sort de la reine, se rendait auprès d'elle par un passage secret, appelé le *passage du Roi*. Il ne trouve dans la chambre de la femme que six gardes-du-corps meurtris et blessés qui lui annoncent le massacre de leurs camarades. L'infortuné monarque leur dit de se rendre à l'*OEil-de-Bœuf*, et retourne précipitamment auprès de la reine. Les voilà réunis! le danger est toujours le même; mais, pour eux, il a diminué, puisqu'ils pourront l'affronter ensemble.

Furieux d'avoir manqué l'*Autrichienne*, et de ne pouvoir ainsi faire hommage d'une tête royale au duc d'Orléans, les brigands bouleversent tout l'appartement de Marie-Antoinette et percent son lit à coups de piques, de sabres et de poignards; puis ils s'élancent, avec plus de rage encore, à la recherche des malheureux gardes qu'ils ont juré d'immoler à leur haine implacable et farouche. Mais ils en rencontrèrent peu à l'intérieur du château; car Madame Élisa

beth, sœur du roi, et Mesdames Adélaïde et Victoire, ses tantes, avaient fait entrer chez elles ceux qui étaient en sentinelle à leur poste.

Quelques détachements de la garde parisienne, qui étaient venus à Versailles dans de bonnes intentions, avertis de ce qui se passait, accoururent alors au palais pour en chasser les brigands. Ils agissaient sans ordre des chefs et de leur propre mouvement. Ce premier secours rendit un peu de courage aux défenseurs du roi. Les gardes-françaises, qui avaient laissé faire les assassins, sortirent enfin de leur inaction et prêtèrent main-forte aux gardes parisiennes. Le marquis de Vaudreuil opéra même une réconciliation entre les gardes-du-corps, qui s'étaient réfugiés à l'*OEil-de-Bœuf*, et les grenadiers de la garde nationale. On s'embrassa ; on échangea les bonnets à poil contre les chapeaux et la cocarde tricolore contre la cocarde blanche; puis on parcourut ensemble les appartements et les cours du château pour en chasser les assassins.

Quand Lafayette se réveilla, le crime était accompli. Cet homme qui répondait de tout, ce général présomptueux et habile, ne prévit rien, ou plutôt ne voulut rien prévoir, il laissa tout faire. Fut-il le complice des assassins?... on était fortement tenté de le croire, en ne le jugeant que d'après ses actes, dans cette douloureuse et fatale circonstance. Quoiqu'il en soit, après avoir mis le feu, il se fit pompier pour éteindre ce que l'incendie n'avait pas encore dévoré. En se rendant chez le roi, il arracha des mains d'une bande de forcenés dix-sept gardes-du-corps qu'on s'apprêtait à pendre à une lanterne. Fier de ce triomphe, il se présenta devant Louis XVI avec tout l'aplomb d'un libérateur. Le monarque était entouré de sa femme, de ses enfants, de Madame Élisabeth, de *Monsieur* et de *Mesdames* ses tantes. Tous le fortifiaient par leur présence et l'aidaient de leurs conseils.

— Vous venez bien tard, monsieur le marquis! lui dit le roi. Les événements n'ont pas justifié vos espérances?

— Sire, je suis désolé de tout ce qui vient d'arriver, répondit le héros des révolutions; mais Votre Majesté peut être sûre qu'elle n'a plus rien à craindre, car je suis là maintenant pour la protéger.

Cependant la populace, attroupée en dehors des grilles criait, hurlait, vociférait plus fort que jamais. De temps en temps des coups de fusil étaient tirés sur le château et plusieurs balles vinrent frapper une fenêtre près de laquelle se tenait la reine. Bientôt on entendit crier : *Le roi à Paris! le roi à Paris!* Ce cri ne tarda pas à remplacer tous les autres. La garde nationale elle-même se mit à le pousser avec ardeur. Lafayette alors crut qu'il était de son devoir d'engager Louis XVI d'obtempérer aux vœux de la multitude. Celui-ci, pour calmer les cris séditieux des rebelles, parut sur le balcon, accompagné de la reine et de ses enfants. Il fut salué par de vives acclamations et rentra, quelques instants après, dans ses appartements.

La séance de l'Assemblée nationale devait être reprise à neuf heures; mais les députés fidèles au roi éprouvèrent tant d'obstacles pour s'y rendre, que Mounier ne put l'ouvrir qu'à onze heures. Indigné de la perfidie de Lafayette qui l'avait forcé à lever la séance au moment même du danger, le président proposa à l'Assemblée d'aller siéger auprès du roi, dans le salon d'Hercule; il exposa que c'était une obligation dans des circonstances aussi déplorables que les représentants de la nation devaient au roi ce témoignage d'attachement et qu'ils ne pouvaient le secourir au milieu du péril qu'en le partageant avec lui. Mais Mirabeau qui espérait encore que Louis XVI se déciderait à fuir et qui craignait que la présence de l'Assemblée tout entière ne l'en empêchât, en le protégeant; Mirabeau prétendit qu'il n'était pas de la dignité de l'Assemblée de prendre ce parti. Son avis prévalut, et il fut simplement arrêté qu'une députation de trente-six membres se rendrait auprès de Sa Majesté.

Lorsque la députation arriva au château, tout était ouvert

Les ministres, les gens de la cour étaient dans la galerie et dans la chambre du conseil. Plusieurs personnes écrivaient des billets annonçant le prochain départ du roi pour Paris et les jetaient par les fenêtres, afin d'apaiser la multitude. La reine était dans une chambre, debout, à l'encoignure d'une fenêtre, ayant à sa droite Madame Élisabeth; à sa gauche et contre elle, sa fille, Madame Royale: le jeune dauphin, âgé de cinq ans, était devant sa mère, monté sur une chaise; il s'amusait avec les cheveux de sa sœur, en répétant souvent :

— *Maman, j'ai faim! — Est-ce que hier n'est pas fini?*

Le comte de Provence, ainsi que les princesses Adélaïde et Victoire, étaient dans la même pièce. Tout à coup, on vint dire à Marie-Antoinette que le peuple demandait qu'elle se présentât seule au balcon. Elle parut hésiter, car elle avait entendu, peu auparavant, des voix menaçantes crier dans la cour :

— *C'est une Messaline, elle a trahi l'État, elle a juré la perte des Français; il faut la pendre; il faut la pendre!*

Mais Lafayette s'étant approché d'elle et lui ayant représenté que cette démarche était nécessaire pour ramener le calme, elle dit :

— *Dussé-je aller au supplice, je n'hésite plus, j'y vais!*

Elle prend aussitôt ses enfants par la main et, précédée du général, s'avance hardiment vers le balcon. En la voyant entourée du dauphin et de Madame Royale, les brigands qui en voulaient à ses jours, s'écrièrent :

— *Point d'enfants! point d'enfants!*

La reine renvoya son fils et sa fille; elle seule, la tête haute, le front rayonnant de majesté, s'exposa hardiment à leurs outrages et à leurs coups. Cet acte de courage calma, pour un moment, la haine de la foule qui, en voyant Lafayette porter respectueusement à ses lèvres la main de Marie-Antoinette, ne put s'empêcher de crier :

— *Vive la reine! vive la reine!*

Des voix nombreuses ayant ajouté :

— *Le roi à Paris! le roi à Paris* !

Louis XVI parut une seconde fois au balcon et dit au peuple :

— Mes enfants, vous voulez que je vous suive à Paris, j'y consens; mais à condition que je ne me séparerai point de ma famille.

— *Oui, oui, oui* ! cria-t-on de tous côtés.

— Mes enfants, ajouta Sa Majesté, je vous demande sûreté pour mes gardes-du-corps.

Le peuple répondit :

— *Vive le roi* ! *vivent les gardes-du-corps* !

Ceux-ci se montrèrent à leur tour au balcon, et Lafayette ayant embrassé l'un d'eux, ils répondirent aux applaudissements de la foule par les cris de *Vive le roi*! *Vive la nation* !

Le duc d'Orléans, qui avait préparé cette insurrection, sans s'occuper des détails et s'en rapportant à d'autres pour l'exécution; le duc d'Orléans, qui s'était promené au milieu de ces hommes sanguinaires, pour les encourager à accomplir tous les crimes qu'il avait rêvés ; le duc d'Orléans, enfin, voyant son exécrable espoir déçu, ne craignit pas, quand le tumulte eut cessé, de se montrer aux yeux mêmes de la famille royale, avec le visage calme de l'innocence. La reine voulant passer dans une autre chambre pour fuir sa présence, il osa lui offrir son bras ; elle le refusa et, par un regard énergique, lui expliqua suffisamment les motifs de son refus.

Dès que le départ du roi pour Paris fut décidé, Louis XVI, s'adressant à l'un des membres de la députation, qui se trouva être le docteur Guillotin, lui dit :

— Monsieur, veuillez annoncer de ma part à l'Assemblée que je suis décidé à me rendre aujourd'hui même à Paris avec ma famille et toute ma maison.

Guillotin rapporta aussitôt à ses collègues les paroles du

roi; et l'Assemblée décréta immédiatement que, pendant la durée de la session, elle devait être inséparable de la personne du monarque. Le président nomma alors cent députés pour accompagner le roi pendant le voyage. Mirabeau ayant vivement sollicité d'être de ce nombre pour jouer le rôle du triomphateur qui traîne après lui son prisonnier, Mounier lui opposa un refus constant. Le tribun s'en plaignit avec amertume; il prétendit n'avoir eu d'autre intention que d'apaiser le peuple, s'il y avait du tumulte, quand le roi entrerait dans Paris.

— Monsieur, lui dit Mounier, ceux qui ont assez de pouvoir sur l'esprit du peuple pour l'apaiser, peuvent aussi le soulever!

Le roi se mit donc en route pour Paris, vers une heure de l'après-midi. Le cortége était précédé par les bandes de brigands, au milieu desquels on remarquait l'affreux Jourdan et un autre scélérat qui portaient triomphalement, au sommet d'une pique, les têtes des deux gardes-du-corps massacrés dans la matinée. Les voitures du roi et de sa famille roulaient entre deux rangs d'hommes et de femmes déguenillés, de forts de la halle, de harengères, de grenadiers, de malheureux gardes-du-corps désarmés ou blessés, et de députés. Suivaient pêle-mêle et confondus, à pied et à cheval, le régiment de Flandre, les dragons, les cent-suisses et le reste des bandits dont la plupart portaient de hautes branches de peupliers, arrachées au parc de Versailles. Tous remplissaient l'air de cris et de chansons. En avant des voitures du roi, on voyait une soixantaine d'énormes chariots, remplis de farines et de blés. Elles étaient escortées de canons sur lesquels étaient assises des filles éhontées qui chantaient à tue-tête des airs allégoriques, dont elles appliquaient du geste à la reine les allusions outrageantes; d'autres, montrant les farines d'une main, le monarque et la famille de l'autre, disaient à la multitude qui se pressait autour d'elles :

— *Courage, mes amis, nous ne manquerons plus de*

pain; nous vous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron!

Le corps d'armée, divisé en compagnies précédées chacune de leurs canons, terminait ce cortége, dont l'ensemble offrait à la fois le tableau touchant d'une fête civique et l'effet grotesque d'une saturnale. Le monarque pouvait être pris également pour un père au milieu de ses enfants, ou pour un prince détrôné, promené en triomphe par des sujets rebelles.

Telle fut la douloureuse et déplorable manière dont l'arrière-petit-fils de Louis XIV quitta ce splendide palais de Versailles qu'il ne devait plus jamais revoir. Hélas! le grand drame qui venait de commencer pour lui dans la demeure du plus illustre de ses aïeux devait, trois ans plus tard, se terminer sur la place de la Révolution, en face du château des Tuileries et aux pieds même de la statue mutilée de Louis XV, le roi le plus coupable de sa race!

IV

DE QUELLE ÉTRANGE FAÇON LE HASARD VINT AIDER LE DOCTEUR GUILLOTIN DANS SES TRAVAUX HUMANITAIRES.

Louis XVI, en quittant les splendeurs de Versailles, y avait laissé la puissance et la majesté royales. De monarque absolu il était devenu souverain constitutionnel, c'est-à-dire qu'il régnait encore, mais qu'il ne gouvernait plus. Chaque nouveau progrès de la Révolution faisait reculer d'un pas ce fantôme du pouvoir, qu'on appelait *roi des Français*, et lui enlevait une prérogative ou une liberté. Enfin, à force d'être refoulé dans l'ombre et dépouillé de ses priviléges, il arriva un jour que ce fantôme royal se trouva au fond d'une prison obscure, sans couronne, sans sceptre et même sans manteau, regrettant amèrement son glorieux passé, gémis-

sant sur l'humiliation de son douloureux présent et jetant un regard épouvanté sur les abîmes de son redoutable avenir! Hélas! les Tuileries étaient pour lui le guichet du Temple!

Tandis que le marquis de Lafayette remplit auprès de Louis XVI et de sa famille les fonctions de geôlier, sous le titre de *gouverneur du château des Tuileries*, allons retrouver nos amis Panvert et Guillotin dans la modeste maison qu'ils occupent au n° 83 de la rue du Bac.

Le Paris de 1789 était bien loin de ressembler à celui d'aujourd'hui; et, assurément, grâce aux nombreux embellissements de la capitale, si un Parisien d'alors pouvait revenir de l'éternel voyage d'outre-tombe, il ne reconnaîtrait pas le moins du monde la maison, la rue, le quartier et même cette immense ville qu'il habitait. Plus d'immondes ruisseaux au milieu des rues; plus de réverbères se balançant au-dessus de la voie publique au moyen d'une corde tendue d'une maison à l'autre; plus de boutiques obscures; plus de fenêtres grillées au rez-de-chaussé; plus d'énormes bornes de chaque côté des portes et le long des murs; plus de rues étroites, sombres et mal pavées; mais partout de larges chaussées pourvues d'égoûts; partout de magnifiques trottoirs éclairés, de distance en distance, par des becs de gaz; partout de superbes magasins, de solides maisons s'élevant jusqu'au septième étage; partout des fontaines, des squares, de vastes boulevards, des églises, des palais et des édifices publics dont l'architecture étonne, et qui rappellent la richesse et le bon goût de la capitale d'un grand empire.

Le lecteur ne sera donc pas surpris d'apprendre que la rue du Bac, en 1789, quoique très-fréquentée, était néanmoins une triste rue, surtout dans la partie qui s'éloigne le plus de la Seine. De ce côté-là, les boutiques étaient rares et les hôtels nombreux. Depuis qu'elle avait quitté le Marais, la noblesse avait établi son quartier général dans le faubourg Saint-Germain, le plus paisible et le plus aéré de tout Paris,

et la rue du Bac était l'artère principale de ce faubourg privilégié.

Le n° 83 se trouvait entre la rue de Grenelle et la rue de la Planche. Une porte cochère donnait entrée dans une grande cour entourée de bâtiments qui étaient occupés par différents locataires. Au fond de cette cour était un petit hôtel appartenant à M. le marquis de Quercy, et derrière lequel s'étendait un très-beau jardin. C'était là que la famille Panvert, en quittant Versailles, était venue s'établir, sur la demande du parrain d'Émile, qui, malgré son mandat de député, avait jugé à propos d'émigrer quelque temps après l'installation de l'Assemblée nationale à Paris. Guillotin avait suivi son beau-frère et les deux familles réunies ne formaient qu'un seul ménage, dont la direction était tout entière confiée aux soins de madame Panvert. Celle-ci avait été forcée de quitter le service de Madame Adélaïde, le nombre des gens attachés aux personnes royales ayant été considérablement diminué à la suite des douloureux événements des 5 et 6 octobre. Il en avait été de même pour M. Panvert qui fut obligé de renoncer à ses *glorieuses* fonctions de premier porte-manteau du roi, quoiqu'il s'obstinât toujours à en garder le titre. Ils passaient donc leur vie à regretter les splendeurs de Versailles ; et si, parfois, ils goûtaient quelques moments de consolation, c'était en allant furtivement aux Tuileries visiter leurs anciens amis restés avec la famille royale, pour le bonheur et la liberté de laquelle ils formaient les vœux les plus ardents.

Louise et Victoire continuaient à s'aimer et à partager les soins du ménage. Quant à Guillotin, il était complétement absorbé par la politique. Tout le temps qu'il ne passait point à l'Assemblée, il le consacrait à l'étude des modifications importantes qu'il était urgent d'apporter au Code pénal. C'était une idée qui le préoccupait depuis bien des années, et qu'il était maintenant en position de faire prévaloir. Aussi était-il entièrement plongé dans son sujet, et c'est à peine s'il desserrait les lèvres, quand il se trouvait en compa-

gnie de gens indifférents à la grande réforme qu'il méditait.

Il passait une partie des nuits dans la bibliothèque de M. de Quercy, qui lui servait de cabinet de travail; et c'était toujours là que sa fille et sa nièce allaient le trouver lorsqu'elles avaient besoin de lui parler.

Un soir, Louise entra dans la bibliothèque pour avertir son oncle que le souper était servi. Le docteur terminait un rapport intéressant sur les lois criminelles, dont il demandait à l'Assemblée une application plus équitable. Il devait lire ce travail à la séance du lendemain, mardi 1er décembre.

— Attends un peu, ma fille, dit-il à Louise, j'aurai terminé dans quelques minutes. Amuse-toi à regarder quelques-unes des gravures dont ces cartons sont pleins. Je ne sais pas trop ce que c'est, mais ce doit être convenable, puisque le titre porte : *Gravures allemandes.*

Et il indiquait de la main deux cartons déposés dans un coin de la bibliothèque. Louise en prit un, l'ouvrit au hasard et en retira une gravure qu'elle approcha de la bougie de son oncle, pour mieux la considérer.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-elle. Ah! mon Dieu, quelle horreur! c'est un homme auquel on coupe la tête, avec une machine que je ne connais pas. Il a le cou pris dans une lunette, et une doloire lui tombe sur la nuque... C'est horrible!... Il y a écrit au bas : *Supplice de Titus-Manlius.* Et puis, plus loin, dans un des angles : *Henry Aldegraver, fecit*, 1553.

— Voyons cela! s'écria Guillotin, en arrachant vivement la gravure des mains de sa nièce. Ce n'est pas possible! Titus-Manlius décapité avec une doloire!... Qu'est-ce que tu me contes-là?... Tiens, c'est pourtant vrai!... En voilà une idée d'Allemand!... Ha! hé!... tout de même!... Qui sait?... on pourrait peut-être perfectionner cela!...

Et le docteur se mit à réfléchir, sans détourner les yeux de cette doloire qui tombait sur la tête de Titus-Manlius.

— Papa, on vous attend pour se mettre à table, dit Victoire en entrant à son tour dans la bibliothèque; venez donc! Mon oncle et ma tante commencent à s'impatienter. Tu fais bien les commissions, toi, Louise!... Mais que regardes-tu donc là, dans ce grand carton? Des gravures!... Oh! laisse-moi en voir une!

Aussitôt la jeune fille plonge sa main dans un carton poudreux et ses doigts roses en retirent une gravure de Georges Pentz, qui était le pendant de celle que son père considérait si attentivement.

— C'est drôle, observa Victoire, mon image est toute pareille à celle de papa! seulement elle est moins grande... Il y a aussi *Titus-Manlius* écrit au bas... Mais elle n'est pas du même graveur...

— Voilà qui est bien étrange! interrompit Louise. Ce carton-là ne contient donc que des portraits de gens auxquels on coupe la tête? Regardez, mon oncle! Encore une machine à doloire! Elle est de Lucas de Cranach celle-là... C'est extraordinaire!

Guillotin prit d'abord la gravure que tenait sa fille, puis celle que lui présentait sa nièce; et, promenant son regard surpris de l'une à l'autre :

— Vous avez raison, mes enfants, murmura-t-il, c'est exactement la même chose!... Quelle singulière découverte!... C'est un bienfait du hasard... oui, un véritable bienfait... pour les malheureux condamnés à mort... Vous avez trouvé ce que je cherchais!... Allons, Dieu soit béni! je n'ai pas perdu ma journée!

Et ce disant, Guillotin serra soigneusement les trois précieuses gravures; puis il s'en fut souper gaiement. *La guillotine* était inventée!

Le lendemain, notre docteur monta à la tribune et lut son fameux mémoire. Il y établissait en principe que la loi doit être égale, quand elle punit comme quand elle protége. Chaque développement de cette thèse amenait un article que Guillotin proposa à la délibération.

Ce discours fut fréquemment interrompu par des applaudissements. Une partie de l'Assemblée, vivement émue, demanda à délibérer sur-le-champ. M. le duc de Larochefoucauld-Liancourt observa qu'un grand nombre de citoyens était prêt à subir des arrêts de mort ; qu'il était dès lors indispensable de ne pas différer d'un jour, puisqu'un instant de retard pouvait les livrer à la barbarie des supplices, que l'humanité pressait d'abolir ; puisqu'un instant de retard pouvait livrer beaucoup de familles au déshonneur, dont un préjugé absurde flétrirait les parents des coupables, et qu'une loi sage et juste devait flétrir à son tour.

L'article 1er, mis en délibération, fut décrété à l'unanimité en ces termes :

« Les délits du même genre seront punis par le même genre de peine, quels que soient *le rang et l'état* du coupable. »

Ainsi, plus de bûcher, plus d'écartèlement, plus de roue, plus de gibet, plus d'épée, plus de hache... Une doloire, ou couperet, pour tous !...

La discussion des autres articles fut remise au lendemain. Guillotin triompha sur toute la ligne. Dans une vue d'humanité, il proposa à l'Assemblée de remplacer tous les divers genres de supplice usités jusqu'alors, par une *simple machine* dont il eut la vanité de se déclarer l'inventeur, quoiqu'elle fût connue en Europe depuis longtemps, comme en faisaient foi les gravures de Cranach, de Pentz et d'Aldegraver, ainsi que certains passages des écrits de Jean d'Auton et du Père Labat. Cette *machine*, devenue si tristement célèbre dans les fastes révolutionnaires, devait trancher la tête d'un seul coup, et, par conséquent, éviter au condamné toutes les horreurs d'une mort lente et ignominieuse.

L'Assemblée nationale l'adopta par un décret daté du 1 JANVIER 1791, et dans lequel il est dit :

« Dans tous les cas où la loi prononcera la peine de mort, le criminel sera décapité, et il le sera par l'effet d'une simple machine. »

L'exécution de cette loi du 21 *janvier* 1791, si extraordinaire par le rapprochement fatal que sa date présente avec celle du 21 *janvier* 1793, jour affreux où la machine du docteur Guillotin devait, hélas! trancher la tête de l'infortuné Louis XVI, n'eut cours forcé qu'à partir du 3 juin 1791 ; et le nouvel instrument de mort ne fonctionna, pour la première fois, que le 25 avril 1792.

Notre lecteur doit comprendre qu'avant même de proposer sa machine à l'adoption de l'Assemblée nationale, Guillotin dut la dessiner, afin d'en donner une idée à ses collègues, en faisant passer son image sous leurs yeux. Il se renferma donc, à double tour de clef, dans la bibliothèque du marquis de Quercy, et là, seul, au milieu du silence de la nuit et à la clarté d'une petite lampe de travail, il se mit à esquisser d'une main fiévreuse le terrible châssis qui avait servi à décapiter Titus-Maulius. Il est vrai qu'il apporta quelques changements au dessin des trois graveurs allemands, mais il conserva soigneusement leur principale idée.

Pour en faire une œuvre plus magistrale et produire plus d'effet, il allongea les deux montants, en leur donnant une hauteur d'environ sept pieds. Ces montants, éloignés l'un de l'autre par un espace d'un pied et demi, avaient quatre pouces en carré, avec des rainures en dedans pour donner passage au couperet. Ils étaient joints entre eux par trois traverses à tenons et à mortaises, une à chaque extrémité et une encore à deux pieds au-dessus de celle qui fermait par en bas le châssis. C'était sur cette traverse, plus large que les autres, et échancrée en forme de demi-lune à sa partie supérieure, que le patient devait placer le cou. Un autre demi-lune mobile, glissant dans une demi-rainure fait exprès, venait s'adapter à celle-là et serrait le cou du criminel comme dans un étau. Tout à fait au haut du châssis se trouvait la traverse en coulisse, qui se mouvait dans la grande rainure des montants. Sa partie inférieure était garnie d'un large couperet de dix à douze pouces de lon-

gueur, bien tranchant et bien aiguisé. Le sommet de cette traverse était chargé d'un épais morceau de plomb pesant environ quatre-vingts livres, et destiné à augmenter la force du couperet en accélérant sa chute. Une corde de deux ou trois pouces de long attachait la coulisse meurtrière à la traverse d'en haut, de sorte que l'exécuteur n'avait qu'à couper cette corde, et le nouveau glaive de la loi, tombant d'aplomb sur le cou du patient, le lui tranchait net.

Pour mieux faire ressortir les principales pièces de sa machine, Guillotin les passa au lavis. Il teinta en rouge les montants et les traverses à tenons et à mortaises, ainsi que la fatale lunette; puis, se plaçant à quelque distance de son œuvre, il se mit à la contempler avec une certaine satisfaction.

— Cela fera très-bien, se dit-il, lorsqu'on l'aura solidement fixé sur un échafaud qui dominera la foule!

Après cette première exclamation approbative, Guillotin se croisa les bras sur la poitrine et tomba dans une rêverie profonde qui dura près d'un quart d'heure. Tout à coup il ressaillit, il passa les mains sur ses yeux et les frotta comme pour se réveiller et dissiper une vision désagréable.

— Quelle fatalité! soupira-t-il; quelle chose étrange!... e vois pourtant dans cette hideuse machine toutes les lettres le mon nom!... Oui, mon œuvre se trouve signée d'avance n caractères sanglants!... Il y a là dedans tout ce qu'il faut pour former le mot GUILLOTIN!... Les deux L forment les eux montants, les deux I font les deux traverses fixes du aut et du bas; l'O représente la lunette que je place entre es deux jambages de l'U pour figurer la traverse du milieu; N renversé sur le côté imite le couperet; le T sert de corde, t le G majuscule, mis en travers sous la lunette, est le sac ù tombe la tête... Oh! l'horrible signature!... J'ai envie de déchirer tout cela... Ils trouveront une autre machine à tuer s hommes où ils pourront... Pourquoi me suis-je mis en vant? Pourquoi ai-je promis d'inventer quelque chose?... s comptent sur moi à présent, et je ne puis plus reculer...

Alea jacta est! Le sort en est jeté... Allons, Guillotin, il faut poursuivre ton œuvre philanthropique et marcher en avant!... Tu travailles non pour la gloire, mais pour l'adoucissement des douleurs de l'humanité!

Et, fort de la pureté de sa conscience, notre docteur offrit à l'Assemblée son dessin, qui fut accepté avec reconnaissance. On chargea Guillotin de faire exécuter sa machine et de l'essayer sur des moutons avant de s'en servir pour les hommes.

Ce triomphe nouveau flatta l'amour-propre du docteur; mais bien loin d'en faire part à sa famille, il prit au contraire toutes les précautions imaginables pour le lui cacher. Les Panvert ne lisaient pas les journaux, qui étaient fort rares dans ce temps-là, et il ne leur racontait que ce qu'il voulait des choses qui se passaient à l'Assemblée. Grand Dieu! qu'eût pensé sa fille?... Qu'eussent dit son beau-frère, sa belle-sœur et sa nièce, s'ils avaient su qu'il venait de découvrir, presque sous leurs yeux, un nouvel engin de mort? Comment lui, Guillotin, mettre son génie et sa science au service du bourreau! C'était à n'y pas croire! C'était tout bonnement le rendre un objet d'horreur et d'épouvante pour ceux qu'il aimait le plus au monde!... Hélas! il n'y a pas de gloire humaine sans épines! Il commençait à s'en apercevoir.

Ne pouvant raisonnablement construire sa machine sous les yeux mêmes des Panvert et de sa fille, il s'adressa à un charpentier qui demeurait au fond d'une cour de la rue du Dragon. Celui-ci, aidé d'un mécanicien nommé Schmidt, se mit au travail, et, en moins de quinze jours, l'affreux instrument fut terminé et prêt à fonctionner. Une commission fut nommée pour l'examiner, on y adjoignit quelques savants, entre autres le docteur Antoine Louis, secrétaire de l'Académie de chirurgie. L'exécuteur des hautes-œuvres, le vieux Sanson, fut également convoqué, et il y vint avec son fils et deux de ses *valets*.

Le jour où cette fameuse épreuve devait avoir lieu, Guil-

lotin était si préoccupé qu'il ne put déjeuner et que tout le monde remarqua son trouble, quelque effort qu'il fit pour le cacher.

— Qu'avez-vous donc, papa? — Pourquoi ne mangez-vous pas, mon oncle? — Je vous trouve tout drôle depuis quelque temps, Joseph! Seriez-vous malade? — Dis-moi, Guillotin, la patrie serait-elle en danger?

Telles étaient les questions dont l'avaient accablé à la fois, ce jour-là, tous les membres de sa famille. Mais Guillotin n'avait répondu à chacun que d'une manière évasive. Du reste, on le savait absorbé par la politique, et nul ne s'inquiétait outre mesure de son humeur qui, autrefois pleine le bonhomie, était devenue tout à coup sournoise et taciturne; car on se doutait bien que tout n'était pas couleur le rose à l'Assemblée.

Nicot, malgré son air simple et niais, était celui qui obervait de plus près la conduite mystérieuse que Guillotin menait depuis quinze jours. Il était intrigué tout à la fois et e ses absences prolongées et de son silence durant les reas. Il ne pouvait s'expliquer un changement si subit, et airait quelque anguille sous roche. Pour en avoir le cœur et, il se décida à espionner le docteur, et, sans en parler à ersonne, il se mit à ses trousses le jour même où l'on devait ssayer la machine.

Le voilà donc dans la rue, le nez au vent et suivant de in Guillotin. Il avait eu l'esprit et la précaution de se grier le visage et de se déguiser pour n'être pas reconnu, en s qu'il vînt à se trouver tout à coup nez à nez avec le docur. Grâce à ce stratagème, il parvint jusqu'au fond de la ur où habitait le charpentier, et il put même pénétrer dans boutique avec quelques voisins curieux. Un garçon bouer se trouvait déjà là avec quatre moutons vivants qui aient les pieds garrottés et bêlaient d'une façon lamenble. Cinq ou six commissaires ne tardèrent pas à arriver (icot du moins les prit pour tels à leur écharpe tricolore). uillotin les salua très-poliment et se mit à leur parler avec

une grande animation. Ses interlocuteurs étaient beaucou plus calmes, quoique ayant l'air de personnes piquées d'un vive curiosité.

— Eh bien ! dit l'un d'eux, commençons ; découvrez votr machine !

— Il faut encore attendre un instant, répondit Guillotin Le principal acteur n'est pas arrivé.

— Quoi ! *Monsieur de Paris* se permet d'être en retard C'est un peu fort, un sans-gêne pareil !

Comme il achevait ces mots, un homme, déjà sur l'âg et de haute stature, entra dans la boutique suivi d'un jeun homme, qui se couvrit de suite le visage d'une espèce d masque de velours noir. Deux robustes valets, portant un manière de livrée gris de fer, comme les habits de leu maître, formaient l'escorte de *monsieur de Paris*, un re doutable seigneur dont la Révolution, au lieu d'abolir l privilèges qui le concernaient, ne fit que les accroît chaque jour davantage.

Quand il eut franchi le seuil de l'atelier, il se fit un pro fond silence, et tous les commissaires se reculèrent de que ques pas pour livrer passage à cet homme et à sa suite, q allèrent se poster dans un coin, sans saluer et sans dire u mot à personne. On les regardait avec une sorte d'indiscré tion mêlée d'effroi.

— Maintenant, messieurs les commissaires, je suis à vo ordres, dit Guillotin, nous commencerons quand vous vou drez. Charpentier, enlevez votre rideau, et vous, bouche apportez un mouton.

La machine de mort apparut alors dans toute sa hideu laideur. Monsieur de Paris et ses aides l'examinèrent a tentivement, puis ils se permirent de branler la tête d'un façon peu louangeuse pour l'inventeur, qui s'empressa d'e pliquer le plus clairement qu'il put le jeu de sa machine.

— Je comprends, dit le bourreau, mais cela ne me para pas bien facile à faire marcher. Voyons, Courtois, passe tête d'un mouton dans la lunette, moi, je couperai la cord

En ces choses-là, comme en beaucoup d'autres, l'expérience est le seul moyen de bien juger.

Il fallut délier les pattes du mouton pour qu'il se tînt debout, sans quoi jamais sa tête n'eût pu atteindre à la hauteur de la lunette. Ensuite le vieux Sanson, malgré sa taille élevée, eut besoin d'une chaise pour arriver jusqu'à la corde qu'il fallait couper.

— Vous avez peut-être raison pour la corde, dit Guillotin; mais pour la bascule, c'est inutile, puisqu'on fera mettre le patient à genoux. D'ailleurs, c'est la seule position qui soit convenable pour recevoir le coup de la mort.

— Attention, messieurs, s'écria le bourreau, je coupe.

La traverse meurtrière glissa rapidement dans la rainure et trancha d'un seul coup la tête du mouton.

— C'est parfait, dit Sanson, ça tranche à merveille; pourtant on peut rendre cela encore plus facile à faire fonctionner. Moi, je suis de l'avis du docteur Louis, je demande une bascule et une corde longue.

— Il a raison, répliqua le mécanicien Schmidt, cela sera beaucoup mieux. Voyons, maître charpentier, vite une planche pour la bascule, et des pitons avec une petite poulie pour la corde, je vais vous arranger cela tout de suite; qu'on lave un peu tout ce sang-là, voilà des seaux et une rivière pleine d'eau !

Dix minutes après tout était bien et dûment organisé; on recommença l'expérience, qui réussit à merveille, et les trois moutons y passèrent. Le vieux Sanson lâcha deux fois la corde, et son fils une fois. Tout le monde applaudit à l'heureux succès d'une si utile invention, et l'on se sépara après force félicitations adressées au docteur Guillotin.

Cependant Nicot, qui avait ouvert de grands yeux et de larges oreilles durant l'étrange scène à laquelle il venait d'assister, n'y avait absolument rien compris. Il ne pouvait s'expliquer la présence de tant de monde dans la boutique d'un charpentier pour voir décapiter quatre moutons avec une machine rouge; décidément le docteur était fou. C'était

donc pour en aboutir là qu'il ne parlait plus et ne mangeait plus depuis quinze jours? Manquait-il de bouchers à Paris pour égorger les moutons sans faire tant d'embarras? Mais si Guillotin était fou, tous ceux qui se trouvaient là ne l'étaient pas moins. Que signifiait ce masque noir sur la figure d'un homme qui veut apprendre à tuer des moutons? Là s'arrêtaient les dernières limites de son intelligence; le reste, pour lui, était le fond de la bouteille à l'encre; il y eût vraiment perdu son latin, s'il l'avait su!

Parfaitement édifié sous le rapport de la folie du docteur, il désirait savoir quel était ce masque noir accompagné de trois hommes vêtus d'habits couleur gris de fer. Il les suivit dans la rue jusqu'au carrefour de la Croix-Rouge. Jugez un peu de sa surprise quand le jeune homme ayant, sur l'invitation de son père, ôté son masque, il reconnut en lui le chevalier de Longval!

Cette découverte acheva de brouiller complétement ses idées. Pourquoi l'ami d'Émile trempait-il dans les folies du docteur Guillotin? Comment tant de gens pouvaient-ils prendre un si vif intérêt à une machine rouge qui tuait des moutons? Il se trouvait acculé dans une impasse dont il ne pouvait sortir, et il y resta.

De retour au logis, Nicot confia à Louise tout ce qu'il avait vu et entendu. La jeune fille y vit plus clair que lui, mais elle le laissa dans son ignorance. Elle se rappela la décapitation de Titus Manlius au moyen d'une machine peu près semblable à celle que lui décrivait Nicot, et elle ne douta plus que son oncle n'eût appliqué cette trouvaille-là à son système humanitaire.

— Hélas! se dit-elle, c'est lui qui vient de dresser l'échafaud prédit par Cazotte, et il ne s'en doute pas!

A dîner, Nicot fit tant de folies que madame Panvert fut obligée de le rappeler plusieurs fois à l'ordre. Il se mit à bêler en servant un gigot de mouton; il demanda au docteur si le mouton décapité était meilleur que le mouton égorgé; il annonça que les représentants du peuple allaient

se faire bouchers et que, par contre, les bouchers allaient devenir représentants du peuple; enfin, il débita toutes les sottises qui lui passèrent par la tête, tout en ayant soin de revenir toujours à ses moutons.

Guillotin, plongé dans l'ivresse de sa récente victoire, parut d'abord surpris des questions de Nicot; mais comme il connaissait la pauvreté de sa cervelle, il le laissa bavarder à son aise, sans se préoccuper davantage des absurdités qu'il disait. Notre docteur songeait à l'avenir; il le rêvait beau, et il se trompait étrangement.

Le décret de l'Assemblée, qui semblait devoir être pour lui un brevet d'invention *avec garantie du gouvernement*, n'empêcha pourtant point la contrefaçon. La gloire de Guillotin, sans toutefois l'empêcher de dormir, lui suscita des rivaux. Où diable l'orgueil va-t-il se nicher? Le docteur Antoine Louis et le mécanicien Schmidt furent les premiers qui, sous prétexte de la perfectionner, se mirent à critiquer sa *trop simple* machine, dont l'invention même ne lui appartenait pas. L'un demanda le couperet triangulaire, comme tranchant beaucoup mieux; l'autre assura qu'un baquet plein de son pour recevoir la tête serait moins dégoûtant qu'un sac. Il soutenait également qu'un panier d'osier, doublé de cuir et de forme oblongue, était indispensable à côté de la bascule, afin qu'on pût de suite faire disparaître le corps du supplicié. Enfin, une foule de petits perfectionnements semblables furent charitablement indiqués par les amis de l'humanité, qui prétendaient damer le pion à la célébrité naissante du docteur Guillotin.

Les journaux de l'époque s'en mêlèrent et contestèrent au médecin politique la gloire d'une invention qui se perdait dans la nuit des temps. En effet, bien avant la Révolution, les Parisiens avaient pu voir l'instrument en question représenté dans une pantomime d'Audinot ayant pour titre *les Quatre fils Aymon*. Cette machine était fort ancienne en Italie, où elle était connue sous le nom de *manaja*. Achille Bocchi en avait parlé au long dans son livre intitulé *Sym-*

bolicæ questiones de universo genere, publié en 1555.

Au commencement du seizième siècle, Jean d'Auton, historiographe de Louis XII, racontait le supplice de Demétri Justiani, dans les termes suivants :

« A l'année 1507, cet individu, des plus gros du peuple gras de la ville de Gennes, lequel avait meu le peuple à sédition, et entretenu en sa rébellion contre le roy... monte sur l'eschafault de luy même; il se meit à genoux et estendit le col sur le chappus. Le bourreau preint une corde, à laquelle tenoit attaché un gros bloc, artout une doulouère tranchante hantée de dans, venant d'amont entre deux posteaux, et tira ladicte corde en manière que le bloc tranchant à celuy Gennois tomba entre la teste et les épaules, si que la teste s'en alla d'un côté et le corps tomba de l'autre. »

Béatrix et Lucrèce Cenci avaient été également décapitées, en 1559, par la *manaja*.

Le père Labat, dans son *Voyage*, imprimé en 1730, parlait aussi de cet instrument et en donnait une minutieuse description.

Ainsi, Guillotin n'était donc qu'un plagiaire, qu'un vil imitateur, puisqu'il n'avait rien inventé.

D'autres feuilles prenaient la chose beaucoup moins à cœur et l'envisageaient sous son côté *plaisant*. *L'Ami du roi*, rédigé par l'abbé Royou, osa même se moquer de l'affreuse machine; témoins les vers suivants qu'il publia, et qui pouvaient se chanter sur l'air grave du menuet *d'Exaudet :*

Guillotin,
Médecin
Politique,
Imagine, un beau matin,
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office.

. . . . . .

Le romain
Guillotin,
Qui s'apprête,
Consulte gens du métier.
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête,
Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera
Et que l'on nommera :
GUILLOTINE!...

Plus tard, hélas! ces plajsanteries devaient faire place à 'admiration, à l'engouement, au délire. Malgré le triomphe nsolent du docteur Louis, qui n'eut pas honte d'humilier on rival, jusqu'à faire appeler PETITE LOUISON l'instrunent de mort dont la propriété se trouvait en litige, Guillo-in ne tarda pas à rentrer dans ses droits. Le peuple lui int en aide, et son gros bon sens rétablit les choses comme lles devaient être; d'ailleurs, ce nom de *Petite Louison* 'avait rien d'euphonique, tandis que celui de *guillotine* tait doux à l'oreille; aussi prévalut-il définitivement; sur-out quand l'enthousiasme patriotique eût étouffé la satire. n vit alors la guillotine devenir une parure. Les orfèvres épublicains en fabriquèrent de petites en or et en argent, ue les femmes portèrent au cou, aux oreilles, aux bras et ux doigts. Outre la cocarde tricolore attachée à son bonnet ouge, tout bon sans-culotte devait avoir au moins une guil-otine-bijou parmi les breloques de sa montre. Les menui-ers en firent de plus grandes en bois d'ébène ou d'acajou, ue l'on affecta au service de la table pour trancher le ain et décapiter la volaille, aux applaudissements de tous s convives; en un mot, jamais culte plus frénétique ne fut ndu à un instrument de mort, que de sacriléges adora-urs osaient comparer à *la croix* qui sauva le monde.

Parmi tous les succès que la guillotine obtint sous le ré-me de la Terreur, il ne faut pas oublier ceux du théâtre.

Le Palais-National, ci-devant *Royal*, donna LA GUILLOTIN D'AMOUR, pièce charmante, que les spectateurs se gardèren bien de siffler, et qui valut de pompeux éloges au talent e au patriotisme de son auteur. Il y eut même le *jeu de l guillotine*, qui amusa beaucoup les enfants et les prison niers; on s'y livrait avec autant d'ardeur qu'à celui de *L tour, prends garde;* de sorte que dans les rues, les carre fours et les jardins publics, on rencontrait partout de petit bourreaux et de petites victimes, qui singeaient, à l'aide d deux chaises, le grand drame de sang auquel les furies nommées *Tricoteuses* ou *Lécheuses de la guillotine*, assis taient plusieurs fois par jour sur la place de la Révolution.

Avant de reprendre le fil de cette histoire, que le lecteu bénévole nous permette de poser ici deux questions :

D'abord, l'adoption de la guillotine par l'Assemblée con tituante fut-elle un bienfait ou un malheur pour la natio française?

Nous croyons qu'elle fut un malheur immense, puisqu cette terrible machine devait, par la promptitude et la fa cilité de l'exécution, devenir si dangereuse entre les mai des terroristes, qui en abusèrent pour décimer et épouvan ter la France. L'humanité ne gagna donc rien alors à la dé couverte de Guillotin; au contraire, elle y perdit énorm ment; car, d'après le calcul du jacobin Lecointre, de Ve sailles, la liste des guillotinés du 23 prairial au 8 therm dor 1794 présente, pour la seule ville de Paris, le chiff énorme de *douze cent quatre-vingt-cinq têtes coupées;* qui donne une moyenne de trente têtes par jour. La poten n'aurait certainement pas suffi à tant d'exécutions quot diennes.

En second lieu, la décapitation est-elle un genre de sup plice qui fasse moins souffrir que les autres? La mort y es elle instantanée?

Beaucoup de savants ne le pensent pas. Qui peut con naître, après tout, le moment précis où l'âme s'échappe d corps que vient de décapiter la hache du bourreau? Un au

cien professeur d'anatomie, le docteur Seguret, a prétendu que la guillotine était un des genres de mort les plus horribles, parce que, selon lui, les douleurs qui suivent la décapitation ne cessent, dans les différentes parties de la tête, qu'à l'extinction de la chaleur vitale. Ce qui expliquerait certains phénomènes sur lesquels la science humaine ne s'est pas encore prononcée. Tel est, par exemple, celui de la tête de Charlotte Corday, qui, lâchement souffletée par un misérable, nommé Legros, s'est subitement couverte de la rougeur de l'indignation en lançant un regard de mépris à l'auteur de cet infâme outrage.

Le père Guillon affirme, de son côté, avoir appris du vieux Sanson que la tête d'un conventionnel, appelé Gardien et qui était prêtre, avait mordu dans le même sac la tête d'un girondin, nommé Lacaze, avec tant de force et d'acharnement qu'il avait été impossible de les séparer. Plusieurs faits semblables se rencontrent dans l'histoire de la Révolution française, et des témoins oculaires ont raconté avoir vu des cadavres de guillotinés, déjà transportés au cimetière, se relever dans la fosse, faire quelques pas et retomber ensuite dans les convulsions d'une agonie suprême.

Du reste, l'opinion de Seguret est celle du docteur Sue, qui dit que la sensibilité peut durer environ *vingt minutes* après la chute de la tête.

Mais terminons cette longue digression et retournons au numéro 83 de la rue du Bac, afin d'y reprendre le fil de notre histoire trop longtemps interrompue.

Parmi les voisins des Panvert se trouvait un ecclésiastique d'origine irlandaise qui habitait, comme eux, le fond de la cour et qui avait une fenêtre donnant sur le jardin de M. de Quercy; c'était un prêtre *insermenté*, nommé l'abbé Edgeworth de Firmont. Il menait une vie fort retirée, autant par goût que pour se soustraire aux persécutions journalières dont étaient devenus l'objet tous les prêtres catholiques qui avaient refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé. Cette dernière considération l'avait forcé à imiter

ses confrères restés fidèles et à quitter, comme eux, la soutane pour revêtir des habits laïques. Ne pouvant fréquenter les églises ni assister aux offices des prêtres schismatiques, il avait converti en chapelle une des chambres de son appartement, et il y disait la messe tous les jours de fêtes et de dimanche. Madame Élisabeth connaissait beaucoup l'abbé de Firmont et avait en lui une grande confiance. Il lui avait été recommandé autrefois par Madame Adélaïde, qui l'avait souvent fait venir à Versailles, et c'était chez cette princesse que madame Panvert l'avait vu pour la première fois. Aussi fut-elle au comble de la joie quand elle reconnut dans son voisin le vertueux ecclésiastique qui possédait l'estime de la sœur et de la tante du roi. Elle n'eut pas de peine à se mettre aussitôt en rapport avec lui, et elle obtint pour elle et sa famille la faveur d'assister à la messe qu'il célébrait, en cachette, dans la pièce la plus retirée de son appartement.

Un service en vaut un autre, et ce sont les échanges de bons procédés qui font les bons voisinages. Madame Panvert, qui allait souvent aux Tuileries, se chargea avec plaisir du soin de faire tenir secrètement à Madame Élisabeth plusieurs lettres de l'abbé de Firmont et de lui rapporter les réponses de la princesse. Celle-ci, n'ayant pas autour d'elle de prêtre catholique pour diriger sa conscience, s'estimait bien heureuse de pouvoir correspondre avec un homme dont les pieux conseils lui étaient si nécessaires dans le triste état de captivité où la Révolution avait réduit tous les membres de la famille royale. Cette correspondance dura près de dix-huit mois et ne cessa que peu de jours avant la fuite du roi.

La dernière fois qu'elle revint des Tuileries, madame Panvert remit à l'abbé de Firmont un assez volumineux paquet de papiers importants dont Madame Élisabeth lui confiait le dépôt.

— Ah! monsieur l'abbé, lui dit-elle, nous sommes à la veille de quelque grand malheur; la Révolution marche, marche toujours... Où et quand s'arrêtera-t-elle? Quel

épouvantable abîme s'est creusé sous nos pas, depuis cette fatale ouverture des États généraux! Et dire que nous en sommes à regretter jusqu'aux abominables journées d'octobre! Au moins alors le roi était encore libre et respecté de l'Assemblée; maintenant, il est son prisonnier et sa victime... Nous n'avons plus d'églises, plus de clergé, plus de noblesse, que voulez-vous que nous devenions?

— Ma fille, répondit le vénérable prêtre, c'est une rude et douloureuse épreuve que Dieu nous envoie; mais j'espère qu'il aura bientôt pitié de nous et qu'il rendra la paix et le bonheur à la France. Quant à l'Église, ce n'est pas la première fois qu'elle est persécutée. Son avenir ne m'inquiète pas comme celui de la royauté; car je sais « que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. »

— Il paraît, répliqua madame Panvert, que ce pauvre et bien-aimé roi tombe souvent dans un découragement complet, et alors il n'oppose plus de résistance à tout ce qu'on exige de lui. A peine a-t-il signé, qu'il proteste secrètement contre la sanction qu'on lui a extorquée. Il est comme un malade qui fait des efforts pour se soulever et qui retombe immédiatement sur le lit de douleur qu'il ne doit plus quitter.

— Hélas! soupira l'abbé, depuis la mort de Mirabeau, qu'il n'a pas su acheter avant de quitter Versailles, il ne voit plus personne autour de lui qui puisse le sauver. A sa place, je tournerais mes regards du côté des émigrés et des puissances étrangères; je tâcherais de m'échapper des mains de mes ennemis. Que Dieu sauve le roi, ma fille, que Dieu sauve la France!

V

QUI PROUVE QUE LE FILS D'UN HONNÊTE HOMME PEUT ÊTRE UN ABOMINABLE SCÉLÉRAT

Le lecteur désire sans doute savoir ce qu'était devenu Émile Pauvert depuis près de deux ans qu'il avait quitté Versailles, en compagnie de son parrain et de son oncle... Nous allons le lui apprendre, en commençant ce chapitre.

L'air de la Champagne, tout pur et tout frais qu'il était, n'avait pu calmer entièrement l'ardeur fiévreuse de notre jeune patriote. Il faut dire aussi qu'il était entré dans une si grande fureur en reconnaissant une sorte de Bastille dans ce château de Fontenailles, où l'on venait de le conduire à son insu et à l'aide de moyens frauduleux, que le docteur Guillotin, ne pouvant l'apaiser par les raisonnements, avait été obligé d'avoir recours à la camisole de force et même au bâillon. La violence de ces derniers procédés n'ayant fait que redoubler la rage du prisonnier politique, dans la personne duquel on osait outrager *les droits de l'homme*, son oncle songea au système cellulaire. On le débarrassa donc de la camisole et du bâillon, et on le renferma dans une chambre solidement voûtée et grillée qui se trouvait au sommet du donjon. Il resta là, dans la solitude la plus complète, trois mois entiers, sous la garde d'un robuste garçon de ferme qui lui passait, tous les jours, sa nourriture au travers d'un guichet sans jamais lui adresser la parole ni répondre, même par signes, à ses questions. Aux yeux de cet homme, Émile était un fou dangereux qui ne pouvait être guéri que par la séquestration et le silence. D'ailleurs, lui-même était un Allemand au service du régisseur du château de Fontenailles, et il ne comprenait pas un seul mot de français. Le choix qu'on avait fait de lui pour remplir les fonctions de

geôlier était donc excellent; aussi le système cellulaire ne arda-t-il pas à produire tout l'effet qu'on en attendait. Après avoir bien exhalé sa fureur de toutes les manières possibles, le captif commença à tomber dans l'abattement; l cessa de parcourir sa prison de long en large, à l'instar les bêtes féroces mises en cage, et il resta des heures entières assis près de sa fenêtre, les deux mains accrochées ux barreaux, et les yeux fixés sur cette belle campagne qui e déroulait devant lui et dont les heureux habitants jouissaient en paix de la douce liberté qu'on lui avait ravie. Il ui arriva même, plusieurs fois, de verser quelques larmes; on cœur sembla vouloir se réveiller; mais le sommeil léthargique qui l'engourdissait était trop profond pour qu'il pût e secouer sans le secours des croyances religieuses et des ffections de la famille. Hélas! ce cœur dénaturé n'avait mais connu ni la foi, ni l'amour; il ne vivait que par l'égoïsme et l'ambition !

Quoi qu'il en soit, Émile avait amassé d'immenses trésors de haine qu'il dissimula adroitement dans les plus secrets replis de son âme, quand une nuit M. le marquis de uercy vint subitement le tirer de sa prison pour l'emmener vec lui en Angleterre, où il émigrait. Il suivit son parrain squ'à Londres, sans témoigner le moindre ressentiment et vec la docilité machinale d'un chien hargneux qui vient être cruellement battu et qui craint encore de l'être. 'ailleurs on voyageait vite et on ne lui donnait pas le temps e la réflexion; de sorte que, lors même qu'il l'eût voulu, la ite lui était impossible, autant à cause du manque absolu argent qu'à cause de l'ignorance complète où il était des fférents pays qu'il traversait. Il était sorti de France par grand-duché de Luxembourg, et il s'était embarqué à nsterdam pour l'Angleterre.

Les brouillards de la Tamise n'égayèrent pas beaucoup le une Panvert, que son parrain avait eu la précaution de ettre, en arrivant à Londres, dans un des meilleurs colges de cette ville, afin qu'il y apprît tout à la fois l'obéis-

sance et la langue anglaise; mais, au bout d'un an, cet aimable filleul ne savait ni l'une ni l'autre. Le spleen s'était emparé de lui; il rongeait son frein avec une sourde colère. Enfin, cédant à ses mauvais instincts, qui se réveillèrent plus forts et plus audacieux que jamais, il s'échappa de son collége, après avoir volé à l'économe une somme assez considérable, et se sauva en Hollande, d'où il revint bientôt en France par le Luxembourg. A peine sur le sol de la patrie, il songea à se venger de son ancien geôlier en mettant le feu au château de Fontenailles, sous les murs duquel il revint tout exprès. Mais, n'ayant pu y pénétrer, il se contenta d'incendier plusieurs meules de blé qui se trouvaient dans le voisinage. Après avoir commis cette odieuse action, il se dirigea vers Sainte-Menehould, petite ville située à quatre lieues de là, sur la route de Paris. L'auberge dans laquelle il descendit était tenue par un maître de poste, nommé Drouet, révolutionnaire fanatique qui avait un fils à peu près de l'âge d'Émile, et tout aussi mauvais sujet que lui.

Enchanté de trouver enfin un de ses pareils, le neveu de Guillotin résolut de se reposer à Sainte-Menehould durant quelques jours. Il commençait à être fatigué de toutes ses pérégrinations et il lui tardait d'en avoir fini avec de semblables voyages. Le peu d'argent qu'il possédait encore lui suffisait amplement pour atteindre Paris, où il comptait bien se tirer d'affaire, grâce à la protection de Robespierre et de ses autres amis politiques. On conçoit qu'il lui fut facile de se lier promptement avec le fils de Drouet, car *qui se ressemble se rassemble*. Il lui raconta en détail toutes ses aventures, en supprimant, comme on le pense bien, l'histoire du vol et celle de l'incendie des meules de blé. Le fils de Drouet, voyant dans Émile une victime de l'arbitraire et du despotisme des nobles, le vénéra comme un martyr de la liberté et des immortels principes de 1789. Il le promena avec orgueil chez tous les bons patriotes de l'endroit et conjura son père de vouloir bien donner un banquet civique en son honneur. Le maître de poste y consentit avec plaisir et

fixa au lendemain, 21 juin, ce festin patriotique où l'on devait boire à la santé du jeune ami de Robespierre, si miraculeusement échappé des mains barbares de l'infâme Quercy et de celles des Anglais, ces éternels ennemis de la France.

Cependant un grand événement se passait mystérieusement à Paris. Le roi, ne pouvant plus supporter les lourdes chaînes de sa captivité, s'était résolu à quitter furtivement le château des Tuileries pour se réfugier, avec sa famille, dans la forteresse de Montmédy, d'où il espérait pouvoir dicter ses lois à l'Assemblée et rétracter toutes les concessions que la Révolution avait arrachées de force à sa faiblesse. Cette fuite, dont l'issue malheureuse fut si fatale à la royauté, fut mal préparée et encore plus mal exécutée. D'abord, au lieu d'une voiture ordinaire qui n'eût pas attiré l'attention, on en fit confectionner une très-grande qu'on surchargea de bagages, puis on prit la route la plus longue et la plus dangereuse, par la raison futile qu'en passant par la Flandre on aurait fait quelques lieues sur le territoire étranger pour rentrer à Montmédy. Le marquis de Bouillé, qui dirigeait les préparatifs de cette fuite, voulait que le roi fût accompagné d'un homme capable de le tirer d'un mauvais pas; il proposa d'Agout, dont la présence d'esprit et la fermeté étaient connues; mais la sotte vanité de la duchesse de Tourzel ne vit pas qu'un homme de guerre serait plus utile qu'elle à la famille royale au moment du danger, et elle ne voulut pas céder sa place. Ensuite, on eut la maladresse de ne pas choisir trois gardes-du-corps qui fussent hommes de tête et de caractère, capables de mener à bonne fin une entreprise aussi incertaine. Enfin, le salut de la famille royale dépendait d'une grande exactitude et même d'une certaine précision dans le voyage; cependant l'on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour remplir ces deux conditions. Il y eut des retards et des contre-ordres fâcheux. La fatalité semblait peser en toutes choses sur l'infortuné Louis XVI!

On s'était procuré un passe-port sans exciter aucun soup-

çon; c'était celui de la baronne de Korff, qui retournait en Russie. Cette dame l'avait donné au comte de Fersen et en avait demandé un autre, feignant de l'avoir jeté au feu par mégarde. Le personnel de sa famille et de sa suite était à peu près le même que celui de la famille royale. Madame de Tourzel devait passer pour la baronne de Korff, la reine était la gouvernante des enfants, le roi était le valet de chambre, et Madame Élisabeth une demoiselle de compagnie; les comtes de Maldant, de Moustier et de Valori étaient destinés à être placés sur le siége ou derrière la voiture, et à servir de courriers s'il était nécessaire. Le départ des Tuileries eut lieu clandestinement et sans encombre dans la nuit du 20 au 21 juin 1791.

Madame Élisabeth sortit la première avec Madame Royale, accompagnée du comte de Moustier, et suivie à peu de distance de la duchesse de Tourzel, qui donnait la main au jeune dauphin. Elles traversèrent les cours sans être remarquées et arrivèrent heureusement sur la place du petit Carrousel, où M. de Fersen les attendait, au coin de la rue de l'Échelle, avec une voiture de place qu'il devait conduire lui-même. Le roi passa ensuite avec le comte de Valori. Sa Majesté était coiffée d'une perruque qui changeait entièrement sa physionomie; elle avait un habit de couleur grise et était assez bien déguisée. Mais, devant une sentinelle et sous un reverbère, une boucle de ses souliers se détacha; Louis XVI fut obligé de se baisser pour l'ajuster, et ce petit incident, qui aurait pu être fatal à un particulier, contribua peut-être à ne pas le faire reconnaître. Il arriva sans autre embarras jusqu'à la voiture de Fersen.

La reine fut moins heureuse. Une fois hors des Tuileries, elle voit venir à elle Lafayette, précédé de deux hommes portant des flambeaux et suivi de ses gardes ordinaires : le général, avant de rentrer chez lui, avait voulu jeter un dernier coup d'œil de surveillance sur la malheureuse famille dont il s'était fait le geôlier. Marie-Antoinette se trouble, ainsi que le comte de Maldant qui l'accompagne; au lieu de

tourner à gauche, ils se dirigent du côté droit et vont se réfugier sous les guichets du Louvre, où Lafayette les suit; mais il passe à côté d'eux sans les reconnaître. Le péril auquel ils viennent d'échapper leur fait perdre la tête. Maldant, qui ne connaissait pas les rues de Paris (quel guide bien choisi!), traverse le Pont-Royal et entraîne la reine jusqu'à l'extrémité de la rue du Bac. Là, il hésite, il s'arrête, et il ne sait plus où il est. Voyez-vous la reine de France errant fugitive dans les rues de sa capitale et n'osant demander son chemin à personne? Marie-Antoinette comprend alors qu'elle s'est égarée, et elle revient sur ses pas. A la hauteur de la rue de Grenelle, ils rencontrent un citoyen qui rentrait paisiblement chez lui; ils l'accostent et lui demandent s'ils sont encore loin du petit Carrousel. Ce brave homme, devinant qu'il a affaire à des étrangers égarés, les conduit jusqu'au quai, leur dit de repasser la Seine et de traverser les guichets du Louvre, puis qu'une fois devant le Château, ils auront le petit Carrousel à leur droite. Cet homme, si obligeant, était le docteur Guillotin. La reine parvint enfin près de la voiture du comte de Fersen, où le roi et les princesses l'attendaient depuis une heure dans une mortelle anxiété. Quel temps précieux de perdu! Il fallait maintenant sortir de Paris. Fersen ne connaissait point assez cette grande ville pour la traverser, au milieu de la nuit, dans sa plus grande largeur, en s'engageant dans le labyrinthe de ses rues et en démêlant celles qui pouvaient abréger son chemin. Il descendit donc la rue Saint-Honoré jusqu'en face de la Madeleine, et il remonta ensuite le boulevard jusqu'à la porte Saint-Martin. On perdit encore une autre heure à faire ce grand contour.

Enfin, l'on était hors de Paris. La voiture de voyage, attelée de six chevaux, attendait au-delà de la barrière. Toute la famille royale y monta. Les gardes-du-corps se placèrent sur le siége ou derrière. Fersen servit encore de cocher, et son domestique suédois se mit en postillon sur un des chevaux de devant. Il y avait une voiture de suite où se trou-

vaient seulement deux femmes de service. A Claye, second relai après Paris, on fut obligé de s'arrêter pour faire une réparation à la voiture. On perdit là de nouveau près d'une heure. Tous ces divers retards devaient avoir les conséquences les plus fâcheuses.

La même nuit, *Monsieur* et *Madame* quittaient le Luxembourg, accompagnés seulement du marquis d'Avaray; ils prirent la route de Valenciennes et passèrent heureusement la frontière. Mais aussi leur unique compagnon de voyage était un homme de tête, qui les tira toujours adroitement des mauvais pas qu'ils rencontrèrent.

M. de Fersen avait quitté le roi à Claye et était retourné à Paris, tandis que les fugitifs continuaient leur route. A quatre heures de l'après-midi, ils traversaient Châlons-sur-Marne, et à six heures, ils atteignaient Pont-de-Sommevelle, où ils devaient trouver le duc de Choiseul et M. de Goguelat, avec quarante hussards, envoyés par le marquis de Bouillé, pour les protéger. Mais ils ne virent aucune troupe; car, fatiguées d'attendre et inquiétées par les habitants dont leur présence éveillait les soupçons, elles s'étaient retirées. Les précautions trop faibles ou mal prises exposent souvent à plus de dangers que si l'on n'en prenait point. Quoique étonné de ne point apercevoir ceux sur lesquels il comptait, le roi relaya tranquillement et parvint sans obstacle à Sainte-Menehould. En y entrant, il ne trouva pas non plus les dragons qui devaient l'y attendre; leur présence avait ému le peuple, et pour calmer son irritation, l'officier qui les commandait ne les tenait pas sous les armes.

Là, comme tout le long de la route, le roi ne garda aucune précaution; il mit fréquemment la tête à la portière, adressa familièrement la parole aux personnes présentes et commit toutes les imprudences qu'il était si important d'éviter.

Par malheur, le fils du maître de poste et son nouveau ami, que les vins du banquet patriotique avaient passablement surexcités, étaient en ce moment assis sur un ban

près du seuil de l'auberge, devant laquelle la lourde voiture royale s'était arrêtée pour relayer. La politique leur avait, ce soir-là, échauffé la tête presque autant que le vin, et ils ne parlaient rien moins que du plaisir qu'ils auraient un jour à égorger tous les prêtres et tous les nobles, si jamais les principes révolutionnaires, dont ils étaient les ardents propagateurs, venaient à triompher, lorsque leur conversation fut interrompue par l'arrivée de cet énorme véhicule traîné par six chevaux et surchargé de bagages. La curiosité les fit bientôt lever du banc sur lequel ils étaient, et ils s'approchèrent de la voiture comme les autres badauds, pour mieux regarder les voyageurs jusque dans le blanc des yeux.

— Ça, je parierais que ce sont des gredins de nobles qui émigrent avec armes et bagages, dit Émile à l'oreille de son ami. Comment la nation peut-elle souffrir cela? On devrait au moins les empêcher de porter à l'étranger tout l'or de la France.

— C'est vrai, murmura le fils du maître de poste, ils emportent avec eux l'argent monnayé et ne nous laissent que les assignats. Tu vas voir qu'ils vont nous payer avec du papier!

— Combien sont-ils donc là-dedans? poursuivit le futur jacobin. Trois femmes, deux enfants et un gros bonhomme en perruque, qui m'a l'air bien à son aise pour être un valet de chambre!... J'ai idée d'avoir vu cette figure-là quelque part, je ne sais plus où; mais assurément je l'ai vue... En Angleterre peut-être?... Non, non, pas plus qu'en Hollande... C'est en France... Oh! ça va me revenir!...

— Regarde-moi donc ces domestiques-là! interrompit le jeune Drouet. Sont-ils assez nigauds sur leur siége de derrière? Au lieu d'aider à relayer ou de s'occuper de leurs maîtres, ils se tiennent immobiles, les bras croisés et raides comme des mannequins. Ce n'est pas moi toujours qui prendrais à mon service des *propres à rien* pareils!

— Ceux-là, fit Émile, en les considérant de la tête aux pieds avec un certain air de dédain, ce sont de mauvais

acteurs; ils jouent bien mal leur rôle... Ce sont de faux laquais... Tiens! tiens!... j'y suis à présent!...

Et saisissant son ami par le bras, il l'entraîna à l'écart, et lui dit d'une voix frémissante de colère et de joie :

— C'est lui! c'est lui! je le reconnais maintenant... Je l'ai vu souvent à Versailles, lui et toute sa famille... Je ne me trompe pas, c'est bien lui... j'en suis sûr, c'est lui!...

— Qui, *lui?* demanda Drouet. De qui veux-tu parler?

— De cet homme qui est dans la voiture...

— Eh bien! quel est cet homme?

— C'est le roi... le roi et sa famille... Je les reconnais tous... Ils se sauvent avec le trésor de la France... Il faut les arrêter!

— Le roi! répéta Drouet surpris, mais non convaincu, le roi! Que me contes-tu là? Est-ce que par hasard notre bon vin de Champagne troublerait ta raison? Comme si le roi avait besoin de passer par Sainte-Menehould pour quitter la France, tandis qu'il peut se sauver si vite et si facilement en prenant la route de Flandre!

— Tout ce que tu voudras, je le veux bien; mais je te dis que c'est le roi qui est dans cette voiture. Retourne près de la portière, examine-le bien, et tu seras frappé de la ressemblance de sa figure avec son portrait empreint sur tous les assignats.

Le fils du maître de poste tira de sa poche un assignat et suivit ce conseil. Il trouva en effet la ressemblance si frappante qu'au lieu de revenir vers Émile, il courut de suite faire part de ses soupçons à son père, auquel il raconta tout ce que venait de lui dire Panvert. Celui-ci s'approcha d'eux et confirma par de nouveaux détails la vérité de ce qu'il avait avancé. L'aubergiste était, comme nous l'avons déjà dit, un révolutionnaire forcené; il avait vu le roi, l'année précédente, à la fête de la Fédération; il n'eut donc pas beaucoup de peine à le reconnaître. Mais il n'eut pas le temps de prendre une détermination; car les chevaux étaient attelés, et la voiture partit.

Les trois fanatiques tinrent aussitôt conseil sur ce qu'il fallait faire, et après quelques moments de réflexion, le maître de poste monta à cheval pour se mettre à la poursuite du roi et le faire arrêter à Varennes ; car il n'espérait pas pouvoir l'atteindre au relais de Clermont, la voiture ayant déjà trop d'avance sur lui. En effet, à son arrivée dans cette ville, il apprit qu'elle venait d'en repartir. Le tigre continua donc à courir après sa proie.

A quelque distance de Clermont, la route se divise en deux : l'une mène à Verdun, l'autre à Varennes; comme cette dernière n'est pas une route de poste, Drouet n'avait point hésité à prendre la première. Le roi était donc sauvé !... Mais voilà qu'un postillon, qui revenait de conduire un courrier, passe près de lui. Il lui demande si une grande voiture, qu'il avait dû rencontrer, était déjà bien loin, et il apprend du postillon qu'aucune voiture n'était passée. Alors il se hâte de gagner Varennes par des chemins de traverse et fait tant de diligence qu'il y arrive avant la famille royale.

M. de Bouillé avait eu la précaution d'envoyer à Varennes un relais de ses propres chevaux. La maison où ils devaient être placés, à l'entrée de la ville, était si bien désignée que le roi la reconnut aisément et qu'il s'y adressa lui-même. On ne put lui donner aucun renseignement sur le relais. Les postillons refusant d'aller plus loin, la reine descendit de voiture et parcourut les rues avec les gardes-du-corps, frappant aux portes pour prendre des informations. Enfin, on apprit que les chevaux étaient dans une maison située à l'autre extrémité de la ville, et M. de Goguelat, qui avait fait ce changement important, n'avait laissé personne à la première station pour en donner avis. Il y a des malheurs tellement inévitables que tout ce qui peut les prévenir échoue, comme tout ce qui peut les amener se rencontre et réussit. Ici, néanmoins, nous voyons des causes qui n'étaient point nécessaires, puisque c'est, d'un côté, la méchanceté des hommes, et de l'autre, leur faiblesse, leur imprévoyance, leur inhabileté !

L'abominable Drouet avait mis à profit le temps que la famille royale avait perdu à chercher le relais. Il avait prévenu immédiatement le procureur de la commune du prochain passage du roi. Ce procureur, nommé Sausse, était un homme dont l'enthousiasme révolutionnaire avait étouffé le cœur. Il prit aussitôt ses mesures avec autant d'adresse et de présence d'esprit qu'un officier de police qui voudrait arrêter un malfaiteur. Il donna l'ordre à la garde nationale de se réunir à petit bruit et de cerner la caserne des hussards; il envoya requérir les milices de tous les bourgs et villages environnants, les engageant à venir en toute hâte, et il expédia des courriers à Sédan et à Verdun.

Varennes est divisé en ville haute et en ville basse, séparées l'une de l'autre par une rivière que l'on traverse au moyen d'un pont. Drouet, en quittant Sausse, était allé prendre trois de ses amis, aussi méchants que lui; l'un d'eux était ce Billaud que ses fureurs devaient rendre bientôt célèbre à la Convention sous le nom de *Billaud-Varennes*. Ils s'empressent d'abord de barricader le pont en y renversant de grosses charrettes, et ils vont ensuite s'embusquer, armés de fusils, sous une voûte par où il fallait nécessairement passer pour parvenir au pont. Lorsque la voiture royale arrive, ils arrêtent les chevaux, et Drouet somme rudement les voyageurs de descendre pour faire viser leurs passe-ports à la municipalité. Le roi refusa d'abord, s'appuyant sur l'heure avancée de la nuit; car il était onze heures. Mais aussitôt des canons de fusil furent introduits avec menaces dans la voiture par chacune des portières, et quelques cris : *Arrête! arrête!* se firent entendre. Louis XVI alors consentit à descendre et à se laisser conduire chez le procureur de la commune.

Sausse reçut la famille royale avec politesse. Il examina longuement le passe-port et le trouva en règle. Le roi, en conséquence, dit qu'il voulait retourner à sa voiture; mais Sausse objecta que les chevaux n'étaient pas prêts, qu'il allait lui-même s'en informer, et qu'il serait plus commode

pour les voyageurs d'attendre dans sa maison qu'au milieu de la rue. Il sortit, en effet, s'assura que la foule était assez nombreuse pour contenir les hussards et garder sa maison, donna l'ordre de sonner le tocsin et fit élever partout des barricades. En même temps, le bruit des cloches de toutes les paroisses voisines répondait à celles de Varennes, accélérait la marche et excitait l'ardeur des gardes nationales. Alors la famille royale ne douta plus qu'elle ne fût reconnue et prisonnière.

MM. de Choiseul et de Goguelat, à la tête de quarante hussards, venaient d'entrer à Varennes, non sans de grandes difficultés. Ils accourent à la maison où se trouvait le roi pour essayer de le délivrer; mais les soldats, au lieu de mettre le sabre à la main, fraternisent avec le peuple et refusent d'obéir. Persuadé que la ruse et les ménagements ne sont plus nécessaires, Sausse enfin lève le masque et dit nettement au roi qu'il le reconnaissait, que son devoir l'obligeait de le renvoyer à Paris sous bonne escorte. Louis XVI essaya d'abord de lui faire croire qu'il se trompait; mais Sausse persista, menaça même en employant des termes violents.

— Puisque vous le reconnaissez, s'écria la reine indignée, respectez-le donc davantage!

La maison était remplie de curieux. Le roi leur adressa un petit discours; ses paroles furent touchantes; il exposa le but de son voyage, développa ses intentions paternelles, demanda que la garde nationale l'accompagnât à Montmédy ou toute autre ville, et surtout qu'elle ne le reconduisît point à Paris; il protesta qu'il n'allait point à l'étranger, mais qu'il voulait seulement être hors de la capitale pour examiner plus librement la constitution et reconnaître par lui-même les vœux et les besoins du peuple :

— Je suis votre roi, s'écria l'infortuné monarque; placé dans la capitale, au milieu des poignards et des baïonnettes, je viens chercher en province, au sein de mes fidèles sujets, la liberté et la paix dont vous jouissez. Je ne peux plus

rester à Paris sans y mourir et ma famille en même temps

Les assistants étaient émus, et s'il se fût trouvé là u homme capable de commander et qui eût su en imposer pa sa fermeté, il aurait peut-être sauvé la famille royale; ma il n'y avait personne, et Louis XVI s'en tint à des supplica tions inutiles !

Vers six heures du matin l'arrivée de Romœuf, aide d camp de Lafayette, aggrava encore la situation. Il étai porteur d'un décret de l'Assemblée lui ordonnant d'arrête le roi partout où il le rencontrerait, et enjoignant à toute les autorités civiles et militaires du royaume de lui prête main-forte pour l'exécution de ce décret. Bouillé, en ap prenant l'arrestation du roi, voulut tenter un dernier effor pour le sauver; il accourut avec le régiment de Royal-Alle maud, précédé par l'intrépide Deslon, que les barricade empêchèrent malheureusement d'entrer dans la ville. Ce ouvrages n'étaient pas assez importants pour arrêter Bouillé qui les eût promptement détruits; mais Romœuf se hâta d faire remonter la famille royale en voiture et de reprendr avec elle le chemin de la capitale. Louis XVI était si trou blé que, bien qu'il n'eût plus d'espoir qu'en Bouillé, don on lui avait annoncé l'approche, il ne réussit à employe aucun de ces moyens dilatoires qui eussent pu retarder so départ et permettre au général d'arriver encore à temps.

Hélas! le pauvre roi, il s'en retournait dans la tristesse et l'humiliation, entendant les insultes, les cris de joie féroce des gardes nationales, suivant cette même route qu'il avait parcourue la veille en sens contraire et avec le doux contentement que donne l'espérance, déjà à moitié réalisée! Il avait sous les yeux, d'un côté, ses ennemis triomphants, et de l'autre, sa famille consternée, avec ses trois fidèles gardes-du-corps brutalement enchaînés sur le siége de la voiture... Hélas! le pauvre roi !

A Sainte-Menehould, dont le relais lui a été si fatal, un généreux vieillard qui habitait ce pays, le comte de Dampierre, ne pouvant rien faire de plus pour son roi pri-

sonnier, veut au moins lui offrir le tribut de ses respects au milieu des outrages dont il est abreuvé. Il perce la foule, s'approche de la voiture, prend la main du monarque captif et la couvre de ses larmes et de ses baisers. A cette vue, des forcenés poussent des cris de fureur, se jettent sur lui et le massacrent, en présence de la famille royale éplorée!

Sainte-Menehould et Varennes, *Drouet* et *Sausse*, noms livrés à l'exécration des siècles futurs et que l'histoire peut placer hardiment à côté de ceux des cités maudites et des plus grands scélérats. Ah! pourquoi faut-il que nous ayons eu à raconter les fatals événements dont vous avez été le théâtre et les principaux acteurs? Sans vous Louis XVI était sauvé et la France n'aurait pas eu à se reprocher le double régicide du 21 janvier et du 16 octobre!

Emile revint à Paris, en suivant à pied, avec une foule d'autres misérables de son espèce, la voiture qui entraînait lentement vers la capitale les augustes et innocentes victimes de sa haine furibonde et insensée. Il jouissait de leurs humiliations et de leurs tortures, comme un démon jouit du mal qu'il a fait. Il avait *noblement* débuté dans la carrière du crime; maintenant, il ne lui reste plus qu'à se jeter à corps perdu dans la fange sanglante du jacobinisme et à s'y vautrer voluptueusement jusqu'au jour, peu éloigné, où le ciel, lassé des forfaits d'un pareil monstre, armera enfin un bras vengeur pour en débarrasser la terre!

Le premier soin d'Emile, en arrivant à Paris, fut de renouer connaissance avec le député d'Arras et de se faire un appui de sa protection. Robespierre le reçut d'abord assez froidement; mais lorsqu'il eut appris le rôle qu'il avait joué à Sainte-Menehould, il jugea à propos d'utiliser une perspicacité si précieuse, un flair aussi fin, et il l'attacha de suite au service de sa propre personne en qualité d'espion. Il le recommanda chaudement à tous les clubs sur lesquels il avait de l'influence, et ils étaient déjà nombreux; car le futur tyran commençait à jeter dans tous les bas-fonds des sociétés populaires les racines de son terrible et prochain

pouvoir. Du reste, poussé par l'esprit du mal, Émile étai ambitieux et, par le fait même, intrigant. Il se faufila par tout où sa haine de la royauté et son amour pour le crim pouvaient trouver un aliment. C'est ainsi que son instinct l fit descendre dans l'antre obscur où l'abominable Mara écrivait ses feuilles immondes. Non content de cette liaison il en forma d'autres avec Prudhomme, Fréron, Hébert Chaumette, Fouquier-Tinville et divers autres scélérats d cette espèce, dont la férocité lui faisait deviner le mons trueux avenir. Toutes ces infâmes protections lui valuren une part dans les distributions d'argent que le duc d'Orléan faisait aux principaux meneurs de la révolution sanglante qui devait, croyait-il follement, lui servir de marche-pie pour s'élever jusqu'au trône. C'est ainsi que, vivant sur le deniers de ce prince dénaturé et à l'aide d'autres ressource non moins avouables, Émile atteignit, sans se préoccupe de sa famille, l'avénement du régime de la Terreur.

Il voyait bien de temps en temps, à l'Assemblée natio nale, son oncle Guillotin ; mais il ne lui parlait jamais D'ailleurs, il avait un compte à régler avec lui et l'époqu de sa vengeance n'était pas encore arrivée. Une fois, pour tant, il avait été bien tenté de lui pardonner, en considéran les services que sa machine pouvait rendre au gouvernemen anarchique qu'il rêvait; c'était le jour où, pour la première fois, l'instrument de mort avait fonctionné politiquement On avait dressé l'échafaud sur la place du Carrousel, just en face des fenêtres du roi, prisonnier au château des Tuile ries. La curiosité avait amené là une foule innombrable d peuple pour voir tomber la tête d'un intrépide défenseur d la royauté. En sa qualité d'inventeur, Guillotin avait un place réservée au pied de l'échafaud. Il voulait voir sa machine perfectionnée jouer, dans toute la plénitude de sa force sur un autre sujet que sur des moutons et des coquins C'était un désir bien naturel, avouons-le!

— Ainsi, mon oncle, lui dit Emile, en l'abordant après l'exécution, vous vous rappellerez que c'est ce pauvre diabl

de Durosoy, qui vous a étrenné, le 27 août 1792! Vous devez être content, car tout a fort bien marché. Je ne vous croyais pas l'esprit si inventif... Votre instrument est très-gentil, ma foi, avec ses deux longs bras rouges, levés vers le ciel, comme pour y saisir la vengeance, cet unique plaisir des dieux! Et puis, votre couteau vous tranche une tête le plus proprement du monde!... Maintenant la mort n'est plus rien... Grâce à vous, ce n'est plus que l'histoire d'une chiquenaude sur la nuque!... Bravo, bravo, illustre Guillotin, *sic itur ad astra*, c'est ainsi qu'on devient immortel et qu'on fait passer son nom à la postérité la plus reculée!...

Le docteur était resté stupéfait en reconnaissant son neveu. Cette rencontre inattendue vint subitement anéantir toute la joie si légitime que lui avait causée l'heureux succès de sa machine. Il oublia sa gloire en se trouvant face à face avec Émile et en entendant sortir de sa bouche des louanges qui, pour lui, n'étaient que des insultes. Pâle comme un linceul et tremblant de colère, le bonhomme ne répondit rien d'abord; mais, saisissant son neveu par le bras et l'entraînant hors de la foule qui inondait encore le Carrousel, il le conduisit jusque dans le jardin des Tuileries, sans desserrer les lèvres. Là, le lâchant tout à coup avec un geste de fureur et de mépris :

— Malheureux, s'écria-t-il, comment as-tu osé te représenter devant moi après tous les crimes dont tu t'es souillé? Crois-tu que nous ignorions la scélératesse de ta conduite? M. de Quercy nous a écrit; nous savons tout!... On peut être fanatique dans ses opinions; on peut être un révolutionnaire outré, cruel, féroce même; je le conçois jusqu'à un certain point... Mais être un *voleur*, un *incendiaire*... ah! voilà ce que je ne comprends pas et ce que je ne pardonnerai jamais! Quoi! misérable, tu as osé déshonorer ta famille à ce point-là! Tu n'as pas eu honte de te faire l'égal des malfaiteurs que la société repousse avec horreur de son sein!... Va, retire-toi couvert de nos malédictions!... Nous

renions le sang impur qui coule dans tes veines... Tu n'existe plus pour nous !

Émile, qui s'était laissé docilement conduire de la plac du Carrousel au jardin des Tuileries, était loin de s'attendr à des reproches si bien mérités. Il passa bientôt de la sur prise à la fureur; et, comme pour justifier les malédiction dont venait de le charger son oncle, il se mit à lui montre le poing en vomissant, contre lui et contre toute sa famille des torrents d'injures. Entre autres *aménités*, il souhaita au docteur de le voir un jour mettre la tête à la lunette de sa propre machine.

— Oui, vieil imbécile, s'écria-t-il, oui, nous t'y feron passer... Tu cracheras aussi dans le sac, toi, ton Quercy et tous ceux qui vous ressemblent. Je me moque bien de vos malédictions; allez conter à d'autres ces sornettes-là... Le règne de la raison est arrivé, et l'heure de ma vengeance sonnera bientôt pour chacun de vous!...

Il parlait encore que Guillotin était déjà loin.

A partir de ce moment, Émile n'eut jamais plus la tentation de se rapprocher de son oncle, car il en était séparé désormais par un de ces abîmes de haine que le sang même ne peut combler.

Le jeune énergumène reprit donc avec une nouvelle ardeur le cours de ses prouesses jacobines. Il se trouva en tête des vingt mille brigands qui, le 20 juin 1792, envahirent le palais des Tuileries, sous la conduite de Santerre et du hideux marquis de Saint-Huruge. La populace alors entra dans les appartements royaux en criant : *Vive la nation! A bas le veto!* Louis XVI fut grand au milieu du danger. Sa présence d'esprit, sa fermeté inaltérable protégèrent sa vie encore mieux que l'épée de quelques gardes fidèles qui l'entouraient; mais elles ne purent lui épargner l'humiliation du bonnet rouge dont un jacobin *couronna* sa tête auguste, à l'instigation du frénétique espion de Robespierre. On poussa même l'outrage jusqu'à porter aux lèvres du roi de France une bouteille, en l'invitant à boire à la

santé de la nation. Affrontant la crainte du poison, le malheureux monarque avala quelques gorgées du liquide qu'elle contenait, tandis que, au milieu de ses rires ignobles, la plèbe en guenilles criait : *Le roi boit!...* Le sauveur du monde avait été couronné d'épines et abreuvé de fiel; ici commençait la *douloureuse passion de Louis XVI!*

Cette formidable insurrection n'était encore, pour les jacobins, qu'un essai de leurs forces. Les meneurs de la *sans-culotterie* voulaient que le peuple, amené par degrés d'excès en excès, s'assurât lui-même de tout ce qu'il pouvait tenter impunément contre son souverain constitutionnel. C'était une espèce de répétition du grand drame, qui devait se jouer, sept semaines après, dans la fatale journée du 10 août.

Ce jour affreux, qui vit se lever en France le dernier soleil de la royauté, fut un siècle de fureurs populaires, de massacres et d'horreurs. Une armée de soixante mille insurgés assiégea les Tuileries, égorgea les Suisses et força le roi à aller chercher un asile dans le lieu même des séances de l'Assemblée législative. Le château royal fut pillé; tous les serviteurs qui s'y trouvèrent furent massacrés. La populace furieuse brisa tout ce qu'elle put briser; elle s'abreuva du sang des mourants; elle arracha le cœur des morts, mutila leurs cadavres et mangea leur chair; tandis que les Marseillais, déchirant le manteau de velours fleurdélisé des rois capétiens, en distribuaient les lambeaux aux mains souillées des meurtriers. Ces horribles scènes de carnage, répétées dans tous les appartements et dans toutes les cours du château, durèrent plus de douze heures.

Il est inutile de dire que le neveu de Guillotin se distingua par sa férocité dans cette épouvantable journée, et qu'il mérita également bien de la commune de Paris, dans le massacre des prisons qui eut lieu les 2 et 3 septembre de la même année. L'histoire a enregistré tous les forfaits qui englantèrent alors les Carmes, l'Abbaye, la Force, Saint-Germain, la Salpêtrière et Bicêtre, aussi les passerons-nous sous silence, n'ayant pas à nous en occuper ici.

Cependant, Robespierre avait grandi de cent coudées. S révolution, à lui, avait marché à pas de géant. Il avait fa bonne justice de la constitution ridicule de 1791 qui s'éta bornée à dépouiller la noblesse et le clergé de leurs privi léges et de leurs biens, et à rendre le monarque le *valet* de communes. Il lui fallait bien plus que cela. L'Assemblé législative n'était pas née viable; il l'étouffa dans le san des victimes de septembre et fit asseoir sur son cadavre l *Convention nationale*, qui prit le titre pompeux de RÉPU BLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE. L'homme atroce qu avait hypocritement demandé l'abolition de la peine de mor sous l'Assemblée constituante, ne songeait plus qu'à régne par l'assassinat juridique de Louis XVI, devenu tout simple ment *Louis Capet*, et par le meurtre légal des Girondins dont la haine aveugle, en sollicitant la déchéance du roi avait préparé, sans le savoir, le triomphe horrible de la *ja cobinerie*. A la révolution des bourgeois devait succéde celle des *bouchers;* c'était justice!

A mesure qu'il s'élevait vers le souverain pouvoir, Robes pierre se montrait de plus en plus bon prince à l'égard d ses créatures. Émile ressentit, comme les autres, les effet de cette touchante bonté, et il monta rapidement en grade Une fois qu'il se vit solidement établi et à l'abri du besoin il releva fièrement la tête et songea à son passé d'esclav pour le comparer à son présent de citoyen libre. L'idée lu vint alors de faire une visite au n° 83 de la rue du Bac, pou voir comment se conduirait sa famille en présence d'u Panvert, coiffé du bonnet rouge.

Avant d'exécuter ce beau dessein, il s'assura que Guillo tin se trouvait bien hors de chez lui; car il ne se sou ciait pas de l'y rencontrer. Cette sage précaution prise, i se rendit hardiment au logis de ses parents dont il avait e soin de s'informer dès les premiers jours de son retour à Paris, afin de pouvoir, le cas échéant, espionner leur conduite et échapper à leurs prétentions d'autorité sur lui, s jamais il leur prenait envie d'en avoir. Comme il entrai

dans la cour, au fond de laquelle demeurait la famille Panvert, il se croisa avec un homme enveloppé d'un long manteau et coiffé, non pas comme lui d'un bonnet rouge, mais bien d'un chapeau noir, dont les larges bords rabattus lui couvraient presque tout le visage. Le jeune jacobin, flairant dans cet individu un ennemi de la nation, s'arrêta un instant pour mieux le considérer, et il se permit même de le suivre jusque dans la rue. Cet homme avait la taille et la démarche de M. de Quercy... Par hasard, si c'était lui?... Devant un pareil soupçon, il n'y avait pas à reculer, et il fallait à tout prix s'assurer de la vérité. La visite aux parents pouvait être remise à un autre jour; l'important était de savoir quel était cet homme, qui sentait si fort l'émigré rentré en cachette, et de connaître où il demeurait. Pour cela, il fallait l'espionner et ne pas le perdre de vue un seul instant. Or, Émile était devenu une fine mouche dans l'art perfide de surveiller de près les gens, à leur insu.

On était alors vers le milieu de janvier, et il pouvait être cinq heures et demie du soir. Le ciel était couvert d'épais nuages gris, et la nuit commençait à se faire dans les rues de la capitale; c'était un moment propice pour suivre *un suspect!*

— Quelle fameuse capture, si je pouvais prendre ce brigand-là! pensait notre aimable sans-culotte. Comme ma vengeance serait bien servie, si je débutais par ce Quercy, qui, non content d'avoir osé mettre la main sur moi et me retenir prisonnier dans son château de Fontenailles, a eu encore l'outrecuidance de me faire passer pour un *voleur* et un *incendiaire*! Ha! ha! mon cher parrain, il paraît que vous aviez aussi de l'Angleterre par-dessus la tête!... Vous avez quitté les bords charmants de la Tamise pour venir intriguer sur ceux de la Seine; mais cette petite fantaisie de marquis vous coûtera gros... Je sais que plusieurs gens de votre espèce sont également revenus à Paris dans l'espoir chimérique d'arracher Louis Capet aux mains du bourreau... Les insensés, ils croient pourtant que nous n'avons pas bien

pris toutes nos mesures! Ils s'imaginent que la police ré
blicaine ne les reconnaît pas sous leur déguisement s
pide! .. Vrai, je ne croyais pas qu'il pût y avoir au mo
des conspirateurs aussi bêtes!...

Tout en songeant de la sorte, Émile suivait toujo
l'homme au manteau, à quelques pas de distance et san
quitter des yeux un seul moment. Celui-ci remonta la
du Bac jusqu'au quai des Théatins, aujourd'hui quai V
taire; là, il tourna brusquement à droite et se mit à marc
rapidement, comme une personne qui craint d'être en ret
à un rendez-vous quelconque. Il atteignit bientôt le Po
Neuf, le traversa dans toute sa longueur, prit la rue
Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, la remonta jusq
l'Hôtel-de-Ville qu'il laissa sur sa droite pour s'enfon
dans un labyrinthe de ruelles obscures, où il crut prudent
ralentir sa marche afin de se mieux guider dans ce som
dédale. Il parvint ainsi, de zigzags en zigzags, presque s
les murs du Temple. Arrivé devant la porte d'une mai
dont la masse noire et élevée se détachait du milieu
ténèbres, grâce à la lueur pâle et vacillante d'une lante
placée en face, il s'arrêta et frappa trois coups secs avec
marteau qui pendait à cette porte. En attendant qu'on v
ouvrir, cet homme, que les deux yeux de lynx du fér
jacobin épiaient dans l'ombre où il se tenait effacé, eût l'i
prudence de se découvrir pour essuyer son front baigné
sueur, et de regarder autour de lui afin, sans doute, de s'
surer que personne ne l'avait suivi et ne l'observait en
moment. Un rayon de lumière vint malheureusement tom
en plein sur son visage; et si rapide, si fugitif qu'il fût
suffit néanmoins à l'espion pour lui faire reconnaître d
cette figure tous les traits de M. de Quercy!

La joie infernale qui saisit alors Émile fut si grande q
fut sur le point d'oublier les premières règles de la prude
et de sauter à la gorge de son parrain. Mais il fut as
maître de lui pour comprimer ces transports intempestifs
eussent tout gâté; il laissa donc le marquis entrer dans

maison dont la porte venait de s'ouvrir, et il se contenta d'en prendre le numéro avant d'aller reconnaître les environs.

Ne voulant pas perdre de temps, de peur que sa proie ne lui échappât, le neveu de Guillotin se hâta de tourner l'angle de la rue qui était formé par cette maison, et de voir si elle n'avait pas de ce côté-là quelque issue; mais il ne put constater qu'une chose, c'est qu'elle était très-voisine du Temple et qu'un vaste jardin, clos de murs élevés, l'isolait entièrement dans la partie qui faisait face au vieux donjon où la commune de Paris tenait prisonnière la famille royale. Il n'y avait plus de doute à avoir sur les intentions de M. de Quercy et de ses complices; ils voulaient pénétrer dans la tour du Temple et délivrer le roi; la chose était évidente. Fort de cette certitude, Émile courut au poste établi au premier guichet de l'antique palais que la commune avait ainsi converti en prison, et fit part au commissaire qui s'y trouvait de l'importante découverte qu'il venait de faire. Il exhiba sa carte de civisme et son titre d'agent secret de la police républicaine; il prononça le nom magique du grand Robespierre, invoqua le comité de salut public en vertu de l'autorité duquel il agissait en ce moment, et somma le commissaire de mettre à sa disposition un nombre suffisant de gardes nationaux, pour faire une visite domiciliaire dans la maison suspecte et arrêter les coupables.

Le poste du Temple, soit l'effet de la curiosité, soit celui de la haine, était toujours abondamment pourvu de braves sans-culottes, armés de piques et de fusils, et passait avec raison sinon pour le mieux discipliné, du moins pour le plus nombreux de toute la capitale. On donna donc une vingtaine d'hommes à l'agent de police qui, après avoir recommandé le plus profond silence et la plus mâle énergie à sa troupe, prit avec elle le chemin de la maison où se trouvaient les conspirateurs. Pour mieux réussir dans leur expédition nocturne, plusieurs gardes civiques avaient eu soin de se munir de lanternes sourdes; mais cette précaution fut complétement inutile.

Revenu devant la porte, qui peu de temps auparavar s'était ouverte devant M. de Quercy, Émile saisit le martea et frappa, comme lui, trois coups secs. Au bout de quelqu minutes cette porte s'ouvrit, et, au fond d'une allée, o aperçut une lumière qui brillait immobile dans l'obscurit L'agent et ses hommes entrèrent aussitôt dans la maisc dont la porte se referma soudain derrière eux. A peir avaient-ils fait quelques pas qu'une voix forte et striden cria : *Trahison!... Poussez les ressorts!*

Tout à coup un gouffre s'ouvre sous les pieds de l'e couade jacobine, qui roule pêle-mêle au fond d'un soute rain en poussant des cris terribles. Quand tout fut englout les deux longues trappes qui avaient fait bascule revinre tranquillement à leur place, et l'on entendit quelques rir dans l'ombre. C'étaient des rires de joie, les conspirateu se croyaient sauvés!

Pourtant il n'en fut rien, car au lieu de se disperser c suite, ils perdirent un temps précieux à brûler des papie et divers objets qui pouvaient les compromettre; et, quar ls voulurent sortir, ils se jetèrent eux-mêmes entre les mai du commissaire de la commune. Ce digne fonctionnaire, défiant un peu de la trop grande jeunesse du citoyen Panver l'avait fait suivre de loin par un homme de confiance. C homme, après avoir vu se refermer sur l'escouade républ caine la porte de la maison suspecte, avait entendu le c formidable poussé par les jacobins au moment de leur chu dans le souterrain, et effrayé du silence qui avait suivi cri suprême, il était revenu donner l'alarme au poste. C'e alors que le commissaire s'était hâté de prendre avec lui to les hommes disponibles et de venir, à pas de loup, cerner maison devant laquelle il établit la souricière où vinrer sans le savoir, se jeter l'un après l'autre tous les principa conjurés.

VI

LE RÉGIME DE LA TERREUR

Le lendemain, 20 janvier, vers les quatre heures du soir, madame Panvert entrait chez son vénérable voisin, l'abbé de Firmont, avec une figure toute bouleversée et les yeux pleins de larmes.

— Ah! monsieur, tout est fini! s'écria-t-elle en sanglotant. Les monstres l'ont condamné à mort! Une voix de moins, il était sauvé... Et c'est cet abominable duc d'Orléans, son propre cousin, qui l'a perdu en extorquant la voix de Saint-Fargeau!... Mon Dieu, que va devenir la France? Et nous-mêmes, monsieur, qu'allons-nous devenir?... Guillotin est au désespoir; il pleure de rage et se repent bien d'avoir inventé sa machine...: Aussi qu'avait-il besoin de se lier avec tous ces gens-là?... Dans le fond, c'est un brave homme; mais si vous saviez comme il est faible quand il est sur le chapitre de *son humanité!*...

— N'y a-t-il plus d'espoir pour la vie du roi? demanda en tremblant M. de Firmont. Ils l'ont condamné à mort, mais ne peut-on pas l'arracher de leurs mains?... Je croyais que M. de Quercy et plusieurs autres fidèles serviteurs de Sa Majesté s'occupaient depuis longtemps à faire évader les augustes prisonniers du Temple...

— Oui, sans doute, ils s'en occupent et mon mari aussi. Depuis hier soir, le marquis et Panvert ne sont pas rentrés à la maison, et cela m'inquiète beaucoup... Il faut qu'ils aient bien à faire là-bas!... C'est une entreprise extrêmement difficile à mener à bonne fin... Il a fallu creuser des souterrains qui vont jusque dans l'intérieur de la tour... Mais ces damnés de jacobins ne veulent pas se laisser acheter à prix d'argent; il faudra se battre avec eux et répandre des flots de sang...

— Qui sait? murmura le prêtre en levant les yeux au ciel. La Providence de Dieu est si grande! Elle dispose de tant de moyens que nous ne connaissons pas!...

En ce moment, un inconnu frappa à la porte de M. de Firmont.

L'abbé alla ouvrir, après avoir fait signe à madame Panvert d'essuyer ses larmes.

— Est-ce au citoyen Edgeworth que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur.

— En ce cas, prenez et lisez.

Et l'inconnu remit au prêtre un billet ainsi conçu :

« Le conseil exécutif ayant une affaire de la plus haute importance à communiquer au citoyen Edgeworth de Firmont, l'invite à passer, sans perdre un instant, au lieu de ses séances. »

— Très-bien, monsieur, j'irai de suite.

— J'ai l'ordre de vous accompagner. Une voiture nous attend dans la rue. Prenez votre chapeau et partons immédiatement.

— Vous ne l'emmenez pas en prison? s'écria madame Panvert, stupéfaite de ce brusque départ qui ressemblait presque à un enlèvement.

— Non, citoyenne; sa liberté ne court aucun danger. Rassurez-vous!... Pourtant, je dois vous prévenir qu'il ne reviendra pas avant demain.

— S'il en est ainsi, je vais prendre mon bréviaire, dit tranquillement M. de Firmont. Maintenant, je suis prêt, monsieur; partons!

Le conseil exécutif tenait ses séances aux Tuileries; l'abbé Edgeworth y trouva tous les ministres réunis; ils avaient le visage pâle et consterné. Dès qu'il parut, ils se levèrent et l'entourèrent avec une sorte d'empressement. Le ministre de la justice, prenant aussitôt la parole, lui dit :

— Vous êtes le citoyen Edgeworth de Firmont?

— Oui, monsieur, répondit le prêtre.

— Louis Capet, poursuivit Garat, nous ayant témoigné le sir de vous avoir auprès de lui, dans ses derniers moments, us vous avons mandé pour savoir si vous consentez à lui ıdre le service qu'il attend de vous?

— Louis XVI ayant témoigné ce désir, et m'ayant désigné mon nom, me rendre auprès de lui est un devoir.

— Dans ce cas, vous allez venir avec moi au Temple, car m'y rends de ce pas.

— Volontiers, monsieur... Mais vous voyez que je suis habits laïques?... Le roi n'est pas accoutumé à voir un être se présenter devant lui sous un pareil costume... Il me ıble que je ferais bien de revêtir les marques extérieures sacerdoce?...

— C'est fort inutile; ce serait vous exposer à une atten- ı toute particulière, et d'ailleurs le temps nous presse.

Après avoir pris une liasse de papiers sur le bureau et féré un instant, à voix basse, avec les autres ministres, at, se tournant brusquement vers le prêtre, lui dit :

— Suivez-moi!

ls sortirent aussitôt, montèrent dans une voiture qui sta- nait à la porte et prirent le chemin du Temple, escortés un détachement de gardes à cheval. Le trajet se fit dans lus morne silence. Garat néanmoins essaya deux ou trois de le rompre.

— Grand Dieu! s'écria-t-il après avoir prudemment levé glaces des portières, de quelle affreuse commission je me chargé!... Quel homme! quelle résignation! quel cou- ! Non, la nature toute seule ne saurait donner tant de de. Il y a là quelque chose de surhumain!

e semblables aveux offraient à M. de Firmont une occa- bien favorable pour entrer en conversation avec le istre de la justice; mais réfléchissant que son premier oir était de procurer au roi les secours de la religion qu'il ı demandait avec tant d'instance, et qu'une conversation laquelle il aurait été nécessairement amené à juger rement la conduite des conventionnels et des autres

meneurs de la Révolution, pouvait, en irritant Garat, mettr obstacle à l'accomplissement de ce devoir, il prit le parti d garder le silence le plus absolu.

Dès qu'il fut arrivé à la tour, les commissaires de la com mune lui parlèrent de la terrible responsabilité qui pesait su sa tête, et se mirent à le fouiller, tout en lui demandan mille excuses de la liberté qu'ils étaient forcés de prendre Les papiers qu'il avait sur lui ne donnèrent lieu à aucun réflexion ; sa tabatière fut ouverte et le tabac fut éprouvé un petit crayon d'acier, qui se trouvait par hasard dans s poche, fut scrupuleusement examiné de peur qu'il ne ren fermât un poignard.

Pendant cette fouille, Garat était monté chez le roi pou lui annoncer l'arrivée du prêtre qu'il avait jugé à propos d faire appeler. Louis XVI rayonna de joie à cette nouvelle, e demanda à ce qu'il fut introduit de suite en sa présence Deux municipaux descendirent et revinrent quelques minute après avec le citoyen Edgeworth.

Le roi était au milieu d'un groupe de huit à dix personnes C'étaient des membres de la commune qui venaient de l lire le fatal décret fixant irrévocablement sa mort au lende main. Il était calme, tranquille, gracieux même, et pas u seul de ceux qui l'entouraient n'avait l'air aussi assuré qu lui. Dès qu'il aperçut M. de Firmont, il leur fit signe de l main de se retirer; ils obéirent en silence, et lui-mêm fermant la porte sur eux, il resta seul avec son confesseur Celui-ci, à la vue de ce prince autrefois si grand et main tenant si malheureux, ne fut plus maître de contenir se larmes; il tomba aux pieds du roi, sans pouvoir lui fai entendre d'autre langage que celui de sa douleur. Louis XV mille fois plus ému de cette marque de compassion que d décret qu'on venait de lui lire, ne répondit d'abord au larmes du prêtre que par les siennes; mais bientôt repre nant tout son courage :

— Pardonnez, lui dit-il, pardonnez ce mouvement d faiblesse, si toutefois on peut le nommer ainsi! Depuis long

temps je vis au milieu de mes ennemis, et l'habitude m'a en quelque sorte familiarisé avec eux; mais la vue d'un sujet fidèle parle tout autrement à mon cœur, c'est un spectacle auquel mes yeux ne sont plus accoutumés, et il m'attendrit malgré moi.

En prononçant ces paroles, le roi releva avec bonté M. de Firmont et le fit passer dans son cabinet afin de l'entretenir plus à son aise, car de sa chambre tout était entendu. Ce cabinet était pratiqué dans une des tourelles du Temple; il n'y avait ni tapisseries ni ornements; un mauvais poêle de faïence lui tenait lieu de cheminée, et l'on n'y voyait pour tous meubles qu'une table et trois chaises de cuir. Là, le faisant asseoir auprès de lui :

— C'est donc à présent, monsieur, lui dit-il, la grande affaire qui doit m'occuper tout entier, hélas! la seule affaire importante; car que sont toutes les autres affaires auprès de celle-là?... Mais je vous demande quelques moments de répit, car ma famille va descendre. En attendant, voici un écrit; je suis bien aise de vous le communiquer.

Il tira en même temps de sa poche un papier cacheté dont il brisa le sceau. C'était son testament, qu'il avait fait dès le mois de décembre, c'est-à-dire à une époque où il doutait encore si on lui permettrait d'avoir un prêtre catholique pour l'assister dans son dernier combat. Louis XVI eut la force de lire lui-même à l'abbé Edgeworth cet immortel document de la piété et de la touchante résignation d'un roi qui pardonne à ses bourreaux. Ensuite, il se hâta de lui demander des nouvelles du clergé et de la situation de l'Église de France. Il s'informa surtout de l'archevêque de Paris, demanda où il était, ce qu'il faisait :

— Si vous pouvez lui écrire, dit-il, marquez-lui que je meurs dans sa communion et que je n'ai jamais reconnu d'autre pasteur que lui. Hélas! je crains qu'il ne m'en veuille un peu de ce que je n'ai pas répondu à sa dernière lettre; j'étais encore aux Tuileries; mais en vérité les événements se pressaient tellement autour de moi, à cette époque, que

je ne m'en trouvais pas le temps. Au surplus, il me pardonnera, j'en suis bien sûr, il est si bon !

La conversation étant tombée sur le duc d'Orléans :

— Qu'ai-je donc fait à mon cousin, s'écria le roi, pour qu'il me poursuive ainsi?... Mais pourquoi lui en vouloir? Il est plus à plaindre que moi. Ma position est triste, sans doute, mais le fût-elle encore davantage, non, très-certainement, je ne voudrais pas changer avec lui.

Un des commissaires vint alors annoncer au roi que sa famille était descendue, et qu'il lui était enfin permis de la voir. A ces mots, il parut très-ému, se leva et partit comme un trait.

L'entrevue eut lieu dans une petite pièce qui n'était séparée que par un vitrage de celle qu'occupaient les commissaires, en sorte que ceux-ci pouvaient tout voir et tout entendre. Pendant près d'une demi-heure, on n'articula pas une parole, ce n'étaient ni des larmes ni des sanglots, mais des cris assez perçants pour être entendus hors de l'enceinte de la tour. Le roi, la reine, madame Élisabeth, le dauphin et madame Royale se lamentaient tous à la fois, et les voix semblaient se confondre. Enfin, les larmes cessèrent, parce qu'on n'eût plus la force d'en répandre; on se parla à voix basse et assez tranquillement. La conversation dura près d'une heure, et Louis XVI congédia sa famille en lui donnant l'espoir de la revoir le lendemain.

Revenu près de son confesseur, dans un état de trouble et d'agitation qui montrait une âme profondément blessée :

— Ah! monsieur, lui dit-il en se jetant sur une chaise, quelle entrevue que celle que je viens d'avoir! Faut-il donc que j'aime et que je sois si tendrement aimé? Mais c'en est fait, oublions tout le reste pour ne penser qu'à l'unique affaire; elle seule doit, en ce moment, concentrer toutes mes affections et mes pensées.

Il continuait à parler ainsi, en termes qui marquaient sa sensibilité et son courage, lorsque Cléry, son valet de chambre, vint lui proposer de souper; le roi hésita un ins-

tant, mais par réflexion il accepta l'offre. Ce repas, le dernier de sa vie, ne dura pas plus de cinq minutes; et étant rentré dans son cabinet, il proposa à l'abbé Edgeworth d'en faire autant. Celui-ci n'en avait pas le courage, mais pour ne pas désobliger Sa Majesté, il crut devoir obéir. Quand il eut rejoint le roi :

— Sire, lui dit-il, ne pourrais-je pas, demain matin, célébrer la messe dans votre chambre ?

— Y pensez-vous! s'écria Louis XVI tout effrayé, vous oubliez donc au milieu de quelles gens nous sommes ? Votre vie serait compromise...

— Ma vie n'est rien près du plaisir que je pourrais procurer à Votre Majesté en lui offrant, dans leur plénitude, les derniers secours de la religion... Qu'elle daigne seulement me laisser carte blanche. et je lui promets de rester dans les bornes de la prudence et de la discrétion.

— Essayez, monsieur, soupira le roi; mais je crains que vous ne réussissiez pas, car je connais les hommes auxquels vous allez avoir affaire : ils n'accordent que ce qu'ils ne peuvent refuser.

Muni de cette permission, M. de Firmont demanda à être conduit à la salle du conseil, et il y forma sa demande au nom du roi. Les commissaires n'étaient pas préparés à une proposition semblable, aussi les embarrassa-t-elle extrêmement et cherchèrent-ils divers prétextes pour l'éluder.

— Où trouver un prêtre, à l'heure qu'il est? objecta l'un d'eux. Quand bien même nous en trouverions un, comment faire pour se procurer tous les ornements et tout ce qu'il faut pour dire la messe?

— Le prêtre est tout trouvé, répliqua l'abbé Edgeworth, puisque me voici; et quant aux ornements, l'église la plus voisine en fournira, il ne s'agit que de les envoyer chercher. Du reste, ma demande est juste, et ce serait aller contre vos principes que de la refuser.

— Votre demande aussi peut n'être qu'un piége, repartit le commissaire, et, sous prétexte de donner la communion

au roi, vous pouvez l'empoisonner. L'histoire nous fournit assez d'exemples à cet égard pour nous engager à être circonspects.

— La fouille exacte à laquelle je me suis soumis en entrant ici, dit alors sévèrement M. de Firmont, a dû vous prouver que je ne porte pas de poison sur moi : si donc il s'en trouvait demain, c'est de vous que je l'aurais reçu, puisque tout ce que je demande doit passer par vos mains.

Le commissaire voulut répliquer, mais ses collègues lui imposèrent silence et, pour dernier subterfuge, ils dirent au confesseur du roi que le conseil n'étant pas au complet, ils ne pouvaient rien prendre sur eux, mais qu'ils allaient appeler les membres absents et qu'ils lui feraient part du résultat de la délibération.

Au bout d'un quart d'heure, M. de Firmont fut introduit de nouveau dans la salle du conseil, et le président, prenant la parole, lui dit :

— Citoyen ministre du culte, le conseil a pris en considération la demande que vous lui avez faite au nom de Louis Capet, et il a été résolu que sa demande étant conforme aux lois qui déclarent que les cultes sont libres, elle lui sera accordée : nous y mettrons cependant deux conditions ; la première, que vous dresserez à l'instant une requête constatant votre demande et signée de vous ; la seconde, que tout exercice de votre culte sera achevé demain, à sept heures au plus tard, parce que, à huit heures précises, Louis Capet doit partir pour le lieu de son exécution.

Le courageux confesseur mit sa demande par écrit, la laissa sur le bureau et se fit reconduire aussitôt chez le roi qui attendait avec inquiétude le dénoûment de cette affaire et qui en éprouva une grande joie. Il resta enfermé avec Sa Majesté jusque bien avant dans la nuit ; mais la voyant fatiguée, il lui conseilla de prendre un peu de repos. Elle y consentit avec sa bonté ordinaire et elle l'engagea à l'imiter. L'abbé Edgeworth alors, sur l'ordre du roi, passa dans une petite pièce qu'occupait Cléry, et qui n'était séparée de la

chambre du royal captif que par une cloison; de sorte qu'il entendit ce prince donner tranquillement ses ordres pour le lendemain, se coucher ensuite et dormir d'un sommeil profond.

Livré aux pensées les plus accablantes, M. de Firmont n'essaya même pas de fermer les yeux. Il ne pouvait croire qu'on laissât mettre sur le roi la main du bourreau, et il se raccrochait à l'espoir d'une délivrance quelconque. Si les conjurés royalistes ne réussissaient pas d'une façon, ils devaient réussir d'une autre. Il pensait à ce souterrain si patiemment creusé et qui devait aboutir jusque dans l'intérieur de la tour. De temps en temps, il prêtait l'oreille au silence de la nuit, pour tâcher de saisir le moindre bruit qui eût annoncé l'approche des conjurés libérateurs; mais il n'entendait rien que les pas réguliers et monotones des sentinelles; rien que les échos prolongés des chants obscènes et bachiques des municipaux qui, attablés dans la salle du conseil, noyaient dans le vin les heures de la dernière nuit du dernier roi de France! Hélas! il devinait que tout était manqué de ce côté-là, et n'espérait plus qu'en un mouvement populaire pour sauver le roi au pied de l'échafaud!...

Louis XVI se leva à cinq heures et fit sa toilette à l'ordinaire. Peu après, il demanda son confesseur et s'entretint longuement avec lui, dans le cabinet où il l'avait reçu la veille. En rentrant dans la chambre du roi, l'abbé Edgeworth y trouva un autel dressé par les soins de Cléry. Il revêtit les ornements sacerdotaux et dit la messe, en présence du monarque captif auquel il donna la communion. Quand Sa Majesté eut achevé ses prières, elle retourna dans son cabinet, où M. de Firmont la trouva, assise près de son poêle et ayant beaucoup de peine à se réchauffer.

— Mon Dieu! lui dit Louis XVI, que je suis heureux d'avoir conservé mes principes! Sans eux, où en serais-je maintenant? Mais, avec eux, que la mort doit me paraître douce! Oui, il existe en haut un Juge incorruptible, qui

saura bien me rendre la justice que les hommes me refusen ici-bas!

Le jour commençait à paraître et déjà on battait le rappe dans toutes les sections de Paris. Ce mouvement extraordi naire se faisait entendre très-distinctement dans la tour; l roi, après y avoir un instant prêté l'oreille, dit, sans s'émou voir :

— C'est probablement la garde nationale qu'on rassemble

Bientôt, des détachements de cavalerie entrèrent dans l cour du Temple, et l'on entendit clairement la voix des officiers et le pas des chevaux. Le roi écouta encore et dit, avec le même sang-froid :

— Il paraît qu'ils approchent.

Il avait promis à la reine, en la congédiant, qu'il la reverrait le lendemain, et, ne consultant que son cœur, i voulait lui tenir parole; mais son confesseur le supplia instamment de ne pas mettre cette infortunée princesse à une épreuve qu'elle n'aurait pas la force de soutenir. Il hésita un moment; puis, avec l'expression de la douleur la plus profonde :

— Vous avez raison, soupira-t-il, ce serait lui donner le coup de la mort! Il vaut mieux me priver de cette douce consolation et la laisser vivre d'espérance quelques moments de plus.

De sept heures jusqu'à huit on vint, sous différents prétextes, frapper souvent à la porte du cabinet où le roi s'était renfermé avec M. de Firmont. Sa Majesté alors se levait, sans émotion, allait à la porte et répondait tranquillement aux personnes qui venaient ainsi l'interrompre. L'une d'elles, peu satisfaite de la réponse du malheureux prince, lui dit d'un ton moqueur :

— Oh! oh! tout cela était bon quand vous étiez roi, mais vous ne l'êtes plus!

Louis XVI ne répliqua pas un mot, mais revenant à son confesseur il se contenta de lui dire, en haussant les épaules

— Voyez comme ces gens-là me traitent! Mais il faut savoir tout souffrir. Ils voient partout des poignards et du poison; ils craignent que je ne me tue; hélas! ils me connaissent bien mal! Me tuer serait une faiblesse; non, puisqu'il le faut, je saurai mourir!

Enfin, on frappa à la porte pour la dernière fois, c'était Santerre et sa troupe!... Le roi leur dit avec autorité :

— Je suis en affaire, attendez-moi là. Je serai à vous!

En achevant ces mots, il referma la porte et vint se jeter aux genoux de son confesseur.

— Tout est consommé, monsieur, lui dit-il, donnez-moi votre dernière bénédiction, et priez Dieu qu'il me soutienne jusqu'à la fin!

Il se releva bientôt, et, sortant de son cabinet, il s'avança vers la troupe, qui était au milieu de la chambre à coucher. Tous avaient leurs chapeaux sur la tête; le roi s'en aperçut et demanda aussitôt le sien. Tandis que Cléry, baigné de larmes, court le chercher :

— Y a-t-il parmi vous quelques membres de la commune? dit à haute voix Louis XVI. S'il s'en trouve un, je le charge de déposer cet écrit.

— Nous ne sommes pas venus pour prendre tes commissions, répondit brutalement Jacques Roux, mais pour te conduire à l'échafaud.

— Donnez toujours, ajouta un autre municipal; moi, je m'en charge.

Sa Majesté lui remit alors son testament; puis elle poursuivit en ces termes :

— Je recommande aussi à la commune Cléry, mon valet de chambre, des services duquel je n'ai qu'à me louer. On aura soin de lui donner ma montre et tous mes effets, tant ceux qui sont ici que ceux qui ont été déposés à la commune; je désire également qu'en récompense de l'attachement qu'il m'a témoigné, on le fasse passer au service de la reine, *de ma femme.*

Personne ne répondant :

— *Marchons!* leur dit le roi d'un ton ferme.

A ces mots, toute la troupe défila. Le roi traversa la première cour à pied. Il se retourna vers la tour, comme pour dire adieu à tout ce qu'il avait de plus cher en ce bas-monde, et, au mouvement qu'il fit, on voyait qu'il rappelait sa force et son courage. A l'entrée de la seconde cour se trouvait une voiture de place. Deux gendarmes se tenaient à la portière. A l'approche du roi, l'un d'eux y entra le premier et se plaça sur le devant. Sa Majesté monta ensuite et se plaça dans le fond avec son confesseur; l'autre gendarme y sauta le dernier et ferma la portière.

Le roi, se voyant ainsi resserré dans une voiture où il ne pouvait parler sans témoins, prit le parti du silence. M. de Firmont lui présenta son bréviaire; il l'accepta avec plaisir, se fit indiquer les psaumes qui convenaient le mieux à sa situation, et se mit à les réciter alternativement avec le saint prêtre que Dieu lui avait envoyé pour le consoler dans cet instant suprême. Les gendarmes n'osaient ouvrir la bouche; ils paraissaient surpris et confondus de la piété tranquille d'un monarque qu'ils n'avaient sans doute jamais vu d'aussi près.

La voiture roula lentement, durant près de deux heures, entre plusieurs rangs de citoyens armés de fusils et de piques; elle était en outre escortée d'un corps de troupes imposant et formé de tout ce qu'il y avait de plus corrompu dans Paris. Pour comble de précaution, on avait placé en avant des chevaux une multitude de tambours, afin d'étouffer par ce bruit les cris qui auraient pu se faire entendre en faveur du roi. Mais comment en aurait-on entendu? Personne ne paraissait ni aux portes ni aux fenêtres, et on ne voyait dans les rues que des gens armés qui, tout au moins par faiblesse, concouraient à un crime qu'ils détestaient peut-être dans leur cœur. Le triste et sinistre cortége parvint ainsi, dans le plus morne silence, à la place Louis XV, appelée déjà *place de la Révolution*, et s'arrêta au milieu d'un grand espace vide qu'on avait laissé autour de l'écha-

faud. Cet espace était bordé de canons; et au delà, tant que la vue pouvait s'étendre, l'on apercevait une foule immense sous les armes, qui se perdait dans un brouillard épais. Dès que le roi sentit que la voiture n'allait plus, il se retourna et dit à l'oreille de son confesseur :

— Nous voilà arrivés, si je ne me trompe.

Deux bourreaux vinrent aussitôt lui ouvrir la portière, mais le roi les arrêta, et appuyant la main sur le genou de l'abbé Edgeworth :

— *Messieurs*, leur dit-il, je vous recommande monsieur que voilà; ayez soin qu'après ma mort il ne lui soit fait aucune insulte ; je vous charge d'y veiller.

Ces deux hommes ne répondirent rien; le roi voulut reprendre d'un ton plus haut, mais l'un d'eux lui coupa la parole :

— Oui, oui, lui dit-il, nous en aurons soin, laissez-nous faire !

Sa Majesté descendit alors de voiture. Un troisième bourreau vint s'adjoindre aux deux autres. Ils entourèrent le roi et voulurent lui ôter ses habits; mais Louis XVI les repoussa avec fierté et se déshabilla lui-même. Il défit également son col, sa chemise, et s'arrangea de ses propres mains. Ensuite, il demanda des ciseaux pour se couper lui-même les cheveux; mais on les lui refusa, comme on l'avait déjà fait, le matin, à la tour du Temple. Sa Majesté alors se résigna, sans se plaindre, et courbant devant les valets de Sanson la tête sacrée qui avait porté durant dix-neuf ans le diadème de *soixante-six rois*, ses aïeux, elle livra à leurs doigts infâmes cette magnifique chevelure qui encadrait si noblement son auguste visage, et dont une seule boucle, au temps de sa splendeur, eût été estimée un trésor. La muse de la France put alors s'écrier :

> Que vois-je? ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
> Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux !!!...

Quand la chevelure royale eût été jetée en proie à la mul-

titude, Sanson et ses valets voulurent lier les mains du monarque qu'ils venaient de tondre.

— Que prétendez-vous? leur demanda Louis XVI en retirant ses mains avec vivacité.

— Vous lier, répondit Sanson.

— Me lier!... repartit le roi de France en poussant un cri d'indignation. Vous voulez me lier?... Non, non, je n'y consentirai jamais! Faites ce qui vous est commandé, mais vous ne me lierez pas... Renoncez à ce projet!

Et, en prononçant ces mots, l'arrière-petit-fils de Louis XIV lança sur ses bourreaux le regard foudroyant de la majesté suprême offensée. Ceux-ci restèrent immobiles un moment et comme écrasés sous ce dernier effort de l'autorité royale expirante. Mais bientôt ils se souvinrent que Louis XVI n'était plus pour eux que *le citoyen Louis Capet*, un ci-devant *tyran*, condamné à mort par la nation, et ils insistèrent pour s'emparer des mains du roi, qui s'y refusait toujours. Ils élevèrent même la voix et semblèrent vouloir appeler du secours pour le lier de vive force.

C'est ici l'instant le plus affreux de cette horrible matinée. Une minute de plus, et le meilleur des rois recevait, sous les yeux de ses sujets rebelles, un affront mille fois plus insupportable que la mort, par la violence qu'on paraissait vouloir y mettre. Il sembla la craindre lui-même, car, se tournant vers son confesseur, il le regarda fixement, comme pour lui demander conseil :

— Sire, lui dit M. de Firmont, dont les yeux étaient baignés de larmes, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un dernier trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense.

A ces mots, il jeta vers le ciel un regard où se peignait la douleur la plus poignante.

— Assurément, murmura-t-il, il ne faut rien moins que son exemple pour que je me soumette à un pareil affront.

Et, se retournant aussitôt vers les bourreaux :

— Faites ce que vous voudrez, leur dit-il, je boirai le calice jusqu'à la lie.

Les marches qui conduisaient à l'échafaud étaient extrêmement raides à monter. Le roi fut obligé de s'appuyer sur le bras de M. de Firmont, et à la peine qu'il se donnait, on aurait pu croire que son courage commençait à faiblir. Mais, parvenu à la dernière marche, il s'échappa des mains de son confesseur et traversa d'un pas ferme et rapide toute la largeur de l'échafaud. Là, d'un seul regard, il imposa silence à une vingtaine de tambours qui étaient placés vis-à-vis de lui, et, d'une voix si forte qu'on dut l'entendre au pont Tournant, il prononça distinctement ces paroles à jamais mémorables :

« — Français, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute. Je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France ! »

Il voulait continuer, mais un formidable roulement de tambours couvrit sa voix. D'ailleurs les bourreaux venaient de s'emparer de lui. Il se laissa conduire à la planche, où on l'attacha, et qui fut aussitôt placée horizontalement par un jeu de bascule. Son cou ayant été douloureusement pressé dans la lunette, il s'écria :

— Mon Dieu, recevez mon âme !

La corde fut soudain lâchée. Mais, comme si la machine homicide eût eu horreur du crime épouvantable auquel l'asservissait la perversité humaine, le couteau hésita dans sa descente et perdit tellement de sa force au moment de sa chute, que les trois bourreaux furent obligés de peser dessus, pour achever de séparer du tronc la tête du roy martyr !

L'un d'eux prit alors cette tête sanglante et la montra solennellement au peuple, en disant :

— Voilà la tête du tyran !

Hélas ! c'était celle du meilleur des hommes et du plus vertueux de tous les souverains de son siècle !

Ce jour-là était un lundi, et l'horloge des Tuileries marquait *dix heures vingt minutes* quand la tête de Louis XVI fut tranchée par le couteau de la guillotine.

Cependant M. de Firmont, qui était tombé à genoux en entendant le coup fatal, et qui était resté dans cette position jusqu'au moment où l'infâme valet du bourreau avait pris la tête du roi pour la montrer à la populace, craignant d'être inondé du sang de l'auguste victime, pensa qu'il était temps de s'éloigner de l'échafaud. Il se releva promptement; mais, jetant les yeux autour de lui et se voyant cerné par vingt ou trente mille hommes armés, il comprit que vouloir percer cette foule serait une extravagance. Pourtant, comme il fallait prendre ce parti, ou bien en restant paraître partager le délire d'une plèbe immonde qui léchait le sang du roi et s'en barbouillait la figure, il recommanda son âme à Dieu et se dirigea du côté où les rangs lui semblaient être le moins épais. Tous les regards étaient fixés sur lui; mais, à sa grande surprise, quand il eut gagné le premier rang, il ne trouva aucune résistance; le second s'ouvrit de même, et, lorsqu'il arriva au quatrième ou au cinquième, on ne fit plus à lui la moindre attention. On lui avait défendu de prendre les vêtements de son état, il ne portait qu'une mauvaise redingote, et il se trouva ainsi bientôt confondu dans cette foule immense, tout comme s'il eût été un simple spectateur de cette affreuse scène, qui sera à jamais le deuil et l'opprobre de la France.

Etonné de vivre encore et d'être libre, son premier soin fut d'aller en toute hâte chez M. de Malesherbes, pour qu le roi l'avait chargé d'un message important. Il trouva ce respectable et malheureux vieillard baigné dans ses larmes. Le récit qu'il lui fit en redoubla l'abondance. Mais oubliant ses propres malheurs et ne s'occupant que des dangers dont il croyait M. de Firmont menacé :

— Fuyez, lui dit-il, fuyez, mon cher monsieur, cette terre d'horreur et les tigres qui y sont déchaînés! Jamais non jamais ils ne vous pardonneront l'attachement que vous

avez montré au plus infortuné des rois, et le devoir que vous avez rempli aujourd'hui est un crime qu'ils voudront venger tôt ou tard. Moi-même, quoique je me sois moins exposé que vous à leur furie, j'ai le projet de me retirer sans plus tarder à ma terre; mais vous, mon cher monsieur, ce n'est pas seulement Paris, c'est la France entière qu'il faut quitter, car il n'y a pas un coin où vous puissiez être en sûreté.

Très-peu rassuré par ces paroles, l'abbé Edgeworth de Firmont revint promptement à son logis de la rue du Bac, afin de se reposer quelques instants et d'aviser aux meilleurs moyens de quitter Paris et la France dans le plus bref délai. Il comptait pour cela sur les conseils de M. de Quercy et sur le dévouement des Panvert. Malheureusement le marquis et l'ancien porte-manteau du roi étaient tous les deux, depuis bientôt quarante-huit heures, sous les verrous de la conciergerie!

Quand il fut de retour chez lui, il vit accourir madame Panvert avec un visage tout bouleversé.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, quel affreux malheur! Les brigands, les monstres, les tigres!... Et dire qu'il ne s'est trouvé là personne, personne pour le sauver! Rien n'a réussi, rien! Ils ont arrêté M. de Quercy et mon mari... Presque tous les autres conjurés de la maison du Temple sont également en prison...

— Comment, votre mari et M. de Quercy sont arrêtés? interrompit l'abbé Edgeworth d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, repartit Françoise, ils sont à la Conciergerie; mais je me résignerais encore à ce malheur privé du moins ils avaient pu sauver le roi au prix de leur liberté. Hélas! leurs efforts sont restés infructueux! En apprenant par Nicot la nouvelle de leur arrestation, je n'y voulais pas croire, et j'ai été ce matin à la Conciergerie, où on m'a montré leurs noms inscrits sur l'écrou. J'y ai même cherché le vôtre, car je craignais que cet homme d'hier n'eût menti en m'assurant que vous reviendriez. A qui se fier,

grand Dieu! dans un temps pareil à celui où nous vivons? La France est pleine de monstres, on en rencontre partout. J'ai un fils, monsieur, qui est le plus profond scélérat du monde! J'ai su qu'il se glorifiait d'avoir fait arrêter le roi à Varennes, et je ne serais pas surprise que ce fût lui qui eût dénoncé son père! Nicot le croit, et il en est bien capable... Ne trouvez-vous pas que je suis la plus malheureuse des mères?... Je m'occupe trop de moi dans un jour où toutes les larmes devraient appartenir à l'innocente victime qu'ils viennent d'immoler! Je ne sais aucuns détails sur cet exécrable forfait, en connaissez-vous quelques-uns? O ciel! votre redingote est couverte de sang! Seriez-vous blessé? Vous êtes pâle comme un mort.

— Du sang? balbutia M. de Firmont, vous voyez du sang?

— Oui, sur vos épaules, il y en a même sur vos cheveux...

— Soyez béni, mon Dieu! de m'avoir permis d'emporter une aussi précieuse relique!... Ce sang, madame, poursuivit le saint prêtre avec enthousiasme, ce sang n'est pas le mien c'est celui d'un martyr, c'est *le sang du roi!...* Je viens d'accompagner Louis XVI à l'échafaud, ils l'ont égorgé sous mes yeux!

En entendant ces mots madame Panvert faillit tomber la renverse; elle fut obligée de s'appuyer contre un meuble tant elle tremblait d'émotion. M. de Firmont la fit asseoir et, tandis qu'elle donnait un libre cours à ses larmes, il lui raconta sa nuit passée à la Tour du Temple et les derniers moments du roi-martyr.

Tout à coup, cette digne femme, oubliant tous ses chagrins personnels, retrouva sa présence et sa fermeté d'esprit.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, il faut absolument que vous quittiez Paris cette nuit même; demain, il serait peut-être trop tard. Nous allons vous procurer un autre déguisement; Nicot, tout simple qu'il paraît, vous aidera en cela merveilleusement, et il vous conduira jusqu'à un endroit

sûr, d'où vous pourrez ensuite passer facilement en Angleterre. Je puis, sans me gêner, mettre une certaine somme d'argent à votre disposition. Pour toute récompense je ne vous demande que la permission de baiser les gouttes du sang royal qui couvrent votre habit. Ah! que vous êtes heureux, dans votre malheur, d'avoir pu consoler et assister jusque sur l'échafaud cette grande et sainte victime de l'injustice et de la cruauté des hommes!

Et, ce disant, madame Panvert se mit en devoir de vénérer les taches de sang qui, à ses yeux, faisaient de la vieille redingote de M. de Firmont un vêtement d'une sainteté et d'une valeur inappréciables.

Il n'y avait pas de temps à perdre; aussi, devant le danger, madame Panvert fit-elle preuve d'une âme ferme, active et courageuse. D'ailleurs, l'abbé Edgeworth, effrayé de tout ce qu'il avait vu et entendu depuis la veille, avait hâte de fuir la capitale. Il se prêta donc à tout ce que voulut Françoise et se laissa docilement conduire par cette excellente et digne femme, dans la position critique et difficile que venait de lui faire son dévouement pour le roi. Nous devons avouer qu'il n'eut pas lieu de s'en repentir, et que, huit jours après l'horrible drame du 21 janvier 1793, M. de Firmont arrivait tranquillement à Londres, où les émigrés lui firent l'accueil le plus respectueux et le plus cordial.

Madame Panvert n'eut plus alors qu'à s'occuper de ses deux chers prisonniers de la Conciergerie. Elle les vit plusieurs fois et, à force de pas et de démarches, Guillotin finit par obtenir qu'ils ne seraient pas de suite mis en jugement. On eut même l'espérance de pouvoir les sauver dans un temps plus ou moins éloigné, car il n'existait pas de preuves positives et convaincantes de leur culpabilité, tous les papiers compromettants ayant été brûlés.

Cependant l'assassinat juridique de Louis XVI avait donné un nouveau coup de fouet à la Révolution; elle marchait plus rapidement que jamais, tombant d'excès en excès. Les victoires des Vendéens excitaient les fureurs de la Montagne,

et le meurtre de Marat acheva d'exaspérer les Jacobins. Après le procès de Charlotte Corday, la Convention s'occupa à promulguer des lois atroces, à prendre des mesures sauvages qui faisaient honte à l'humanité tout entière. Elle organisa des démonstrations patriotiques et des fêtes révolutionnaires où l'on rendait solennellement un culte sacrilége à la *nature* et à la *raison;* non pas encore cette vile prostituée qui, coiffée du bonnet rouge, devait bientôt s'asseoir réellement sur les autels du Dieu vivant et recevoir l'encens d'un peuple en délire, mais bien une statue colossale, dont les mamelles laissaient couler deux sources d'eau vive, emblème de l'inépuisable fécondité de la *nature*, mère de la *raison*, que le jacobinisme présentait d'abord avec sa fille aux adorations de la France.

Toutes ces démences légales n'empêchaient point les émeutes, la misère publique et la cherté du pain. La famine causa des manifestations populaires, et les faubourgs de la capitale, suivis des clubs, vinrent demander à la Convention l'organisation d'une armée révolutionnaire, dont le noyau serait dans Paris, et dont les différents corps seraient chargés de parcourir tous les départements. Ces mêmes corps devaient être accompagnés d'un tribunal redoutable et de l'instrument *qui tranche d'un seul coup les complots et les jours de leurs auteurs*. C'était la guillotine ambulante, c'était le régime de la terreur que demandait la populace parisienne. La Convention, toujours *juste* et *généreuse*, fit droit à cette requête légitime, car, après avoir applaudi le discours de Drouet sur la nécessité de se faire BRIGANDS pour le bonheur du peuple, elle décréta la création de l'armée demandée et poussa même la complaisance, sur la proposition du Comité de salut public, jusqu'à mettre LA TERREUR à l'ordre du jour. Ne voulant rien faire à demi, elle promulgua de suite cette abominable LOI DES SUSPECTS, qui régularisa dans toute la France le pillage et l'assassinat, et dont la conséquence fut l'odieuse violation du foyer domestique sous le nom de *visites domiciliaires*.

Aux termes de cet épouvantable décret étaient déclarés SUSPECTS, c'est-à-dire bons pour la guillotine :

1° Ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos ou par leurs écrits, s'étaient montrés partisans du despotisme ou du fédéralisme, ou ennemis de la liberté;

2° Ceux qui ne pourraient pas justifier de leurs moyens d'existence ou de l'acquit de leurs droits civiques;

3° Ceux à qui les municipalités auraient refusé des certificats de civisme;

4° Les fonctionnaires publics suspendus ou destitués, soit pour mauvaise gestion, soit à raison de leurs antécédents politiques;

5° Les ci-devant nobles, et avec eux les maris, femmes, pères, mères, fils ou filles, frères ou sœurs d'émigrés qui n'auraient pas constamment manifesté de leur attachement à la Révolution;

6° Ceux qui, après avoir émigré, étaient rentrés en France en usant du bénéfice des lois antérieures.

Telle était cette loi sanguinaire qui reconstituait la tyrannie sur sa plus large échelle dans cette France toujours orgueilleuse de sa liberté. Elle donnait à tous les comités de surveillance des divers arrondissements de la république, c'est-à dire à plus de *trente mille* proconsuls, le droit d'emprisonner des multitudes de citoyens; et le vague même des expressions présentait une latitude si effrayante, que personne dans toute la France ne pouvait se croire réellement en dehors des catégories des *suspects*. Dans la seule ville de Paris, indépendamment des autorités constituées, *quarante-huit* comités révolutionnaires jouissaient de cette puissance sans limites, et la plupart des villes et des bourgades du territoire français se voyaient soumises à cette vaste inquisition du régime de la terreur.

Le jour où la Convention rendit cet affreux décret, Guillotin revint chez lui plus pâle et plus abattu que de coutume.

— Il y a donc encore du nouveau? lui dit madame Pan-

vert en remarquant son air triste et morne. Qu'est-ce qu c'est? Voyons, parlez!

— Je parierais que vous avez commis encore quelque nouvelles lâchetés! s'écria Louise. D'ailleurs, vous ne faite que cela depuis le commencement de la Révolution.

— Hélas! je devine, soupira Victoire, ils ont mis la rein en jugement!

— Non, mon enfant, répondit Guillotin en se laissan tomber sur la première chaise venue, tu te trompes, il n s'agit pas encore du procès de la reine, et puis ce ne ser pas la Convention qui s'en occupera, car le tribunal révolutionnaire a réclamé le droit de la juger.

— Mais alors, pour l'amour du ciel, de quoi s'agit-il reprit vivement Françoise, qui commençait à s'impatienter.

— D'une loi monstrueuse, murmura sourdement le docteur, d'une loi inique et barbare qui nous met tous au pied de...

— De la guillotine, acheva madame Panvert d'une voix pleine d'amertume. Ma foi, vous avez fait un beau chef-d'œuvre, avouez-le, en inventant cette horrible machine, c'était bien nécessaire!

— C'était dans un but d'*humanité*.

— Voilà le grand mot lâché! Elle est jolie votre humanité! Oui, en effet, c'est par humanité qu'on s'est servi de votre instrument pour faire mourir tant d'honnêtes gens, tant de vertueux citoyens! C'est par humanité qu'ils ont guillotiné le roi, n'est-ce pas? Taisez-vous donc avec votre *humanité!* La France eût été mille fois plus heureuse si vous n'aviez pas été si *humain*.

— On peut abuser des meilleures choses, et je suis cruellement puni de voir servir au mal une découverte que j'avais faite en vue du bien... Tenez, voici la copie de la loi qu'on vient de voter; prenez et lisez, c'est tout simplement exécrable; on ne peut rien faire de pis!

Et il remit à sa belle-sœur le texte de la loi des suspects

que nous avons reproduit plus haut. Françoise en fit la lecture, puis, froissant le papier avec indignation :

— Ils sont perdus, s'écria-t-elle, nous ne pourrons jamais les sauver! Ah! législateurs infâmes, gredins de conventionnels, c'est vous tous que l'on devrait guillotiner pour le repos et le bien de l'humanité!

— Papa, pourquoi restez-vous donc avec des gens pareils? demanda Victoire avec des larmes dans la voix; je vous en prie, quittez-les, n'allez plus à ces séances du crime et restez avez nous.

— Victoire a raison, dit Louise, croyez-la, mon oncle, et ne retournez plus au milieu des monstres qui font de si horribles lois; vous verrez qu'ils finiront par se dévorer entre eux, les voilà déja qui menacent les Girondins. Après Brissot viendra le tour des cordeliers, et puis les jacobins s'entredéchireront à belles dents. Tôt ou tard Robespierre aura le dessus, et il régnera dans le sang jusqu'à ce que Dieu daigne, dans sa miséricorde, en délivrer la France.

— Tu fais des prophéties, comme ce pauvre M. Cazotte, observa Victoire; les siennes, hélas! étaient malheureusement trop vraies.

— Elles s'accomplissent, tous les jours, pour la honte de l'humanité! ajouta Guillotin. Mais je ne puis, en ce moment, mes chères enfants, donner ma démission. Il faut auparavant que j'essaie, encore une fois, d'arracher à la mort les deux nobles cœurs dont nous pleurons l'injuste captivité. Je verrai Robespierre en particulier. Jusqu'ici, il m'a vu d'assez bon œil; car je ne suis d'aucun club et je ne puis lui porter ombrage, malgré la sinistre popularité de mon nom.

— J'irai le trouver avec vous, s'il le faut, dit madame Panvert, et je lui rappellerai une promesse qu'il m'a faite, à Versailles, dans cette fatale nuit du 4 août 1789, qui a été le commencement de tous nos malheurs! En attendant, informez-vous tous les jours de ce qui se passe au tribunal révolutionnaire; voyez les listes de ceux qui y sont

cités et faites en sorte que nous puissions agir à temps

Tandis que les prisons de Paris se remplissaient de suspects, le procès de la reine, suivi de celui des girondins inaugurait dignement le *régime de la terreur*, dont le supplice de Louis XVI n'avait été que le prélude. Marie-Antoinette, selon la prédiction de Cazotte, alla à l'échafaud *dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos. Elle n'eut point de confesseur;* car le prêtre qui lui fut imposé n'était pas catholique, et *le dernier supplicié* qui, *par grâce*, avait pu jouir *de cette prérogative*, *la seule qui lui était restée*, avait été *le roi de France*. Mais, malgré l'ignoble toilette de l'échafaud dont il lui fallut subir la honte, avant de sortir de la Conciergerie; malgré l'humiliation de se voir dans la hideuse charrette, destinée aux criminels les plus vulgaires, la reine montra en allant au supplice la même majesté et le même courage que son auguste époux. Elle fut immolée sur le même autel, le 16 octobre 1793, à midi un quart, et son cercueil coûta *sept francs* à la nation!

Quelques jours après, les girondins, au nombre de vingt et un, montèrent à l'échafaud; puis ce fut le tour du duc d'Orléans qui, abjurant son titre de premier prince du sang, s'était fait appeler *Philippe Égalité*. Il mourut chargé des malédictions de toute la France, dont il était devenu l'opprobre. Parent dénaturé, juge inique et régicide, il avait toute sa vie conspiré contre l'autorité royale pour usurper le trône, but de sa convoitise et de celle de toute sa branche, depuis le régent jusqu'à nos jours; il avait calomnié indignement la reine dans une foule de pamphlets anonymes; enfin il s'était fait jacobin et avait effrontément voté la mort du roi. C'était donc justice qu'il reçût la peine du talion. Il fut exécuté le soir, à la lueur sinistre des torches, comme si les bourreaux eussent eu honte d'immoler au grand jour un tel scélérat!

Un autre coryphée du voltairianisme, la *citoyenne Roland*, suivit de près aux gémonies le duc, qui en avait été le plus ardent protecteur. Puis vint Bailly, l'ancien maire de

Paris; puis Barnave, puis madame du Barry; puis une foule d'autres victimes, prises dans toutes les classes de la société : nobles, prêtres, magistrats, onvriers, domestiques, tous étaient confondus dans les listes de proscription qui, chaque jour, encombraient le bureau de l'accusateur public. Parmi ces condamnés à mort, il s'en trouvait un grand nombre dont le seul crime était d'avoir : *tenu des propos incivi ques ; — accaparé chez eux une trop grande quantité de pain ; — écrit dans le sens royaliste ; — cherché à défendre le roi dans la journée du 20 juin ; — correspondu avec des fédéralistes ; — fait passer des secours aux émigrés ; — armé les citoyens les uns contre les autres, en opposant les fureurs du fanatisme à la majesté des lois, la volonté sanguinaire d'un prêtre, nommé* PAPE, *à la souveraineté du peuple*, etc., etc. L'un d'eux fut envoyé à l'échafaud pour avoir écrit : *Vive le roi !* sur une feuille d'assignat de quinze sous.

Depuis le supplice des Girondins, deux factions terribles disputaient le pouvoir à la Convention. C'était, d'un côté, la Commune de Paris, appuyée sur le club des Cordeliers, et, de l'autre, le Comité de Salut public, soutenu par le club des Jacobins. Hébert était l'âme de la première, et Robespierre l'idole de la seconde. Ces deux factions avaient défendu l'anarchie contre le modérantisme des Girondins, et aidé de toutes leurs violences la proscription du culte catholique en France. Néanmoins leurs chefs n'étaient pas entièrement d'accord sur le genre de religion qu'ils devaient donner au peuple ; car Hébert était *athée*, et Robespierre était *déiste*. L'un voulait le culte de la matière, et l'autre celui de l'Être suprême. De là l'origine de la haine du chef des Jacobins contre le chef des Cordeliers ; de là les fureurs de Robespierre contre l'impiété révoltante d'Hébert, dont la feuille ordurière, rédigée par lui sous le nom de *Père Duchesne*, avait excité la populace à toutes les saturnales sacrilèges qui avaient naguère souillé la cathédrale de Paris, convertie en *temple de la Raison*.

En effet, la Commune de Paris avait, par l'entremise de son procureur, Anaxagoras Chaumette, trouvé une *déesse* en chair et en os, qui devait remplacer le Dieu invisible des chrétiens et s'asseoir sur l'autel de Notre-Dame, pour recevoir les adorations de la Convention nationale, des clubs et de tout le peuple de la capitale. Cette déesse était une danseuse de l'Opéra et se nommait *Maillard*. La malheureuse ne s'était prêtée qu'à regret à ce rôle d'abominable profanation, et il avait fallu que Chaumette la menaçât de la traiter *en simple mortelle*, si elle ne consentait pas à être mise au rang des dieux. Vêtue d'une tunique blanche que recouvrait à demi un manteau bleu, la tête ceinte du bonnet rouge en guise d'auréole, et une pique à la main, l'idole vivante, assise sur un fauteuil tapissé de feuilles de chêne, avait été portée, dès le matin, à Notre-Dame par quatre hommes du peuple. Là, elle avait reçu l'encens des représentants de la nation française et celui des magistrats de Paris, D'impures courtisanes, couronnées de chêne, étaient venues embellir le cortége de *la déesse Raison*, et les voûtes de la vieille basilique avaient retenti de chants profanes, qui étaient bien loin de ressembler aux hymnes sacrées!

Le règne de la Raison, prédit par Cazotte, était donc arrivé; car on ferma toutes les églises, et il n'y eut plus en France *que des temples de la Raison*.

Mais tout cela n'amusait pas Robespierre, qui voulait à tout prix faire triompher le culte de son *Être suprême*. Il attaqua Hébert à la tribune des Jacobins et commença à pulvériser la déesse Raison sous les coups du sarcasme le plus mordant. Pour défendre son idole, la Commune de Paris rassembla autour d'elle la lie des faubourgs, qui exhalait une odeur de sang putréfié, et, s'adjoignant l'armée révolutionnaire avec les canonniers, elle se mit en état de résister au Comité de Salut public.

Robespierre appela à son aide Danton et Camille Desmoulins. Ce dernier écrasa Hébert, dans un nouveau journal qu'il intitula : *le Vieux Cordelier*. Ses attaques violentes et

hardies contre le système sanguinaire de la Commune et l'immoralité de ses chefs, excitèrent au plus haut point la colère du *Père Duchesne* et des Cordeliers. L'un d'eux, Carrier, l'affreux proconsul de Nantes, s'élança alors, comme chat-tigre, à la tribune et s'écria ;

— Les monstres ! ils voudraient briser les échafauds ! ! ! Mais, ne l'oublions jamais, ceux-là ne veulent point de guillotine qui se sentent dignes de la guillotine !

Pour faire pièce à Robespierre, Hébert demanda effrontément la mise en jugement et le supplice de *soixante et un* députés du côté droit, dont la Convention venait de suspendre les pouvoirs et qu'elle avait fait incarcérer comme suspects. Puis, afin de compléter la boucherie, il désigna à la vengeance populaire, comme *escrocs* ou *modérés*, Chabot, Fabre d'Eglantine, Danton, Camille Desmoulins et plusieurs autres jacobins.

Devant une pareille audace, le Comité de Salut public comprit qu'il était temps de dénoncer à la Convention nationale les fureurs extravagantes des Hébertistes. Sur le rapport de Saint-Just, le bras droit de Robespierre, l'Assemblée décréta l'arrestation immédiate des *athées*, des *anarchistes* et des *indulgents*. Le Comité de Salut public s'empressa alors de jeter dans les cachots de la Conciergerie, Hébert, Chaumette, Ronsin, Clootz, Momoro, Vincent et plusieurs autres cordeliers de la même trempe. Le tribunal révolutionnaire, présidé par Hermann, en condamna *soixante-neuf* à mort.

En se voyant arrêté, Hébert s'était écrié :

— La liberté est perdue !

— Non, avait répliqué Ronsin, la liberté ne peut se détruire maintenant ; le parti qui nous envoie à la mort y marchera à son tour, et le temps n'est pas loin.

Le lâche et infâme Hébert poussa un cri d'effroi à l'approche de la fatale charrette qui devait le conduire au supplice ; il y monta, écrasé sous le double poids de son opprobre et de sa peur. Tout le long de la route, les furies de la

guillotine insultèrent à son effrayante agonie, en vociférant les horribles plaisanteries qu'il avait tant de fois prodiguées aux malheureuses victimes du tribunal révolutionnaire :

— Il est boug..... en colère, aujourd'hui, le Père Duchesne, criaient-elles, car on ne va guillotiner que dix-neuf brigands!... Ah! le gueux! Il va enfin mettre le nez à la fenêtre comme les autres! Il va enfin, à son tour, éternuer dans le sac!...

Quand la justice nationale eut coupé la tête des hébertistes, Robespierre, qui s'était habilement servi de Danton et de Camille Desmoulins pour les perdre, trouva que la reconnaissance était un trop lourd fardeau imposé à son cœur vertueux et sensible; aussi se hâta-t-il de s'en débarrasser en pressant le Comité de Salut public de faire le procès des Dantonistes, comme rentrant dans la catégorie des *indulgents*. Sur la demande du grand chef des jacobins, Danton, Camille Desmoulins, La Croix, Phélipeaux, furent arrêtés et livrés au tribunal révolutionnaire, malgré les vives réclamations de plusieurs membres de la Convention. On leur adjoignit Bazire, Chabot, Hérault de Séchelles, le général Westermann et plusieurs autres. Comme les Girondins et les Hébertistes, ils furent condamnés à mort, sans pouvoir se faire entendre. En allant à l'échafaud, Danton s'écria :

— J'entraîne Robespierre!... Robespierre me suit!

Au pied de la guillotine, il voulut embrasser Hérault de Séchelles, mais le bourreau s'y opposa :

— Tu peux donc être plus cruel que la mort! s'écria le chef des septembriseurs. Va, tu n'empêcheras pas nos deux têtes de se baiser tout à l'heure dans le sac.

Camille Desmoulins, à la vue de la bascule affreuse sur laquelle on se disposait à l'attacher, ne put s'empêcher de gémir, en disant :

— Voilà donc le prix réservé au premier martyr de la Liberté!

L'insensé, il n'était que le martyr de l'anarchie.

Grâce au bourreau, qui l'avait débarrassé de ses ennemis,

Robespierre pouvait désormais régner seul. Il proposa à la Convention de nouvelles lois révolutionnaires qui furent adoptées à l'unanimité par ce hideux Sénat, rampant devant la peur. LA MORT FUT MISE A L'ORDRE DU JOUR. Pour mieux consolider le régime de la Terreur, Robespierre fit décréter que tous les prévenus de conspiration devaient, à l'avenir, être traduits, de tous les points de la République, devant le tribunal révolutionnaire de Paris. C'était concentrer dans la capitale les vengeances du dictateur. Il licencia l'armée révolutionnaire; supprima, à l'exception de celui des jacobins dont il était le maître absolu, tous les clubs, comme pouvant créer autant de foyers d'agitation et de révolte; abolit les ministères, qu'il remplaça par des commissions administratives placées sous la direction immédiate du Comité de Salut public; réduisit au silence de l'effroi la Commune décimée et vaincue; enfin, il assit sa dictature sur les ruines fumantes de tous les pouvoirs rivaux, qui s'étaient, jusqu'à ce jour, disputé le sceptre de la France.

Les hommes, les années, les mois, les jours changèrent de nom. On s'appela alors : *Brutus*, *Manlius*, *Scevola*, *Anacharsis*, MARAT, etc.; on disait *l'an III de la République*, pour dire 1794; *floréal* était le mois de mai; les semaines se nommaient *décades*, et les jours étaient désignés par les mots : *primidi*, *duodi*, *tridi*, etc. Les saints du calendrier étaient tous remplacés par des noms de vertus civiques, d'animaux et de légumes. C'est *vendémiaire* qui commençait l'année républicaine, et le premier *décadi* de ce mois était consacré par Robespierre à l'*Être suprême*, dont la fête, par un bizarre assemblage, se trouvait placée entre celle du *panais* et celle de la *pomme de terre*. Heureux temps de liberté où un garçon, né le tridi de vendémiaire, devait s'appeler *Potiron*, et où une fille, née le septidi de la même décade, devait recevoir l'harmonieux nom de *Citrouille!*

On avait bifé l'épithète de *saint* sur tous les angles des rues où elle était gravée; ainsi l'on disait : le faubourg *Germain*, la rue *Honoré*, la porte *Martin*, le boulevard *De-*

nis, etc. Au-dessus du portail des hôtels et sur tous les édifices publics on lisait ces mots, peints en caractères rouges : LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ, *ou* LA MORT. Sur les murailles, souillées de croquis impurs, étaient crayonnés des bonnets phrygiens, des guillotines, des équerres, des niveaux, des têtes coupées, le tout entremêlé de sentences patriotiques semblables à celles-ci : *Mort aux aristocrates et aux modérés! — Mort aux tyrans et à leurs complices!*

Paris surtout n'offrait plus que l'image de toutes les lâchetés réunies, de toutes les bassesses et de tous les crimes. A peine la nuit commençait-elle à couvrir de ses voiles les deux rives de la Seine, que les vociférations de la populace, s'éteignant dans l'ombre, faisaient place à un silence effrayant, à un calme sinistre, qui donnait à cette grande ville un aspect plus lugubre encore que celui qu'elle présentait durant le jour. Tout ce qu'elle renfermait de citoyens vertueux se cachait alors au fond de l'appartement le plus solitaire du logis. Le moindre coup de sonnette ou de marteau excitait des frémissements d'effroi; les enfants éplorés se pressaient contre leur père ou s'attachaient convulsivement au cou de leur mère, comme si le moment d'une éternelle séparation fût arrivé. La nuit, en effet, était le temps où les licteurs de Robespierre pénétraient furtivement dans les maisons des malheureuses victimes de ses vengeances pour les enlever plus sûrement et les traîner dans les cachots. Souvent ces infortunés, en proie ainsi aux affreuses tortures de l'épouvante, se trouvaient réduits à envier le sort de ceux que la guillotine avait moissonnés, tant la vue déchirante de leur famille, noyée dans les larmes, leur rendait amère une vie si pleine d'incertitude!

Si dans les convulsions d'une frayeur toujours renaissante ces familles suspectes méditaient les moyens de s'échapper de Paris, elles en voyaient les barrières fermées; car l'émigration était un crime de lèse-majesté nationale, et tous ceux qui tentaient de s'en rendre coupables étaient impitoyablement condamnés à mort. Demander un passe-port, même

pour l'intérieur de la France, c'était inscrire son nom et celui de tous les siens sur le fatal registre de la proscription. Paris ne laissait plus rien sortir, et ses portes n'étaient ouvertes qu'à ceux qui venaient se précipiter dans son gouffre dévorant. Le seul refuge offert alors aux Français, encore jeunes, était l'enrôlement volontaire sous les drapeaux de la République. Mais tous ne pouvaient pas s'enrôler, ni quitter l'endroit où l'orage révolutionnaire les avait surpris.

Glacés de terreur, ces malheureux habitants ne traversaient les places et les rues qu'en frémissant de se rencontrer et de se reconnaître. On s'efforçait de sourire et de fredonner des airs républicains en voyant passer la charrette du bourreau. On apprenait la *Carmagnole*, le *Ça-ira*, la *Marseillaise*, le *Chant du départ* aux enfants à peine sortis du berceau; un catéchisme révolutionnaire, approuvé par la Convention, était le complément de leur première éducation. Le divorce, autorisé par la loi civile, ajoutait encore un nouveau degré de monstruosité à l'immoralité publique. Aussi le désordre et le libertinage régnaient-ils dans toutes les familles où les idées religieuses n'avaient point trouvé un refuge secret!

Tel était, à peu de chose près, le triste état de la société française sous le régime de la Terreur. Il peut se résumer en trois mots : *Athéisme*, *anarchie* et *misère publique*. Quant à cette dernière, elle était devenue affreuse. Le commerce et l'agriculture n'avaient plus ni bras, ni intelligence à leur service pour répandre, comme par le passé, leurs richesses dont la source s'était tarie. Le cours forcé des assignats était loin de rasseoir la confiance publique. Nul ne se méprenait sur leur valeur fictive, et les paysans surtout s'obstinaient à ne point livrer leurs denrées en échange d'un chiffon de papier, que la prévision d'une banqueroute imminente couvrait de ridicule et frappait d'impuissance. Cette désappréciation redoublait l'ardeur de la Convention à confisquer les biens des suspects dont elle faisait tomber les têtes. C'est ce qui engageait Barrère, l'*Anacréon de la*

guillotine, à féliciter la patrie de savoir si bien *battre monnaie sur la place de la Révolution*. D'ailleurs, Cambon, directeur des finances de la République, avait dit avant lui :

— « Voulez-vous faire face à vos affaires? *Guillotinez!* — Voulez vous payer les dépenses immenses de vos quatorze armées? *Guillotinez!* — Voulez-vous payer les estropiés, les mutilés, tous ceux qui sont en droit de vous demander? *Guillotinez!* — Voulez-vous amortir les dettes incalculables que vous avez? *Guillotinez*, *guillotinez* et puis *guillotinez!!!...* »

VII

OU L'ON VOIT NICODÈME AILLEURS QUE DANS LA LUNE

Cependant, malgré la secrète protection qui les couvrait, Panvert et M. de Quercy ne pouvaient pas échapper plus longtemps à l'œil de lynx de Fouquier-Tinville ; car le pourvoyeur du bourreau avait besoin d'une trentaine de suspects par jour, pour suffire aux trois fournées quotidiennes qu'il avait réglées depuis le nouvel état de choses. Il y avait le convoi du matin, le convoi du midi et le convoi du soir; en tout trois charretées. Avec cela le *mouton* national pouvait hardiment frapper monnaie au profit de la République. On voit que Fouquier était un homme d'ordre et surtout d'expédition.

Compatriote de Robespierre, l'accusateur public était, comme lui, une âme basse et féroce qui avait tous les instincts carnassiers du tigre et de la hyène. De plus, il était gangrené jusque dans la moelle des os par les excès de la plus crapuleuse débauche. Il avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux petits, le visage plein et gravé, le regard tantôt fixe, tantôt oblique. Il était grand et avait la jambe forte. Durant les neuf mois qu'il dirigea le tribunal révolutionnaire, il signa plus de

seize mille condamnations capitales. Dès qu'il fut entré en fonction, il supprima toutes formes de justice. Il accusait les innocents par douzaines. Tous ceux dont il récitait les noms étaient coupables à ses yeux du même crime; tous avaient conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la République, aussi tous étaient-ils condamnés par la même formule. Les actes d'accusation étaient imprimés d'avance, et il suffisait d'y mettre les noms des accusés dans les blancs laissés exprès. Il arriva, plus d'une fois, dans ces jugements expéditifs de terribles *quiproquos*, qui excitèrent l'humeur joviale du monstre. Il avait proposé de saigner les accusés ou de leur donner des potions pour affaiblir le courage qui le choquait dans ses victimes. En un mot, ce fléau de l'humanité avait compris que sa mission était de tuer!

Un jour donc que Fouquier-Tinville revenait de chez Lecointre, où il avait somptueusement dîné avec tous les membres de l'affreux tribunal, l'idée d'entrer à la Conciergerie et d'en visiter l'écrou lui passa par la tête. Il s'était vanté, devant Lecointre, d'avoir fait gagner quatre millions à la République cette semaine-là; et il avait promis qu'il lui en ferait gagner le double la semaine suivante. Pour cela, il lui fallait *déculotter* encore un plus grand nombre de riches et par conséquent visiter les écrous de toutes les prisons.

Après avoir feuilleté celui de la Conciergerie et relevé quelques noms :

— Tiens, dit-il, qu'est-ce que ceci signifie? Voilà deux individus incarcérés, depuis le 20 janvier 1793, et on ne s'est pas encore occupé d'eux? Des conspirateurs, un ci-devant marquis, *émigré rentré,* et un ancien porte-manteau du roi, cela me va, c'est mon affaire! Ce Quercy doit avoir des terres. J'ai là mon premier million... Allons, qu'on dise à présent que je ne connais pas mon métier! Le Panvert ne rapportera pas grand'chose, mais c'est égal, mettons-le aussi sur la liste; il tiendra compagnie à l'autre.

Le lendemain, M. de Quercy et Panvert comparaissaient à la barre du redoutable tribunal. Avant d'être jugés, ils virent

expédier *quatre causes*, en moins de vingt minutes. C'étaient celles des quatre suspects qui les précédaient sur la liste. Comme le président Hermann et ses collègues ne siégeaient que pour la forme et que le jury était toujours composé de sans-culottes illettrés, grossiers et cruels, que l'on payait d'avance pour ne rendre que des verdicts de culpabilité, c'était l'accusateur public qui, en réalité, tenait seul le glaive de la justice nationale.

— Ouvrons le feu de file! dit l'ignoble et sinistre juge, qui remplaçait si monstrueusement la savante et intègre magistrature d'autrefois. Il y a de la besogne aujourd'hui, il faut aller rondement; huissier, dépêchons-nous! Appelez les accusés par numéro d'ordre; comme cela chacun viendra à son tour. Voici la liste, commencez.

— Jean Gamache, levez-vous! cria l'huissier.

Un homme d'environ soixante ans se leva en tremblant.

— Accusé, vos noms, prénoms, âge et profession? demanda Hermann, sans même regarder celui qu'il interrogeait ainsi machinalement et comme par habitude.

— Je me nomme Jean-François Gamache; j'ai soixante-deux ans...

— Il y a erreur, observa l'huissier; on a pris un détenu pour un autre. Le Gamache qui est sur la liste n'a que *trente ans* et il s'appelle *Jean-Louis* au lieu de *Jean-François*.

— Bah! bah! répliqua Fouquier, en éclatant de rire, *tous les gens* sont bons pour aller *à la noce*. Pourquoi ce Gamache-là n'irait-il pas aussi? L'un vaut l'autre... D'ailleurs, tout ce qui est en prison est suspect, et tout ce qui est suspect est par le fait même condamné à la peine de mort. La guillotine, mais c'est une vraie noce de Gamache!... Passons à un autre.

— Henri Jéhan, maître d'armes, continua l'huissier.

Une espèce de grand tambour-major se leva, en retroussant ses moustaches.

— Oh! pour celui-là, on peut le *raccourcir* sans lui faire

beaucoup de tort, dit Fouquier, car il sera encore assez grand. De quoi est-il convaincu?... Bon, j'y suis, c'est un *frère d'émigré*... A mort, mon garçon! Bien *touché*, n'est-ce pas? *Pare-moi cette botte-là.*

— Vil gueux! lâche assassin! s'écria le brave professeur d'escrime, tu m'insultes parce que je suis désarmé. Ah! si je tenais seulement mon épée, tu verrais comme je sais m'en servir et comme je lui ferais vite un fourreau de ton ventre, gredin que tu es!

— Gendarmes, emmenez ce condamné qui a l'audace d'insulter la majesté du tribunal! On ne peut tolérer de pareilles insolences. Vraiment, je finirai par faire saigner tous les accusés avant de les entendre, afin de les rendre plus respectueux!... Maintenant, au suivant.

— Morenil, ci-devant noble, cria l'huissier, approchez.

Hermann marmota sa question habituelle, mais le prévenu n'y répondit pas. Fouquier l'interrogea sans plus de succès.

— Tu vois bien, citoyen accusateur, observa un des membres du tribunal, que cet homme est paralysé de la langue.

— Ce n'est pas la langue qu'il me faut, repartit Fouquier, c'est la tête.

— En prenant la tête, tu auras la langue par dessus le marché, goguenarda son collègue.

— Ce qui vaut mieux encore que la tête, ce sont les biens, dit Fouquier, la république a besoin d'argent, il lui en faut... A mort! Vite, un autre!

— La citoyenne Mouchy, appela l'huissier. Celle-là est sourde comme un pot et vieille comme le monde, on n'en tirera pas une syllabe.

— En ce cas, laissons-la tranquille, ricana l'accusateur public, elle ne s'apercevra de rien. La ci-devant maréchale ira à la guillotine pour avoir conspiré *sourdement* contre l'unité et l'indivisibilité de la république; les menées *sourdes* sont les plus dangereuses, poursuivons.

— Quercy et Panvert, levez-vous.

— Je ne me lève pas devant des assassins et je ne daignerai même pas leur répondre, dit fièrement M. de Quercy, ce serait par trop me dégrader.

— Moi, je leur dirai la vérité, s'écria Panvert sans bouger de place, je ne crains point la mort, j'y suis tout préparé. Nous ne sommes pas ici dans l'auguste sanctuaire de la justice, nous sommes dans une caverne de brigands, dans une boucherie, au milieu des anthropophages! Eût-on jamais cru que la France fût humiliée au point d'avoir un Robespierre pour maître et un Fouquier-Tinville pour juge suprême? Quel déshonneur! Quelle honte aux yeux du monde entier!... Vils scélérats, tout le sang que vous répandez crie vengeance au ciel, et il retombera sur vos têtes maudites et sur celles de tous vos enfants!

— Gendarmes! gendarmes! hurla Fouquier tremblant de colère, faites sortir ces deux condamnés! Il n'est pas possible d'entendre plus longtemps de pareils blasphèmes dans le temple de la loi!... Oh! je serai forcé d'en arriver aux saignées puisqu'ils le veulent!

— Vous avez égorgé Louis XVI, vous avez assassiné la reine, vous avez immolé madame Élisabeth, vous êtes tous des monstres! s'écria Panvert avant de sortir de la salle, votre république ne durera pas, les Bourbons reviendront. Le roi est mort, *vive le roi! Vive le roi! Vivat rex in æternum!*

Les deux conspirateurs, mis ainsi hors des débats, furent immédiatement conduits dans cette partie du greffe où l'on dépose les condamnés en attendant l'arrivée du bourreau, qui leur fait subir là les redoutables apprêts du supplice. A peine y étaient-ils entrés que la femme du concierge accourut près d'eux et leur dit à voix basse :

— Ne perdez pas courage, j'ai fait prévenir, hier soir, le docteur, il a dû voir Robespierre, ce matin de bonne heure, et je ne doute point qu'il n'en obtienne un sursis. Ce Fouquier est une bête fauve et sa figure me déplaît souveraine-

ment. Qu'avait-il besoin de venir fouiller dans nos registres? Oui, oui, il y aura contre-ordre! Ma foi, ils ne manquent pourtant pas de monde à guillotiner, puisque toutes les prisons de Paris regorgent de suspects. Richard disait hier qu'il y avait en tout *sept mille huit cent quarante* personnes d'arrêtées; il me semble qu'il y a bien là de quoi choisir, et que deux têtes, de plus ou de moins, ne feront pas un grand tort à la république.

— Je ne tiens pas à la vie, soupira M. de Quercy; la scélératesse et la perversité des hommes m'en ont dégoûté. Somme toute, la mort est encore préférable à la triste existence que je traîne au fond des cachots, depuis dix-huit mois. La hache du bourreau peut bien trancher ma tête quand elle voudra, car j'espère que Dieu aura pitié de moi dans sa miséricorde; il est juste, mais il est bon!

— Pour moi, dit Panvert, je ne regrette que ma femme et ma fille, je serais heureux de pouvoir les embrasser une dernière fois; puissent-elles échapper aux bourreaux et voir renaître des jours meilleurs! Si je n'ai pas la consolation de les presser sur mon cœur avant de partir pour l'échafaud, je vous charge, citoyenne, de leur dire que j'ai pensé à elles jusqu'à la fin, et qu'en mourant j'ai pardonné au misérable enfant qui, depuis six ans, a fait la honte, le désespoir et le malheur de toute ma vie.

— Je ferai toutes vos commissions, repartit la citoyenne Richard, mais espérez encore, tout n'est pas perdu.

Tandis que Panvert et M. de Quercy attendaient tranquillement le bourreau, Guillotin et sa belle-sœur étaient reçus en audience privée par Robespierre. Le dictateur était, ce jour-là, d'une humeur charmante. Il avait, selon sa coutume, fait une toilette irréprochable; son col de chemise, sa cravate, son jabot et ses manchettes étaient d'une blancheur éblouissante; il portait un habit de camelot couleur vert-tendre avec de larges boutons d'acier, une culotte de nankin clair et des bas gris chiné parfaitement tendus; les boucles de ses souliers étaient de même métal que ses boutons. Un

œillet rouge, passé à sa boutonnière, rappelait le ruban des chevaliers de Saint-Louis; enfin, il était frisé, poudré et musqué, tout comme un ci-devant marquis.

— Sois le bien venu, citoyen Guillotin, dit-il au docteur, en lui offrant un siége ainsi qu'à madame Panvert, je suis heureux de te voir en bonne santé! Puis-je sans indiscrétion te demander quelle est cette aimable personne qui t'accompagne?

— C'est la citoyenne Panvert, ma belle-sœur, répondit Guillotin.

— Pour vous servir, citoyen Robespierre, ajouta Françoise, en adressant au dictateur le salut le plus gracieux que son angoisse pût lui permettre.

— Panvert! mais je connais ce nom-là; je vous ai vue quelque part, citoyenne, votre figure ne m'est pas inconnue. Il y a de ces beaux visages qu'il suffit d'avoir admiré une seule fois pour en garder le souvenir toute sa vie, et je vous prie de croire que le vôtre est du nombre, *madame*. Bah! puisque j'ai lâché ce mot de l'ancien régime, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de mettre de côté, pour un instant, le tutoiement républicain; d'ailleurs nous sommes en petit comité, et cette infraction aux usages modernes ne saurait tirer à conséquence. Où vous ai-je vue?

— A Versailles, citoyen, dans la nuit du 4 août 1789, répondit madame Panvert, que l'hypocrite galanterie de Robespierre rassurait un peu; vous m'avez reconduite de la salle des Menus à la porte de l'appartement que nous occupions sous les combles; vous m'avez même donné la rose que vous portiez à votre boutonnière.

— C'est très-vrai, je me souviens parfaitement de cela maintenant.

— Et vous m'avez dit que si jamais, un jour, vous parveniez au pouvoir et que j'eusse besoin de protection je n'aurais alors qu'à m'adresser à vous, et que, plus humain que tous ces nobles qui venaient de sacrifier leurs priviléges, vous feriez tout au monde pour me tirer d'embarras.

— Quelle excellente mémoire vous avez!

— Eh bien! citoyen, vous êtes aujourd'hui parvenu au pouvoir, vous gouvernez la France entière, le moindre mot sorti de votre bouche est un ordre, et moi, hélas! j'ai besoin de protection!

— De quoi s'agit-il, citoyenne?

— De me rendre mon mari et un ami de ma famille qui, depuis dix-huit mois, gémissent dans les cachots de la Conciergerie.

— Si le tribunal révolutionnaire les a laissés en prison aussi longtemps que cela, c'est qu'il ne les croit pas bien coupables, il sera alors facile de les faire mettre en liberté, j'en parlerai à Fouquier aujourd'hui même. Comment s'appelle l'ami?

— Quercy, c'est le parrain de mon fils, d'Émile Panvert...

— Aïe! aïe! fit Robespierre. Voici un nom qui gâte tout.

— Vous savez qu'il partageait vos idées patriotiques.

— Quercy? jamais! C'est un aristocrate enragé; un émigré rentré clandestinement en France pour essayer de délivrer Louis Capet!

— Je parlais d'Émile, de mon fils.

— Ah! oui, celui-là, c'est autre chose. Je le connais parfaitement, et je vous félicite, citoyenne, de l'avoir élevé dans d'aussi bons principes. Je l'aime, je l'apprécie à son juste mérite, et je vous promets qu'il fera facilement son chemin. Du reste, il est déjà en très-bonne voie, et, malgré sa jeunesse, il a rendu de grands services à la nation.

— Eh bien! sauvez donc au moins son père! s'écria Françoise, qui se prit à fondre en larmes.

— Calmez-vous, citoyenne, calmez-vous! Je ferai en sorte qu'il soit remis en liberté, dès ce soir. Il faut que je voie Fouquier auparavant.

— N'êtes-vous pas plus puissant que lui? reprit madame Panvert avec une grande animation dans la voix. Fouquier

n'est-il pas l'esclave de Robespierre? Ne sera-t-il pas heureux de pouvoir lui être agréable en quelque chose? Donnez-lui un ordre par écrit, signez-le...

— Les écrits restent, citoyenne, tandis que les paroles s'envolent.

— Tu n'as pas besoin d'écrire, dit alors Guillotin, qui avait cru devoir se tenir sur la réserve pour donner plus de poids au seul avis qu'il osait hasarder; parle, et parle en maître! Mande auprès de toi Fouquier, et ordonne. Si tu le consultes, tu perds à ses yeux tout le prestige de ta puissance dictatoriale; car enfin, tu ne peux pas le nier, Robespierre, par ton habileté et ton génie tu es devenu le premier citoyen de la république.

— Il y a pourtant un autre citoyen qui est encore plus grand et plus célèbre que moi, répliqua le chef des jacobins d'un ton faussement modeste, et celui-là ne s'en doute pas.

— Quel est cet aigle, ce Caton, ce Brutus ou ce César?

— C'est toi, Guillotin, toi-même!

— Ne plaisante pas de la sorte un homme qui vient te supplier.

— Je parle ici très-sérieusement, puisque sans toi je serais encore l'humble et obscur député d'Arras. En effet, n'est-ce pas toi qui m'as fourni l'arme terrible avec laquelle je me suis débarrassé de tous mes ennemis? N'est-ce pas ta machine de guerre qui m'a fait remporter la victoire dans tous les combats qu'il m'a fallu livrer aux traîtres et aux anarchistes? N'est-ce pas par la guillotine que je suis parvenu où je suis, et n'est-elle pas encore le marchepied de ma puissance?... Ah! oui, Guillotin, je serais bien ingrat si je méconnaissais l'immense service que m'a rendu ton génie, si j'oubliais la reconnaissance que je te dois pour un si grand bienfait!

— Je n'ai eu en vue que le bien de l'humanité, murmura le pauvre docteur, médiocrement flatté des compliments du dictateur jacobin, dont l'insatiable cruauté épouvantait la France entière.

— Eh ! crois-tu que j'aie un autre but, moi, en me servant de ta machine ? Non, bien sûr ; car je ne veux que le bonheur de la république, et, par conséquent, celui de l'humanité ! Pour que la nation soit heureuse et que tout marche bien, je ne demande plus à la guillotine que de m'abattre *trois cent mille têtes*, cela suffira, avec les fusillades de Lyon et les noyades de Nantes, pour régénérer complétement le peuple français.

A cette horrible confidence, faite avec le sourire sur les lèvres, Guillotin et madame Panvert furent saisis de terreur. Ils restèrent muets et cloués immobiles sur leur chaise. Robespierre, feignant de prendre pour de l'admiration ce silence de la stupeur, poursuivit froidement le développement de son projet de régénération sociale.

— J'ai demandé, hier, au Comité de Salut public, la permanence de l'échafaud. On a discuté sur l'utilité d'un égout solidement voûté, qui conduirait directement le sang des victimes à la Seine. Fouquier, que le Comité avait appelé, a même proposé comme étant plus solide et beaucoup plus économique la construction d'un superbe échafaud en pierres de taille, et une guillotine toute en fer, avec un immense couteau qui pût abattre *quinze têtes* à la fois ; car, malgré la guillotine supplémentaire de la barrière ci-devant dite *du Trône*, il prétend qu'il ne pourra, sans cela, suffire à donner les *cent cinquante têtes* par jour que lui demande la justice nationale. Je trouve que l'idée de Fouquier a du bon. Qu'en penses-tu, Guillotin ?

— Je n'ai jamais étudié la question des *abattoirs*, répondit le docteur avec indignation. Ce que j'ai fait n'avait l'autre but que de remplacer la cruauté des tortures par un genre de mort rapide et plus humain. Je ne suis pas boucher, moi. Consulte Legendre.

— Nous ferons mieux que cela, poursuivit Robespierre, sans avoir l'air de remarquer l'indignation de Guillotin ; nous chargerons le docteur Louis et le mécanicien Schmidt d'examiner la chose et de nous présenter un plan convenable, car il faut aller vite en besogne, le temps presse !

— Louis et Schmidt sont des ignorants, s'écria Guillotin légèrement piqué par l'aiguillon de la jalousie du métier; ils se sont fait sottement mes rivaux, tant pis pour eux! Mais, toute idée d'humanité mise à part et seulement sous le point de vue de l'art mécanique, je te préviens qu'ils ne feront que des bêtises, une monstruosité sans nom!

— Alors, veux-tu t'en charger?

— Dieu me garde d'une pareille folie! On a déjà trop abusé de ma première invention pour que je songe jamais à en faire une seconde!

— Tu as tort; cette dernière te serait très-lucrative. On te donnerait un gros bénéfice dans une tannerie de peaux humaines que nous comptons établir à Meudon. Les corps des suppliciés seraient proprement écorchés dans le cimetière de Clamart, et les peaux seraient décemment portées à la fabrique où on leur donnerait toutes les façons voulues pour en faire une excellente marchandise. C'est très-souple et très-doux la peau humaine. Nous avons déjà essayé d'en tanner quelques-unes, et cela a parfaitement réussi. Tiens, j'ai là une paire de gants et une culotte faite avec la peau d'un noble, je ne sais plus lequel; je les ai mises, une fois ou deux, et je t'assure qu'on est très-bien logé dans la peau d'un aristocrate!

Madame Panvert ne put en entendre davantage. Elle jeta un cri perçant et s'évanouit. Guillotin et Robespierre s'empressèrent autour d'elle, et avec de l'eau fraîche et des sels ils l'eurent bientôt fait revenir de cette syncope nerveuse.

— Vraiment, les femmes sont trop sensibles, disait l'aimable dictateur. Elles ont un tel empire sur mon cœur, que je finis toujours par vouloir ce qu'elles veulent. Voyons, *madame* Panvert, le tigre va s'adoucir; je vais me faire tendre comme un agneau pour vous être agréable. Eh bien! (une fois n'est pas coutume) je vais arracher votre Quercy des mains de Fouquier. Là, êtes-vous contente?... Néanmoins, j'y mettrai une condition, une seule : c'est que, dans les vingt-quatre heures, il évacuera le territoire de la Répu-

blique et qu'il ne cherchera jamais à y rentrer. Me le promettez-vous?

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, dit Françoise, qui passa subitement de la terreur à la joie; pourvu qu'il échappe à la mort, c'est tout ce que je désire. Ah! merci, merci mille fois, citoyen!

— Je dois te dire, observa Guillotin qui, soupçonnant un piége dans cette incroyable et soudaine générosité du tyran, était loin de partager la reconnaissance de sa belle-sœur, je dois te dire franchement que si tu veux réellement les sauver, il faut te dépêcher d'agir; car je sais que l'accusateur public a relevé hier leurs noms sur l'écrou de la Conciergerie, et qu'il ne tardera pas à les faire comparaître à son tribunal.

— Que ne me disais-tu cela plus tôt? répondit Robespierre, en tirant sa montre. Il est onze heures, nous avons encore le temps. La fournée du matin se prépare toujours la veille, et souvent même celle de midi. En tout cas, je vais te donner un ordre de surseoir soit au jugement, soit à l'exécution. Vous le porterez de suite.

Le dictateur alors se mit à son bureau, prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encre et écrivit ces mots :

« Je prie le citoyen accusateur public près le tribunal révolutionnaire de hâter la mise en jugement et l'exécution de l'émigré Quercy et du traître Panvert.

« Ce 16 messidor l'an III de la République.

« Robespierre. »

Il plia ensuite soigneusement ce billet, le cacheta avec de la cire rouge sur laquelle il mit l'empreinte des armes jacobines se composant d'un bonnet phrygien sur la pointe d'une pique, écrivit dessus l'adresse, et le remettant à madame Panvert avec un sourire qu'il essaya de rendre des plus gracieux et des plus aimables :

— Prenez, trop sensible citoyenne, lui dit-il, prenez ce merveilleux talisman qui aura la vertu de vous rendre la paix et le bonheur dont vous êtes digne. Je fais là pour vous tout ce que je suis capable de faire. A présent partez vite, courez! Surtout point de remercîments!

Là-dessus, leur tournant le dos, Robespierre passa dans une pièce voisine où d'autres solliciteurs l'attendaient.

Quand ils furent remontés dans la voiture de place qui les avait amenés et qui était restée à la porte du dictateur :

— Ma sœur, dit Guillotin, le service que nous rend en ce moment Robespierre ne vient pas de l'élan d'un cœur généreux. Cet homme est un profond scélérat qui cache une âme atroce sous des dehors charmants; s'il nous a fait patte de velours, c'est pour mieux nous faire sentir ses griffes... Je vous dirai franchement que ces affreuses confidences me font peur... Nous sommes sur le bord d'un abîme!

— Sauvons d'abord nos deux prisonniers, répondit François, et, dès cette nuit même, nous fuirons tous en Angleterre.

Le vieux Sanson n'avait pas voulu revoir l'échafaud, depuis le jour de la mort de Louis XVI, et il avait remis entièrement à son fils le soin de veiller à l'exécution des hautes œuvres de la justice révolutionnaire. Ce fils, que nous connaissons déjà sous le nom de chevalier de Longval, avait pu, grâce à ce pseudonyme et aux écus de son père, se glisser dans certaines classes de la société dont l'infamie légale des fonctions de ses aïeux et de sa propre naissance l'excluait à tout jamais. Plus les barrières qui s'élevaient entre lui et le monde étaient infranchissables et plus il prenait un amer plaisir à les surmonter. Son éducation s'était efforcée de copier celle des gentilshommes; il avait de l'audace; il aimait les plaisirs; il était jeune, riche même; il masqua donc son individualité de paria, et, tout fils de bourreau qu'il était, il entra clandestinement dans cette société qui le bannissait sans que personne se doutât qu'il fût une marchandise de

contrebande; car le pavillon nobiliaire qu'il avait adroitement arboré le mettait à l'abri de tout soupçon.

Plus d'une fois, l'abjection forcée et cruelle de sa race entière l'avait désespéré jusqu'aux larmes; il avait eu souvent l'idée d'aller cacher dans les solitudes de l'Amérique une honte qui, à proprement parler, n'était pas la sienne; mais la chaîne de l'ignominie le retenait malgré lui à l'échafaud; il ne pouvait pas la briser. Une loi injuste autant qu'implacable le forçait à hériter de la hache de ses pères. Il était né pour tuer les hommes au nom de la justice humaine; il était *bourreau* par droit de naissance!

Tant qu'il put résister, il résista; mais dès que son père lui eut transmis le cordon de la guillotine, il accepta franchement les sanglantes fonctions de son terrible métier; et, à l'exception de la reine et de madame Elisabeth, auxquelles il ne voulut pas toucher et dont il laissa l'exécution à ses oncles et à ses valets, toutes les autres têtes lui passèrent par les mains. Sans être cruel, la vue du sang l'enivrait, et il faisait jouer sa machine rouge avec une âcre volupté. En horreur à tous les hommes, il les tuait sans haine et sans regret. La vie pour lui n'était plus qu'un épouvantable cauchemar; et, comme tous les êtres passifs, il n'avait plus ni désir ni volonté!

Lorsqu'il entra dans le greffe avec ses aides pour faire la toilette des condamnés, Quercy et Panvert le reconnurent.

— N'est-ce pas là le chevalier de Longval? demanda le mari de Françoise au marquis.

— Oui et non, répondit Quercy. Il a pris ce nom-là autrefois, mais en réalité ce n'était que le fils du bourreau. Vous voyez bien qu'aujourd'hui il a remplacé son père et que nous allons tous passer entre ses mains.

— Ah! quelle horreur! s'écria Panvert. Et dire que j'ai reçu cet homme-là à ma table, que je l'ai fait dîner avec vous à Versailles!... Je ne m'étonne plus si Émile l'aimait tant... Ils étaient bien dignes l'un de l'autre!

— Au moins Sanson cherchait à s'élever, observa le marquis, à sortir de la fange natale, tandis que l'autre, au contraire, ne cherchait qu'à se rabaisser jusqu'au niveau des plus vils scélérats...

— Ohé! vite un autre! Dépêchons-nous, citoyens; nous sommes en retard aujourd'hui! cria le bourreau. Voyons, un peu de bonne volonté. Prêtez-vous de meilleure grâce aux nécessités de la circonstance. Plus tôt vous en serez débarrassés, mieux ça vaudra... Allons, toi, l'ami, donne l'exemple du courage; assieds-toi là, que je te *bichonne* un peu la nuque. Ce sera l'affaire de trois coups de ciseaux : *deux pour les ailes, un pour la queue*, tout comme dans la chanson.

Et se mettant à fredonner l'air de *Cadet Roussel*, il saisit le bras du ci-devant marquis de Quercy, qu'il fit asseoir sur un des escabeaux destinés aux patients pour le supplice de la toilette.

— Monsieur le chevalier de Longval ne dérogera pas en rasant les cheveux d'un marquis, dit alors Quercy d'un ton légèrement moqueur.

— Tu as connu le chevalier de Longval? demanda vivement Sanson, qui n'eut plus envie de chanter.

— Oui, dans le temps, à Versailles, chez les Panvert. A propos, qu'est devenu le fils?... Tu sais, gentil bourreau, que le père est là, avec moi, et que tu vas avoir également l'honneur de le tondre!

Sanson, ramené brusquement à des souvenirs qu'il croyait à jamais effacés, se mit à tailler à tort et à travers dans la chevelure et la chemise du marquis. Sa main tremblait pour la première fois depuis qu'il remplissait les sinistres fonctions d'exécuteur des hautes œuvres.

— Oui, je me rappelle ce temps-là, murmura-t-il. Un soir, le docteur Guillotin nous a raconté la prophétie de Cazotte, elle m'a bien effrayé; je n'y voulais pas croire, et pourtant elle s'est réalisée de point en point... Mais je n'ai touché ni au roi, ni à la reine, ni à madame Élisabeth... Que

voulez-vous? Ce n'est pas moi qui choisis les victimes; je suis forcé de prendre ce que l'on m'envoie... Bons ou mauvais, peu m'importent les gens... J'obéis à la loi et je ne la fais pas. C'est le tribunal qui tue, moi je ne suis que la machine dont il se sert. Tout ce sang-là ne retombe pas sur moi, mais bien sur ceux qui m'ordonnent de le verser... Quant au fils Panvert, je ne l'ai pas revu; pourtant je sais qu'il se plonge dans tous les excès de la Révolution; cela me donne l'espoir de le revoir bientôt, car tous les partis viennent aboutir à ma bascule... Excusez-moi donc d'être obligé d'en agir de la sorte envers vous. La mort délivre de tant de misères qu'elle est maintenant devenue un bienfait!

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut bien en arriver-là! dit froidement Quercy. Seulement, *age quod agis*, fais bien ta besogne!

Panvert avait été apprêté par un valet du bourreau. Quand toutes les toilettes furent terminées, on lia les mains des condamnés et on fit l'appel nominal avant de les faire sortir du greffe. Ce jour-là, Fouquier, admonesté la veille par le Comité de Salut public, avait doublé le nombre de ses sentences capitales; au lieu d'une charrette par fournée, il y en avait deux. Il vint lui-même présider au départ.

— Allons, Sanson, s'écria-t-il, finissons-en! Tu ne seras jamais à midi précis sur la place de la Révolution, et les tricoteuses de la guillotine vont maugréer après toi! C'est une puissance qu'il faut bien prendre garde de mécontenter!... J'ais toujours partir la première charrette, puisqu'elle est pleine!... Bon, c'est cela! Maintenant au tour de la seconde.

Celle-ci se mettait déjà en route, lorsque Guillotin et Françoise entrèrent dans la cour de la Conciergerie, qui était remplie de curieux et surtout de gens en guenilles soudoyés par le tribunal révolutionnaire pour injurier les condamnés, en escortant les charrettes du bourreau jusqu'au pied de la guillotine. Madame Panvert éprouva comme une espèce de vertige, en reconnaissant son mari et le marquis au milieu des patients :

— Grâce! grâce! Arrêtez, bourreaux! cria-t-elle, en agitant en l'air la lettre du dictateur. Robespierre leur fait grâce de la vie, il les rend à la liberté! Arrêtez!... Voici l'ordre de surseoir et au jugement et à l'exécution!... Ils sont libres! Ils sont libres!...

— Vive le grand et généreux Robespierre! hurlèrent les sans-culottes.

Sanson, stupéfait d'un semblable contre-ordre, fit arrêter la charrette. Madame Panvert, l'apercevant, lui dit :

— Quoi! chevalier, et vous aussi, tout patriote que vous êtes, ils vous envoient à la mort! Quelle abomination!

— Taisez-vous, lui répondit Sanson, je suis le bourreau!

— Dieu du ciel! repartit Françoise, tout le monde est donc fou par le temps qui court?... Panvert, tu es libre, et *vous*, non, et *toi* aussi Quercy... Descendez vite; ne restez pas une seconde de plus dans cette horrible charrette.

Et elle s'efforçait de saisir les rebords du lourd véhicule, pour grimper dedans et en faire sortir plus vite ceux qu'elle venait délivrer.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette comédie-là? vociféra Fouquier en intervenant brusquement dans le débat. Qu vous a donné l'ordre d'arrêter la marche de la justice nationale?

— Robespierre lui-même, répondit sèchement Guillotin Voici la lettre qu'il t'envoie : prends et lis.

Fouquier, furieux de se voir donner publiquement un maître dans la personne de Robespierre, arracha brutalement des mains de madame Panvert la lettre qu'elle lui présentait, en brisa le cachet avec un mouvement fébrile et s mit à la parcourir d'un œil étincelant de colère.

— Vous appelez cela un contre-ordre! dit-il du ton d l'ironie la plus amère. Eh bien! vous êtes de fameux nigaud de vous être ainsi laissé jouer! Tiens, lis toi-même, illustr Guillotin.

Le docteur resta confondu devant une pareille perfidie

Françoise ne voulait pas en croire ses yeux; elle prétendait que Robespierre s'était trompé, et elle suppliait l'accusateur public de remettre au soir l'exécution des deux innocents dont le grand chef des jacobins avait promis la grâce. Pour toute réponse, Fouquier la repoussa rudement et fit partir de suite la charrette des condamnés, en adressant, sous forme de jurons, de vifs reproches à Sanson, pour avoir osé en arrêter la marche. Panvert, de son côté, voyant tout espoir perdu, s'écria :

— Console-toi, Françoise, nous nous reverrons bientôt au ciel, car je meurs innocent. Méprise tous ces gredins-là... *Vive le roi* !

Et tous les malheureux, qui allaient au supplice avec lui, répétèrent :

— *Vive le roi* ! *Vive le roi* !

L'élan fut si vif, si spontané, si sympathique, que, au grand dépit de Fouquier, les sans-culottes eux-mêmes, mâles et femelles, croyant crier : *Vive Robespierre* ! crièrent aussi : *Vive le roi* !

Madame Panvert voulait suivre la charrette jusque sur la place de la Révolution; mais Guillotin s'y opposa et se hâta de la ramener chez elle, où, plus morte que vive, elle se laissa tomber entre les bras de Louise et de Victoire éplorées. Hélas! ces deux aimables jeunes filles n'eurent même pas le temps de consoler la malheureuse Françoise en mêlant leurs larmes avec les siennes; car, avant la fin du jour, on vint, au nom du Comité de Salut public, arrêter Guillotin et la citoyenne Panvert, qui furent tous les deux conduits, comme *suspects*, au palais du Luxembourg, converti en prison.

Cette odieuse arrestation, qui fut faite en présence de Nicot, produisit un effet étrange sur son esprit simple et naïf, ou pour mieux dire, sur son cœur honnête et dévoué. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas compris grand'chose aux saturnales et aux boucheries de la République; il la détestait par instinct. D'ailleurs, ses maîtres ne l'aimant pas, lui ne pouvait pas

l'aimer. Mais cette haine inoffensive devint tout à coup active, hardie, implacable. Elle secoua tout son être, réveilla son âme assoupie, ouvrit son esprit et lui donna assez d'intelligence pour chercher et trouver les moyens de venger sur Émile tous les malheurs qu'il avait attirés sur sa famille.

Resté seul avec deux jeunes filles en larmes, Nicot sentit qu'il devait être leur gardien, leur défenseur, leur vengeur ; que, pour cela, il lui fallait donner un autre cours à ses idées, jusqu'alors décousues, éparses, vagabondes, et les rappeler à lui, afin de les concentrer toutes sur un même objet, la vengeance !

— Ne pleurez pas, mesdemoiselles, leur dit-il, car tout cela changera bientôt. Je punirai celui qui est cause de tout cela, attendu que je le connais bien... Vous croyez que c'est Robespierre? Eh bien! non, ce n'est pas lui, du tout. C'est un autre... Ah! je lui montrerai que *Nicodème n'est pas toujours dans la lune;* je lui ferai voir que j'ai compris toute la scélératesse de ses crimes! Je ne m'occupe pas du mal qu'il a fait au roi, cela ne me regarde pas... Mais, ce qui me regarde, c'est l'emprisonnement, c'est la mort de mon bon maître, auquel on vient de couper la tête en compagnie de ce pauvre marquis... c'est l'arrestation de madame Panvert et de M. Guillotin... c'est votre chagrin, votre abandon, votre tristesse; ce sont vos larmes... Je n'aime pas vous voir pleurer, moi, ça me fait de la peine, ça me fend le cœur!... Aussi, il me les paiera, toutes ces larmes-là!... Je lui montrerai bien que je ne suis pas aussi bête qu'il le croit, et je lui ferai passer un terrible quart d'heure, allez!... Vous faire pleurer de la sorte!... Oh! le monstre!

— Calme-toi, Nicot, lui dit Louise, en essayant de sourire à travers ses larmes, la vengeance n'appartient point aux hommes; il faut, au contraire, pardonner à ses ennemis. N'est-ce pas, Victoire?

— Oui, répondit la douce fille de Guillotin, il faut même les aimer!

— Tu le vois, mon ami, il faut les aimer. Ainsi, reste donc tranquille et ne va point faire quelque folie qui pourrait amener ton incarcération et compromettre notre sûreté.

— Je ne ferai point de folie; je serai prudent; je n'irai pas de l'avant, comme une corneille qui abat des noix; mais, j'ai mon idée, et l'on me verra à l'œuvre. Je ne vous dis que cela !

Quelques jours après, Nicot, qui avait jugé convenable de prendre le beau surnom de *Caracalla*, comme étant l'un des plus ronflants que la *jacobinerie* eût jamais entendus, se coiffa du bonnet rouge, se débrailla à la façon des sans-culottes, et, singeant admirablement toutes les bonnes manières de ces gens-là, se rendit à sa section, d'où il rapporta triomphalement trois nouvelles cartes de civisme et une permission de visiter le citoyen Guillotin et la citoyenne Panvert, détenus au Luxembourg. Louise et Victoire firent alors une toilette républicaine, attachèrent à leur coiffure le nœud tricolore, et, munies de leurs cartes et de leur permission, prirent avec Caracalla le chemin du Luxembourg, qu'ils atteignirent sans encombre.

De toutes les maisons d'arrêt créées par la Révolution, celle du Luxembourg était la plus aérée et la moins affreuse. Il y avait là un concierge humain, qui adoucissait autant que possible le sort des prisonniers confiés à sa garde. Il les casait selon leur caractère, leur âge, leur profession, leur pays, tâchant de procurer à chacun une société agréable. En général, la noblesse faisait bande à part; elle se familiarisait peu avec les citoyens des sections de Paris. Les rues de l'Université, de Saint-Dominique, de Grenelle et de Varenne, qui étaient en masse au Luxembourg, conservaient l'étiquette la plus rigoureuse; on se traitait de *M. le prince*, *M. le duc*, *M. le marquis*, *M. le comte;* on faisait salon avec gravité, et on disputait méthodiquement sur le pas et les visites. Les républicains riaient de ces puérilités, qui occupaient sérieusement des hommes mis chaque jour en

face de la mort; mais aucun d'eux n'ajoutait l'insulte aux maux de leur commune détention.

Guillotin, sous ce rapport, fut moins heureux que les nobles, qui ne dérogeaient pas, même en prison; car, malgré l'innocence de sa conduite, l'honnêteté de ses vues et la droiture de ses principes, chacun se crut obligé de lui montrer l'effroi et la répugnance qu'inspirait son nom, si fatalement attaché à l'instrument du supplice. Le vide se fit autour de lui, comme s'il eût été un lépreux; on le bafoua de loin, et il eut la douleur de se voir attribuer la cause première de tout le sang qui inondait la France. On jouait devant lui à *la guillotine;* on parlait du mérite de son invention, de la gloire d'avoir donné un nom de plus au dictionnaire français, tout en diminuant le nombre des têtes françaises; de la bonté de cœur qui l'avait porté à simplifier l'office du bourreau et à fournir aux chiens l'occasion de venir lécher le sang sur les planches mêmes de l'échafaud; enfin on le chansonnait sur tous les tons, on lui jetait l'ironie et le dédain sous toutes les formes et de toutes les façons. Le concierge, voyant cette aversion générale, retira Guillotin de la salle commune et lui donna une chambre particulière. Là, notre pauvre docteur, séquestré du monde entier, avait encore le chagrin d'entendre la voix sépulcrale d'un jacobin soudoyé, qui venait sous les fenêtres de la prison crier : *La liste des soixante ou quatre-vingts gagnants à la loterie de la sainte guillotine.* Le souvenir de cette hideuse chose le poursuivait à chaque instant et partout. L'odieux mot, formé avec son nom, se trouvait dans toutes les bouches. Quand un captif mourait, le concierge disait : *C'en est un de moins pour la guillotine!* Quand un ami venait visiter un prisonnier, il lui disait, en le quittant: *Puissiez vous échapper à la guillotine*! On avait fait un verbe actif, très-actif même, de ce mot sanglant que la populace se plaisait à traîner dans la fange immonde des ruisseaux. Et le malheureux Guillotin, à force de réfléchir sur l'ignominie que l'injustice des hommes attachait à son nom,

en était venu à souhaiter d'aller lui-même à cette guillotine dont le couteau lui rendrait la paix et la liberté, en tranchant le fil de ses jours. Morton, régent d'Écosse, qui avait importé la *manaja* à Édimbourg, avait bien été lui-même décapité par ce procédé, en 1581; pourquoi donc Guillotin n'eût-il pas été aussi guillotiné ?

Madame Panvert avait été mise du côté des femmes, et comme elle n'avait aucune célébrité dans aucun genre, elle trouva beaucoup plus de sympathie que son beau-frère.

Appelés tous les deux au guichet pour recevoir la visite de Caracalla et des deux charmantes citoyennes qui l'accompagnaient, ils oublièrent durant quelques instants leurs chagrins et leur désespoir, pour se livrer à toutes les douceurs de la tendresse de famille. Ces épanchements du cœur ranimèrent leur courage; et quoique Guillotin eût pleuré comme un enfant entre les bras de sa fille, il se trouva beaucoup plus fort en la quittant qu'il ne l'était avant sa visite.

Lorsqu'il eut ramené ses jeunes maîtresses chez elles, Caracalla prit la clef des champs et se mit à parcourir les faubourgs pour découvrir les traces de celui qu'il cherchait. En terme de vénerie, *il fit le bois*. L'entreprise était difficile, beaucoup d'autres que lui y auraient échoué; mais comme il était né coiffé et qu'il avait confiance dans son étoile, le hasard le servit à souhait.

Son instinct l'avait poussé du côté du Temple, et il était entré au cabaret de *la Pinte nationale*, situé dans le voisinage du vieil édifice, qui servait encore de prison au Dauphin, devenu roi par la mort de son père, et à Madame Royale, sa sœur. Là, il s'était attablé auprès de plusieurs sans-culottes qu'il n'avait jamais vus, mais dont il n'était pas fâché de faire la connaissance, parce que, rien qu'à leur mine farouche, il jugea qu'ils devaient être des bonnets très-influents dans le parti jacobin.

— Liberté, égalité, fraternité, ou la mort. Salut! dit-il en les abordant. Citoyens sans-culottes, j'ai l'avantage de

vous présenter, dans ma personne ici présente, un de vos frères que vous n'avez pas celui de connaître, attendu que je demeure de l'autre côté de la Seine et que je suis le fameux citoyen Caracalla, de la section de Grenelle, l'honneur des sans-culottes de mon quartier et la terreur des aristocrates de tout l'univers. Ma femme est une *tricoteuse* infatigable, ce qui n'empêche pas mes cinq enfants d'aller nu pieds. Je me rends de ce pas au faubourg Antoine pour affaire, et, vu la difficulté que j'éprouve habituellement à avaler ma salive, je me suis dit, en voyant l'enseigne de *la Pinte nationale*: « Tout de même, si j'entrais là? » Et voilà comme quoi nous jouissons mutuellement du plaisir de nous rencontrer... Voyons, citoyens, c'est pas parce que je ne suis qu'un sans-culotte de la banlieue que vous me refuserez l'honneur de trinquer avec vous? J'ai encore trois assignats de quinze sous dans ma poche. Que voulez-vous? du rouge ou du blanc?

— Tous les sans-culottes sont frères, citoyen Caracalla, répondit gravement une espèce d'ours fort mal léché, qui fumait sa pipe dans un coin; moi, je ne vois pas de raisons pour refuser de trinquer avec un *grenellois*, quoique nous soyons de vrais Parisiens du centre. Je te dirai que je préfère le rouge, et que je m'appelle Mâche-Fer, ce qui prouve que j'ai les dents bonnes et l'estomac solide. On m'a surnommé dans le quartier *Mâche-Cœur*, parce que j'ai eu la fantaisie de manger le cœur de la Lamballe, après l'avoir fait frire dans une poële. Il était bon, ma foi, très-bon!

— Tu es un vrai cannibale, repartit son voisin; ces choses-là ne se font pas, ou du moins ne se disent pas. C'est honteux pour l'humanité!

— Avec cela que je te conseille de parler, toi, Simon! Ne nous as-tu pas dit, l'autre jour, que tu avais eu l'envie de trancher avec tes dents l'oreille de ton *louveteau* et de la manger toute crue, à la croque-au-sel? N'est-ce pas vrai, Maillard?

— Voyons, qu'est-ce que vous me chantez là tous les

deux? s'écria le sans-culotte interpellé. Il s'agit bien de se quereller pour des bêtises comme ça, quand on vous offre à boire! Quelle idée voulez-vous que le citoyen Caracalla se fasse des sans-culottes de notre section?

— Bah! bah! nous nous chamaillons bien encore plus fort que cela à Grenelle. Parfois les horions y tombent drus comme grêle.

— En ce cas, je prendrai du rouge, dit Maillard.

— Et moi aussi, ajouta le *sensible* précepteur du malheureux Louis XVII.

— Va pour le rouge, reprit Caracalla. Ohé! citoyen cabaretier, quatre pintes de rouge, s'il te plaît! Nous boirons bien chacun la nôtre, j'espère. Moi, j'ai le gosier sec comme une vieille éponge qui n'a pas vu l'eau depuis vingt ans... Eh bien! les amis, quoi de nouveau? N'aurons-nous pas encore bientôt une bonne petite insurrection? C'est si amusant et si lucratif les insurrections!... Parlez-moi des journées d'octobre; on avait au moins du plaisir dans ce temps-là! Fallait voir comme ce gueux de Philippe-Égalité nous en donnait de l'argent pour l'aider à renverser l'autre! Et puis le 20 juin! Et puis le 10 août! Dame, c'en était ça de fameuses journées, où l'on se trémoussait avec les piques et les fusils!

— Ha! ha! ricana Maillard, est-il simple encore ce *Grenellois*-là! Est-ce que c'était du travail sérieux, tout ça? Si au moins tu me parlais des massacres de septembre, à la bonne heure! C'en était ça de la vraie besogne! Il y avait de quoi faire, à ce moment-là! Seulement on ne nous payait pas assez cher. Quand je pense que la commune de Paris ne nous a donné à chacun que *vingt-quatre livres!* Ça ne faisait pas même un sou par tête!...

— Oh! de ce côté-là, Manuel et Billaud n'ont pas été généreux, dit *Mâche-Cœur;* car, pour ma part, j'en ai égorgé des quantités à l'Abbaye, aux Carmes, à la Force, partout; et je n'ai eu que mes vingt-quatre livres comme les autres. Ça, c'était dégoûtant!

— Plains-toi donc, gourmand, répliqua l'affreux Simon; toi qui as profité de la circonstance pour dévorer tout seul le cœur d'une princesse!

— Il est pourtant jaloux! s'écria le cannibale. Eh bien! il fallait venir avec nous, au lieu de rester dans ton échoppe; et tu aurais fait comme les autres. Il ne manquait pas de viande, ces jours-là..

— Allons, vous tairez-vous, bêtes que vous êtes! ordonna Maillard de sa plus grosse voix. Les voilà qui parlent de manger quand il s'agit de boire. Citoyen Caracalla, à ta santé et à celle de tous les vrais sans-culottes! Tiens, voilà Brutus qui nous arrive! Il doit y avoir du nouveau aux Jacobins.

Comme il achevait ces mots, un grand jeune homme au teint pâle, à la barbe noire et mal peignée, à l'œil vif et ardent, aux habits sales et en désordre, selon la mode de l'époque, entra tout à coup dans le cabaret de *la Pinte nationale*. Il avait marché vite et paraissait essoufflé.

— Tu trinqueras bien avec nous, lui dit Maillard; c'est un Grenellois qui régale. Voici un verre, prends. Nous buvons à la santé du brave sans-culotte Caracalla, ici présent. Eh bien! quel ordre nous apportes-tu?

— Il faut être sur *le qui-vive?* répondit Brutus en toisant du regard le citoyen grenellois, qui lui parut être un brave patriote, car il lui présenta la main d'une manière toute fraternelle. Je suis chargé de te dire de convoquer le ban et l'arrière-ban des sans-culottes de ta section, parce que, d'ici à quelques jours, nous aurons besoin de faire une manifestation populaire pour mettre à la raison ces gueux de conventionnels, qui ont l'air de chercher querelle à notre divin Robespierre, à propos de sa loi du 22 prairial. Croirais-tu que Collot d'Herbois, Billaud-Varennes et Vadier ne parlent rien moins que de faire abolir *la loi des suspects* et de supprimer le tribunal révolutionnaire? C'est une abomination! Mais j'espère bien que ces traîtres iront à la guillotine, avant que leurs collègues osent bouger et souffler le moindre

mot. La Commune nous est complétement revenue, elle s'unira aux Jacobins et soutiendra Robespierre, qui dispose déjà de toute la force armée. Tu vois que nous sommes en mesure, et que rien ne nous sera plus facile que de faire trembler la Convention, surtout si les sans-culottes de toutes les sections de la capitale viennent lui montrer leurs dents jusqu'au milieu de son antre ! D'ailleurs, rends-toi ce soir aux Jacobins, et Maximilien lui-même te mettra au courant de l'affaire. Te voilà toujours prévenu. Maintenant je suis obligé de vous quitter pour aller porter le même ordre aux autres chefs de section.

— Citoyen Brutus! s'écria Caracalla, tu ne partiras pas ainsi sans boire un second coup; celui-là sera à la santé de l'immortel Robespierre, le véritable sauveur de la république! S'il y a du grabuge, tu me verras aux premiers rangs de ma section, sois-en bien sûr. Les Grenellois sont de fameux patriotes, va; et personne ne leur marche impunément sur le pied.

On trinqua de nouveau, et Brutus partit aussitôt.

— C'est un brave garçon que ce Brutus, poursuivit Caracalla; il me plaît beaucoup, et je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance.

— Tu n'es pas difficile, dit Maillard, car, tout jeune qu'il est, c'est une des meilleures têtes du club. Robespierre l'aime énormément et il a une grande confiance en lui; c'est presque son bras droit.

— Oh! il faudra absolument que je revoie cet homme-là, reprit Caracalla, il est trop aimable et trop puissant pour que je le néglige, notre section a besoin de quelques bons protecteurs. Où demeure-t-il donc?

— Tout près du Luxembourg, au numéro 4 de la rue Férou. Mais je te préviens qu'on le trouve rarement chez lui, si ce n'est le soir, bien tard, ou le matin, de très-bonne heure, attendu qu'il court toute la journée pour le service de la république. Ah! c'est que c'est un bon patriote celui-là!

— En ce cas je propose un troisième verre à sa santé.

Maillard et ses deux dignes amis n'étaient pas hommes à refuser une semblable proposition. Caracalla finit avec eux les quatre pintes de rouge, paya le cabaretier, donna de chaudes poignées de main à ses frères de la section du Temple, et, leur tournant les talons, il les laissa tout ébahis de son esprit et de sa cordiale générosité.

Enchanté de l'immense résultat obtenu dès le premier jour, Caracalla rentra chez lui gai comme un pinson. Il se dépouilla à la hâte de son costume de jacobin, et, abordant ses deux jeunes maîtresses d'un air de triomphe :

— Cela va bien, leur dit-il, prenez bon courage!... Avant qu'il soit peu, je vous rendrai, non pas les morts, mais les vivants. Ceux dont vous pleurez l'absence ne resteront pas longtemps en prison, allez! Maintenant, je sais comment m'y prendre pour les en faire sortir; seulement, c'est mon secret, je ne le dirai à personne.

Louise et Victoire eurent beau le questionner à ce sujet, Nicot se contenta de sourire malicieusement et resta muet comme une tombe.

Grâce à l'habileté avec laquelle Caracalla s'était tiré de son rôle de sans-culotte, Émile, qui n'était autre que le citoyen Brutus, ne l'avait pas reconnu. Quant à Nicot, malgré le changement considérable que six années avaient opéré dans la taille et la figure du fils Panvert, il l'avait de suite deviné. Il avait su, dans le temps, comment Émile, en voulant arrêter M. de Quercy et ses complices, était tombé, avec une vingtaine de gardes municipaux, dans un souterrain, d'où on les avait retirés à grand'peine et tous couverts de blessures plus ou moins graves. Quelques-uns même s'étaient tués dans leur chute, et Émile en avait été quitte pour une jambe cassée.

On l'avait porté à l'Hôtel-Dieu avec les autres blessés, et il y était resté près de six mois, parce qu'à la suite de la réduction de sa fracture il avait été atteint d'une fièvre pernicieuse qui avait mis ses jours en danger, et dont la guérison

s'était traînée en longueur. Le malheureux, dans les ardeurs et le délire de sa fièvre, demandait à chaque instant si les brigands avaient été guillotinés ; et, pour le calmer, on avait été obligé de lui répéter souvent que le tribunal révolutionnaire les avait tous envoyés à l'échafaud. Une fois sorti de l'hôpital, convaincu de la mort du marquis, il avait repris auprès de Robespierre ses fonctions d'espion et de commissionnaire secret, ne songeant plus qu'à se venger de Guillotin, dès que l'occasion s'en présenterait.

Il faut avouer, pour la décharge de sa conscience, déjà souillée de tant d'autres crimes, qu'il avait complétement ignoré la part que son père pouvait avoir prise dans la conspiration du marquis, et qu'il ne s'était jamais douté de son arrestation jusqu'au jour où Fouquier-Tinville l'avait envoyé à la mort en compagnie de M. de Quercy. Ce jour-là, Robespierre s'était chargé du soin de le débarrasser de Guillotin et même de sa mère. Sa vengeance allait donc être satisfaite et sa haine assouvie dans le sang des Panvert, sans qu'on pût lui jeter à la face le reproche de *parricide*, bien que, le cas échéant, il eût été assez dénaturé pour ne pas reculer devant un pareil forfait.

Durant quelques jours Nicot prit toutes ses mesures avec une habileté surprenante : il étudia son numéro 4 de la rue Férou, s'informa adroitement des habitudes du citoyen Brutus, et, quand il sut tout ce qu'il voulait savoir, il se décida à frapper le grand coup le plus tôt possible, étant bien persuadé que dès que ce *bras droit de Robespierre* serait abattu, le tyran qui décimait la France ne tarderait pas à tomber de lui-même comme une statue gigantesque qui a perdu son point d'appui. Alors, selon lui, l'échafaud serait renversé, les prisons s'ouvriraient d'elles-mêmes, et Guillotin reviendrait de suite avec madame Panvert au numéro 83 de la rue du Bac. Il avait parfaitement bien arrangé tout cela dans sa cervelle, et il était intimement convaincu du succès de son entreprise; mais c'était la Providence qui devait la faire réussir.

Le jour que Nicot avait choisi pour punir les crimes

d'Émile se trouva précisément être le même que celui qu éclaira la chute de Robespierre.

Lasse de ramper servilement devant le cruel dictateur qu terrifiait toute la France, la Convention se trouvant entre deux égorgements et voyant qu'elle allait périr si elle se montrait faible plus longtemps, fit un effort suprême et sortit de sa dangereuse inertie, dans la terrible séance du 9 thermidor. Après une attaque générale et des plus violentes contre le tyran, elle le mit enfin *hors la loi*, sans lu permettre d'essayer à la tribune une défense inutile, malgré tous ses efforts pour répondre aux reproches sanglant qui lui étaient adressés de toute part. L'Assemblée avai déjà décrété, sur la demande de Tallien, l'arrestation d'Henriot, commandant de la force armée, de Dumas et de plusieurs autres fougueux jacobins. Puis, acceptant la proposition de Barrère, elle s'était prudemment placée sous la protection des sections de Paris. Par un autre décret elle envoya les deux Robespierre, Lebas, Couthon et Saint-Jus au comité de sûreté générale pour y subir un premier interrogatoire.

En apprenant ce qui se passait, la Commune de Paris fi afficher une proclamation virulente pour convier le peuple à défendre Robespierre et ses amis, ces *citoyens vertueux* e ces *apôtres de la vérité,* qu'opprimait une *poignée de scélérats;* puis, se mettant en révolte ouverte contre la Convention, elle fit fermer les barrières de Paris, et ordonna que toutes les autorités constituées viendraient prêter serment dans son sein.

Cependant Robespierre, se trouvant jugé par le fait même qu'il était mis hors la loi, avait été de suite dirigé vers la Conciergerie, dépôt ordinaire des criminels condamnés que l'on devait supplicier. Mais, soit effet de la confusion inséparable de ces crises révolutionnaires, soit corruption des gardes chargés de sa personne, au lieu d'être conduit à la Conciergerie, le tyran fut mené au Luxembourg, dont le directeur refusa de l'emprisonner, alléguant pour excuse

que la Convention ne lui en avait point adressé l'ordre. D'après ce refus Robespierre, sur sa demande, fut conduit à l'Hôtel-de-Ville où, avec sa liberté, il recouvra encore assez de puissance pour faire trembler la Convention et se mesurer avec elle.

Tout ceci se passait dans les ombres de la nuit, et la confusion était à son comble. Paris offrait l'image d'une ville prise d'assaut, et devint bientôt le théâtre sanglant où deux factions jalouses, déchirant leur commune proie, se disputaient le sceptre d'un empire abandonné.

Caracalla, qui était bien loin de se douter de l'opportunité des circonstances, guettait tranquillement son ennemi au coin de la rue Férou. Habitué aux ténèbres, son œil y voyait presque aussi clair que celui d'un chat, et il pouvait facilement distinguer un homme d'un bout de la rue à l'autre. Du reste, si son regard était perçant, son oreille n'était pas moins fine.

Tout à coup des clameurs confuses s'élèvent dans le silence de la nuit; le tumulte lointain augmente, le bruit approche et trouble ce quartier, ordinairement si paisible. Bientôt les cris deviennent plus distincts. On entend vociférer le nom de Robespierre. C'était le tyran captif qui venait d'arriver à la porte du Luxembourg et qu'on ne voulait pas y recevoir, sans un ordre de la Convention.

Sur ces entrefaites, un homme débouche en courant dans la rue Férou; il s'arrête devant le numéro 4 et frappe à coups redoublés. Le concierge finit par ouvrir; il était fort maussade, comme tout concierge réveillé en sursaut et à moitié endormi.

— Qui est là? Que veut-on? grogna-t-il.

— C'est moi, Coclès, moi-même, le citoyen Brutus, qui vient chercher ses armes! Comment, vieux coquin, tu dors et la patrie est en danger! Vite, ta chandelle, je te la rendrai en descendant, je ne serai qu'une minute.

Et, arrachant la lumière des mains du portier, Brutus se mit à grimper, quatre à quatre, l'escalier qui conduisait à

sa chambre. Il était suivi par quelque chose de noir, que le vieux concierge, mal éveillé, prit pour l'ombre de son locataire. Ce quelque chose de noir marchait sans faire de bruit et avait une agilité surprenante. Brutus n'entendait rien, et par conséquent ne songeait même pas à détourner la tête.

A peine était-il entré dans sa chambre que sa chandelle s'éteignit et que deux fortes mains le serrèrent à la gorge. Le sang lui monta à la tête et il tomba à la renverse à moitié suffoqué. Une fois étendu sur le carreau, un genou s'appuya fortement sur sa gorge, et il éprouva la vive douleur et le froid d'une pointe d'acier qui pénétrait lentement dans sa poitrine, tandis qu'une voix sépulcrale lui disait à l'oreille, avec ce frémissement de joie que donne la vengeance :

— Pour avoir fait arrêter le roi à Varennes. Et d'un!

Pour avoir dénoncé M. de Quercy. Et de deux!

Pour avoir causé la mort de ton père. Et de trois!

Pour avoir procuré l'emprisonnement de ta mère. Et de quatre!

Enfin, pour te punir de l'incarcération de ton oncle. Et de cinq!

Après l'énumération de chacun de ces forfaits, la lame du couteau de cuisine dont se servait Nicot s'enfonçait davantage dans les chairs de sa victime, qui sentit ainsi l'homicide acier arriver jusqu'à son cœur sans pouvoir pousser un cri, ni se débattre contre la mort.

Lorsque l'impitoyable vengeur retira son fer meurtrier du sein d'Émile Panvert, celui-ci avait cessé de vivre.

Caracalla alors battit le briquet et ralluma la chandelle. Il regarda son œuvre et eut le courage de l'admirer. Il remua le cadavre dans tous les sens, et quand il fut bien convaincu que cet enfant de malédiction était réellement mort, il sortit de la chambre, referma la porte, et redescendit l'escalier en chantant *la Marseillaise*. Il tenait d'une main le sabre de Brutus et de l'autre la chandelle du portier. Quand il eut atteint les derniers degrés et qu'il eut aperçu la tête de Coclès, il souffla sa lumière

— Bon! s'écria-t-il, v'là le vent qui vient d'éteindre ta chandelle! Ouvre-moi vite la porte que je vole au secours de la patrie.

— Qu'est-ce qu'il y a donc cette nuit? demanda le portier. J'entends crier dans la direction du Luxembourg; on bat le rappel dans notre section. Est-ce que vraiment Robespierre serait en danger?

— Ouvre vite, te dis-je, reprit Caracalla, ou je te fends la crâne avec mon sabre! Il s'agit bien de bavarder quand le salut du peuple vous appelle au combat? Demain tu auras le temps d'apprendre tous les grands événements du 9 thermidor.

La porte s'ouvrit, et, dès qu'il fut dans la rue :

— Sache bien, ajouta-t-il, qu'un tyran n'est pas la patrie, et que plus les jours de Robespierre seront en péril, plus la France sera près d'être sauvée. Brutus désormais n'encensera plus son idole, car il a entièrement rompu avec tous les jacobins de la terre.

— C'est drôle, dit Coclès à sa femme, lorsqu'il vint la rejoindre au lit, ce Brutus, qui aimait tant Robespierre, se tourne maintenant contre lui et a l'air de souhaiter sa mort.

— Comment, ça t'étonne! répondit l'honnête citoyenne, avec un bâillement des plus démesurés. Fais donc l'innocent! Ne dirait-on pas que c'est la première fois que tu t'aperçois que les hommes aiment le changement. Il n'y a encore rien de tel que la femme, va, pour savoir ce que c'est que la constance dans les affections et le dévouement.

Là-dessus, la vertueuse épouse bâilla de nouveau et se rendormit.

Le lendemain, Paris en se réveillant apprit avec une joie indicible la grande victoire de la Convention sur les terroristes. Tous étaient surpris d'un bonheur aussi inattendu; Nicot seul ne l'était pas, et la chose lui semblait toute naturelle, puisqu'il avait délivré la terre du monstre qui, pour lui, était la cause de tous les crimes de la Révolution.

— Eh bien! dit-il à Louise et à Victoire, Dieu a eu pitié

de nous tous, il a délivré son peuple de l'oppression; David a tué Goliath, les Philistins sont en pleine déroute, et ce soir, oui, ce soir même, toutes les prisons seront ouvertes; madame Panvert et le docteur nous seront rendus, vous pourrez les embrasser tout à votre aise, car ils ne vous quitteront plus. Je vous le disais bien que je connaissais un moyen de délivrer la France entière du régime odieux de la terreur.

— Mon pauvre Nicot, répondit Louise, je vois que la joie te tourne la tête. Tu ne me feras pas croire que c'est toi qui viens de renverser Robespierre.

— Si fait, mam'zelle, s'écria Nicot, en redressant fièrement la tête, c'est moi qui ai tout combiné, tout préparé et tout fait cela!

— Oh! par exemple, répliqua Victoire, qui se mit à rire aux éclats, tu crois vraiment que nous allons nous laisser prendre à cette plaisanterie-là, pas si bêtes, Nicot, pas si bêtes.

— Croyez-moi, si vous voulez, mais je vous le dis, en toute vérité. C'est moi qui ai tué le monstre, après l'avoir terrassé! Puisque vous continuez à rire, vous n'en saurez pas davantage. Je garderai pour moi seul mon secret... Et maintenant que Nicodème a purgé la terre il peut remonter dans la lune!

— La joie fait peur! soupira Louise. Que de gens vont se trouver trop faibles pour supporter le poids d'un pareil bonheur et imiteront notre cher Nicot, sans remonter comme lui dans la lune!

— Pour moi, je suis déjà folle, ajouta Victoire; car rien que l'idée du plaisir que j'aurai à les revoir me bouleverse le cœur et me met la tête sens dessus dessous. Pourvu que cet heureux changement, que tout Paris salue par des cris d'allégresse, ne soit point une fausse nouvelle!

Cette crainte, quoique raisonnable jusqu'à un certain point, se trouvait pourtant vaine et chimérique depuis quelques heures seulement. Durant toute la nuit, deux

partis très-prononcés avaient parcouru les rues et s'étaient emparés de divers postes. Les grands mouvements avaient été surtout dans le quartier du Louvre, le long de la rue Saint-Honoré, et depuis le Pont-Royal jusqu'à la place de Grève. Les patrouilles s'étaient succédées et croisées continuellement en criant, les unes : Vive Robespierre! A bas les comités! les autres : A bas le tyran! Vive la Convention!

Neutre d'abord et spectateur indifférent, le peuple parisien examinait de sang-froid la tournure que prendrait l'affaire pour se décider. Son embarras était de distinguer dans les ténèbres le parti du plus fort, qui est toujours le sien. La troupe de Robespierre, pendant plusieurs heures, lutta presque à forces égales contre celle des conventionnels. Mais dès que l'Assemblée par un acte de désespoir eut proscrit toute la Commune insurgée et fait crier dans les rues sa mise *hors la loi*, la victoire ne tarda pas à se déclarer pour la Convention; car les Parisiens, se tournant aussitôt contre leur Commune, prirent les armes, forcèrent les avenues de la place de Grève et emportèrent d'assaut l'Hôtel-de-Ville.

Robespierre, tant qu'avait duré le combat, n'avait pas quitté la maison commune, d'où il fut spectateur de la défection et de la déroute des siens. Il était dans un appartement à côté de la grande salle, ayant auprès de lui son frère, Saint-Just, Couthon, Lebas et Henriot. Quand on vint pour l'arrêter il s'arma d'un pistolet et dit aux autres :

— Ils ne guillotineront que mon cadavre... J'ai vécu libre et je mourrai de même!...

En achevant ces mots, il se tira dans la bouche un coup qui lui fracassa la mâchoire inférieure. Alors Coffinhal, un monstre de l'espèce de Fouquier, saisit Henriot, et lui reprochant de les avoir tous compromis par sa lâcheté, il le jeta par la fenêtre. Le misérable qui, la veille encore, avait forcé le bourreau à guillotiner *quatre-vingts* condamnés que le peuple, enhardi déjà par l'espérance de la chute de Robespierre, voulait délivrer, tomba sur un tas de fumier et

ne fut tué qu'à demi. Lebas d'une main assurée se brûla la cervelle; Robespierre jeune se précipita d'un troisième étage, mais préservé par des planches, il ne parvint pas à se procurer la mort; Couthon se cacha lâchement sous une table, et Saint-Just armé d'un poignard hésita à s'en servir et se laissa prendre.

Tandis qu'on opérait l'arrestation des membres de la Commune, les blessés furent mis sur des brancards et transportés à l'Hôtel-Dieu. Robespierre seul fut conduit à la Convention afin de subir le supplice de l'humiliation dans le lieu où son orgueil et sa cruauté avaient terrifié tous ses collègues. Mais l'horreur qu'il inspirait était si grande que l'Assemblée ne voulut pas le laisser entrer dans la salle des séances, et qu'il resta pendant plusieurs heures à la porte de cette salle, exposé aux outrages et aux malédictions de la multitude; car ce fut à qui redoublerait son agonie par des reproches ou par des tortures. Pour lui, la face livide, il gardait un morne silence et se bornait à essuyer avec du papier le sang qui coulait de sa blessure. Étendu sur une table qui avait servi de bureau à Louis XVI et dont les cuivres dorés avaient vu leurs fleurs de lis honteusement remplacées par l'ignoble bonnet phrygien, le régicide promenait son regard éteint sur la foule comme pour y chercher de la compassion, mais n'y découvrant qu'une haine trop bien méritée il refermait les yeux. Nul ne l'assistait de la main. On avait placé à côté de lui, sur la table, une coupe de vinaigre et une éponge. De temps en temps, il imbibait l'éponge et en humectait ses lèvres. Par une singulière coïncidence, Robespierre portait ce jour-là l'habit bleu et la culotte de nankin dont il était revêtu, le jour où sa bouche sacrilége avait osé proclamer l'existence de l'*Être suprême;* il allait mourir dans son costume de *pontife*, ayant la tête entourée de linge et les bas roulés sur les talons.

Après cette longue et effroyable exposition, mille fois pire pour lui que la mort, on le remit sur son brancard et on le porta à l'Hôtel-Dieu où des chirurgiens sondèrent et pan-

sèrent sa plaie avant de le livrer au bourreau. Le comité de sûreté générale voulait être humain jusqu'au bout ! Enfin, à cinq heures, Sanson vint prendre les condamnés à la Conciergerie où ils avaient tous été réunis. Robespierre, son frère, Couthon, Henriot et Lebas, qui n'était plus qu'un cadavre, furent attachés par les jambes, par le tronc et par les bras aux barreaux de la première charrette. Les cahots du pavé leur arrachaient des cris de douleur et des gémissements. On les dirigea par les rues les plus longues et les plus populeuses de Paris. Les portes, les fenêtres, les balcons, les toits étaient encombrés de spectateurs, et surtout de femmes en habits de fête. Elles battaient des mains au supplice croyant expier la terreur en exécrant l'homme qui lui avait donné son nom, et que les gendarmes de l'escorte montraient au peuple avec la pointe de leur sabre. Devant la maison qu'il avait habitée, une bande de femmes arrêta le cortége et dansa en rond autour de la charrette.

Les derniers moments de Robespierre furent terribles. Sanson partageait la joie du peuple, et il était heureux de pouvoir venger bien des victimes innocentes que le tyran lui avait envoyées. Il le dépouilla de son habit, l'étendit sur la bascule et lui arracha brusquement l'appareil mis sur sa bouche mutilée. Le sang jaillit alors, la mâchoire inférieure se détacha et, au lieu d'un homme, on ne vit plus qu'un monstre hideux. Sa tête, à l'instant, est courbée sous l'affreux niveau de l'égalité française et séparée du tronc. Le bourreau la reprend dans le sac et la montre avec complaisance à la populace, en faveur de laquelle le tyran avait commis tant de crimes; et l'on vit applaudir gratuitement à sa mort ces mêmes tricoteuses que, la veille encore, il salariait pour pousser des cris de joie au pied de la guillotine.

Ainsi périt du supplice du talion ce Robespierre, le plus redoutable de tous les factieux qui, depuis la naissance de la Révolution, s'étaient nourris du sang de la France. Son règne, qui paraît avoir duré des siècles par la marche rapide de ses crimes, fut à peine de dix-huit mois. Il entraîna dans

sa chute presque tous les grands scélérats qui avaient été ses complices; *vingt-quatre* furent guillotinés en même temps que lui, et le lendemain quinze tombereaux conduisirent au supplice les autres membres de la municipalité proscrite, au nombre de *quatre-vingt-onze*. Le tribunal révolutionnaire prit également le chemin de l'échafaud avec son accusateur public, qui put répéter alors ce qu'il disait souvent à ses abominables collègues :

— *Cela va bien, les têtes tombent comme les ardoises par un grand vent !*

Le décret de l'Assemblée qui l'envoya à la guillotine était ainsi conçu :

« *La terre sera enfin purgée de Fouquier-Tinville, et ce monstre ira cuver dans les enfers le sang qu'il a versé.* »

Dominée par l'immense majorité des thermidoriens, la Convention abolit la loi du 22 prairial et celle des *suspects*, qui malheureusement avait déjà donné tant de besogne au bourreau. On ouvrit les prisons à tous les innocents que la tyrannie du dictateur y avait entassés. On réorganisa les comités dictatoriaux sur des bases plus compatibles avec la vraie liberté, et une ère nouvelle commença pour la France.

Nicot alla lui-même réclamer au Luxembourg la mise en liberté du docteur Guillotin et de madame Panvert. On lui rendit les deux captifs qu'il demandait et il les ramena triomphalement chez eux, à la grande joie de Louise et de Victoire qui, ce jour-là, versèrent de bien douces larmes de tendresse et poussèrent la reconnaissance jusqu'à embrasser Nicot. Le beau-frère et la belle-sœur, de leur côté, croyaient rêver tant ils étaient heureux de se trouver libres et de revoir leurs enfants.

— J'espère que maintenant on ne nous séparera plus, dit madame Panvert et que nous sommes réunis pour longtemps. Hélas! pourquoi faut-il que la famille ne soit pas au grand complet ? Ceux qui ont été égorgés par le bourreau ne peuvent revenir, c'est vrai; mais l'enfant prodigue, le vivant,

celui-là pourrait peut-être se repentir et nous revenir.

— Je doute fort qu'il fasse jamais son *meâ culpâ*, observa tristement Guillotin; car il n'y a rien à espérer des gens qui n'ont pas de cœur.

— Pourtant, qui sait? répliqua Françoise dont les entrailles de mère étaient toujours profondément émues au souvenir d'Émile. Dieu peut faire un miracle, sa grâce peut le toucher.

— Le mieux que nous puissions faire, murmura le docteur, c'est de l'oublier et de souhaiter qu'il nous oublie.

— Nicot, as-tu appris quelque chose de nouveau sur son compte? demanda madame Panvert à son fidèle serviteur.

— Je l'ai aperçu avant-hier, répondit Nicot, qui comprit mieux que jamais, au vif chagrin de sa maîtresse, qu'il devait avoir la modestie de garder son secret, après avoir eu le bonheur et la gloire de sauver toute la France en sauvant madame Panvert. Je sais qu'il demeure rue Férou, au numéro 4. Si vous voulez, j'irai m'informer de ce qu'il a pu devenir durant cette dernière insurrection. Vous savez que c'était un jacobin de la pire espèce, et je crains bien qu'il ne se soit fait tuer pour défendre son gueux de Robespierre. Enfin, je verrai toujours ce qu'il en est, et je vous mettrai au courant de la chose. Vous saurez tout cela pas plus tard que demain, car je m'en occuperai dès ce soir.

Françoise remercia Nicot par un regard si plein de gratitude, que son libérateur se confirma encore davantage dans la résolution de lui cacher à tout jamais la vérité. Ne voulant pas prendre sur lui tout seul une démarche qui exigeait beaucoup de prudence, il pria Guillotin de vouloir bien l'accompagner rue Férou, et le docteur y consentit.

Ils trouvèrent le citoyen et la citoyenne Coclès dans leur loge, causant avec plusieurs commères du voisinage.

— Salut! dit Nicot en entrant le premier. N'avez-vous pas ici pour locataire un citoyen d'environ vingt-deux ans qui s'appelle Brutus?

Le portier regarda Nicot d'un air ébahi :

— Brutus, répéta-t-il, un ami de Robespierre?

— Oui, c'est cela même. Est-il chez lui? Nous voudrions lui parler.

— Moi, je n'y tiens pas absolument, observa Guillotin; il me suffit de savoir ce qu'il devient et s'il est en bonne santé.

— Mais vous ne savez donc pas qu'il est mort? s'écria la citoyenne Coclès. Il a été blessé dans la bagarre, et il a eu le courage de se traîner jusqu'ici, où il a rendu l'âme sur le carreau de sa chambre, que j'ai eu toutes les peines du monde à le laver et que la tache y restera toujours. Il y avait une mare de sang, quoi!

— Comment il est mort? fit hypocritement Nicot; le pauvre garçon! Mais ce n'est pas possible!

— Est-ce bien vrai? ajouta Guillotin.

— Ah ça! me prenez-vous pour une menteuse? répliqua la portière, très-peu flattée qu'on eût l'air de douter de sa sincérité.

— Non, tu n'es pas une menteuse, dit Coclès, mais tu es une bavarde qui raconte mal les choses. Voilà toute l'histoire : Le citoyen Brutus s'était brouillé avec Robespierre; il est venu, pendant la nuit du 9 au 10, chercher ici ses armes; donc je lui ai prêté ma chandelle pour monter à sa chambre et qu'il est redescendu furieux, avec son sabre au poing, me menaçant de me fendre la tête si je ne lui ouvrais pas de suite la porte de la rue. Même qu'il m'a dit, quand il a été dehors, que si Robespierre pouvait être tué la France serait sauvée. Alors il est parti en chantant *la Marseillaise*, et il n'est rentré que le lendemain, probablement dans la journée, car nous nous sommes absentés un instant, ma femme et moi, pour aller aux nouvelles, chacun de notre côté. Mais, comme la porte était restée toute grande ouverte, il a pu rentrer sans que personne le voie. Ce n'est que vers le soir qu'ayant eu besoin de monter au troisième, et voyant la clef sur la porte de sa chambre, j'ai eu l'idée d'entrer, pour savoir des détails sur la prise du tyran... Dame! si j'ai

poussé un cri d'épouvante en le voyant étendu mort sur le carreau et baigné dans son sang, il ne faut pas le demander! Donc ma femme est accourue, qu'elle a examiné le cadavre, et qu'elle a dit que la blessure n'avait pas pu être faite par une balle, mais que c'était un coup d'épée; d'où nous avons conclu qu'il avait été mortellement blessé dans le combat, qu'on l'avait rapporté ici, ou qu'il s'y était traîné de lui-même. J'ai été faire ma déclaration dans ce sens à la section; et le commissaire, qui est venu constater le décès et mettre les scellés, a été du même avis que moi. Seulement il a ajouté que ce Brutus-là était un jacobin des plus dangereux, et que s'il n'avait pas eu la chance d'être tué comme cela, il aurait été à la guillotine avec tous les autres brigands mis hors la loi. Voilà, citoyen, voilà toute l'histoire. Je dois vous dire encore que le cadavre a été enlevé ce matin et porté au cimetière de Clamart.

— Il a fait là une triste fin, soupira le docteur.

— Jeune d'âge, mais vieux de crimes, pensa Nicot.

— Puisqu'il en est ainsi, citoyen Coclès, ajouta-t-il à haute voix, il ne nous reste plus qu'à vous remercier de tous vos renseignements. Tenez, voilà un assignat de dix livres pour la peine que vous vous êtes donnée dans cette triste circonstance.

Quelques mois après, les Français avaient retrouvé toute leur gaieté et plaisantaient déjà sur l'horrible époque qu'ils venaient de traverser. Il parut une caricature sur le régime de la Terreur. La scène se passait sur la place de la Révolution et représentait Sanson se guillotinant lui-même devant la statue de la Liberté. Au pied de l'échafaud se trouvaient sept monceaux de têtes, portant chacun une étiquette. Au-dessus du premier on lisait : *Clergé;* au-dessus du deuxième, *Parlement;* au-dessus du troisième, *Noblesse;* au-dessus du quatrième, *Constituante;* au-dessus du cinquième, *Législative;* au-dessus du sixième, *Convention;* et enfin au-dessus du septième et dernier, qui était le plus gros et le plus élevé, on voyait écrit le mot *Peuple*. Sur une

banderole, flottant au-dessus de la guillotine, on lisait : *Gouvernement de Robespierre*, et au bas de la gravure se trouvait l'inscription suivante :

Admirez de Sanson l'intelligence extrême :
Par le couteau fatal il a t out fait érir ;
Dans cet affreux état que va-t-il devenir ?
Il se guillotine lui-même !

Rentré dans la paix de la vie privée, Guillotin ne s'occupa jamais plus de politique, mais il se livra tout entier à la science médicale et à l'exercice de sa profession, ce qui lui permit de rendre beaucoup plus de services réels à l'humanité que sa hideuse machine rouge n'en avait rendus aux condamnés. Il vécut jusqu'à la fin de l'Empire et mourut à l'âge de soixante-seize ans, le 26 mai 1814, entre les bras de son meilleur ami, le docteur *Bourru*, qui, nous aimons à le croire, valait mieux que son nom.

La véritable gloire de Guillotin, son titre principal à la reconnaissance de l'humanité, c'est la fondation de notre *Académie de Médecine*, à laquelle il a puissamment contribué. Mais une pareille illustration s'effacera toujours, aux yeux du peuple, devant la sinistre célébrité que l'établissement de la guillotine a faite au médecin philanthrope qui a eu la fatale idée d'en doter la France !

PARIS. IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

VOLUMES AU RABAIS

2e Série : Grand in-18 à 3 fr. 50 ou 3 fr. — *net*. 1 *fr.*

ADAM (Mme) **La Patrie portugaise.**
— **Affaire Colin Campbell.** 1 vol
BRIOIS. **La Tour Saint-Jacques.** 2 vol.
BUQUET (Paul). **Les Polski.** 1 vol.
CAHU. **P. Déroulède et sa Ligue.** 1 v.
CAPEFIGUE. **Isabelle de Castille** 1 vol.
CHARLIE (R.). **La Bière française.** 1 v.
CHINCHOLLE (Ch). **Mémoires de Paris.**
CORDIER. **Docteur Guillotin.** 1. vol.
DEMESSE. **Zizi, histoire d'un moineau de Paris.** 1 vol.
DESCHAUMES (Edmond). **Le Grand Patriote.** 1 vol.
DESPLANQUES (A.). **Des Impositions municipales.** 1 vol.
DEYDIER (A.). **L'Armée.** 2e édit. 1 vol.
DUGUET. **Les Députés, Cahiers électoraux de 1889.** 1 vol.
DUMOUSTIER. **Moliere auteur.**
DUPUGET. **L'Argent et le Travail.**
— **La Veuve et ses enfants.** 1 vol.
— **Histoire de Gustave-Adolphe.**
— **Erick de Poméranie.** 1 vol.
ELZEAR. **Christine Bernard.** 1 vol.
FAUSSAIRE (Un). **Réflexions et pensées.** 1 vol.
FÉNELON. **Morceaux choisis.** 1 vol.
FIDUS. **L'Essai loyal.** 2e édit. 1 vol.
FOUCAULT DE MONDION. **La Belgique livrée à l'Allemagne.** 1 vol.
GASSIAT. **Rome vengée.**
GASTINE (Louis). **Patria.** 2e édit. 1 vol.
GERMINA (L.). **Au Port.** 1 vol.
GRENIER DE CASSAGNAC. **Damée.** 1 vol.
GUIBERT. **Nouvel aspect de la question romaine.** 1 vol.
GUICHES. **L'Ennemi.**
HATIN. **Liberté de la Presse.** 2 v. in-8°
HECHE (Jules) **Causes célèbres d'Allemagne.** 1 vol
HOSTEL (Baron d'). **Fables.** 1 vol.
— **Isabelle II de Bourbon, reine d'Espagne.** 1 vol. in-18°.
JOLY (Louis). **Du Romantisme politique.** 1 vol. in-8.
— **Principe des Nationalités.**
JOUVENCEL. **Le Déluge.** 1 vol.
JUGLART (Raoul de). **Evénements d'Angoulême.** 1 vol.
LABÈCHE. **Recherches sur la Géologie.** 1 vol.
LATOUCHE, **Fragoletta,** 2 vol.
LIAIS (E.). **Le Livre de la Guerre.**
LOYAL. **L'Espionnage allemand.**
MAGNE. **Enseignement professionnel.** 1 vol.
MARCADET. **Histoire anecdotique du siècle.** 1. vol
MAZEL (Henri) **Le Nazaréen.** 1 vol.
MEYNIÉ (Georges). **Les Juifs en Algérie.** 1 vol.
METGE. **Cauchemars contemporains.** 1 vol.
MICHIELS. **Rubens à l'école d'Anvers** 1 vol.
PEMJEAN (Lucien). **Cent ans aprés.** 1 v.
PIDAL (Marquis de). **Philippe II, Antonio Perez et le royaume d'Aragon.** 2 vol. in-8.
POIDEVIN. **Les Travers d'un grand Peuple.** 1 vol. in-8° (5 fr.)
PRIVE. **Le Reve d'un Flâneur.** 1 vol.
REACHILDE. **Théâtre.** 1 vol.
RANDAU. **Rabbin.**
REVEL. **Manuel des Maris.** 1 vol.
SAINTE-CROIX (de) **Mœurs littéraires.** 1 vol.
SIDNEY-WHITMANN. **Au Pays du Cant.**
TESTE. **Note sur Rome.**
TEXIER. **Lettres sur l'Angleterre.**
THIERS (H.). **La Serbie, son passé, son avenir.** 1 vol in-8°.
— **L'Egypte ancienne et moderne à l'Exposition.** 1 vol. in-8°.
VALTIER (Jehan). **Les Tuileries.** 1 vol.
LONLAY. **Souvenirs de Frédéric III.**
VAULABELLE. **Guerre Turco-Grecque.**

Édition Degorce Cadot. 1 fr. — 0. 75

BOVET (Marie-Anne de). **Fausse voie.**
CASSOT (G.). **Le Secret d'Ursule** 1 v.
CERFBEER (G.). **Les mauvaises Farces.** 1 vol.
CHINCHOLLE (C.). **Le Joueur d'orgue.**
DUPLESSIS **Les Etapes d'un volontaire.** 4 vol.
— **L'illustre Polinario.** 1 vol.
DUPUY (Albert). **Savine.** 1 vol.
GRISON (G.). **Le Panier de la rue des Moulins.** 1 vol.
LAUNAY (de). **L'Homme à la Pipe.** 1 v.
MORAY (T.). **Un Ménage royal d'Angleterre.** 1 vol.
PALLU (Constantin). **Six mois à Eupatoria** (récits d'un marin). 1 vol.
PIGNOT. **La marquise de Coligny.** 2 v.
POUGIN. **Créateurs de l'Opéra.** 1 v.
REYNAL (G.). **M. le Docteur.** 1 vol.
— **Ruine du Charlatan.** 1 vol.
SIRVIN ET LAFRIQUE. **Le beau Maquignon.** 1 vol.
— **Jacques Lenormand** 1 vol.
SIRVEN ET A. D'ORSAY. **La Paillotte.** 1 v
— **Cœur de fer** 1 vol.
STAPLEAUX (L.). **Le demi grand monde.** 1 vol.
TONELLI. **Vierge des Maquis.- Seppa.**
VILLIERS (A.). **Maman.** 1 vol.

Paris. — Imp. P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 6353

E

Duke University Libraries
D01353902N